

Jean-Paul Damaggio

XXI^e siècle,
La sortie des paysans

Pamphlet

Dédicace

Puisque ceux qui en sont le cœur n'ont jamais été quelqu'un, ce livre est pour personne. D'où le choix d'une invention un brin humoristique, pour évoquer la fin des paysans au cours du XXI^e siècle, invention qui déplaira à cause de son aspect fantaisiste. Manière de lutter contre la mélancolie ?

En conséquence, je le dédie à 49 étrangers" :

Léonardo Sciascia, Mouloud Mammeri, Pier Paolo Pasolini, Altan, Nana Vasconcelos, Shen Dali, Orson Welles, Pietro Ingrao, Bernard Lubat. Paolo Conte, Richard Desjardins, Rosendo Li, Antonio Gramsci, Volker Braum, René Merle, Sebastiao Salgado, Thomas Bernhard, Jacques Desmarais, Ait Menguellet, Michelle Serra, Nanni Moretti, Manuel Vázquez Montalbán, Dario Fo, Primo Lévi, Sonallah Ibrahim, José Saramago, Merab Mamardachvili, Fulvio Abate. Robert Musil, Gotthold Ephrim Lessing, John Turturro, Djemmad Cherif Abderrahmane, Carlos Fuentes, Mario Benedetti, Giovanni Verga.

Dont quelques étrangères :

Pauline Julien, Franca Rame, Laura Mouzaïa, Gaby Espenlaub, Joan Baez, Chiara Ingrao, Fatima Mernissi, Elsa Morante, Rosa Luxemburg, Malika Mokeddem, Virginia Woolf, Francesca Archibugi, Jacmelina, Raïssa Gorbatchev.

Sommaire

A - Présentation

- 1 — Le Dieu-citoyen
- 2 — Le Bucolique
- 3 — L'Exilé
- 4 — Le Gradé
- 5 — Le Bastard
- 6 — Les Paysans absents
- 7 — Premier bilan

B - La propriété

- 8 — Les propriétaires paysans
- 9 — Le paysan propriétaire
- 10 — Les Clairvoyants
- 11 — Les Unitariens
- 12 — Les Révolutionnaires
- 13 — Les Fermiers et les Métayers
- 14 — Deuxième bilan

C - Le prix

- 15 — Les Prix
- 16 — Les Prix Différenciés
- 17 — L'Européen
- 18 — L'Anglais
- 19 — L'Italien
- 20 — L'Industriel
- 21 — Troisième bilan

D - Le temps

- 22 — Les Revanchards
- 23 — Le Temps
- 24 — La Vitesse
- 25 — Le Vin
- 26 — Le Rythme
- 27 — La nouvelle musique
- 28 — Quatrième bilan

E - Les Luites

- 29 — Le travail
- 30 — Le terroir
- 31 — Les syndicalistes
- 32 — Les coopérateurs
- 33 — Les années 1962-1963

- 34 — Les Zapatistes
- 35 — Cinquième bilan

F - Le décès

- 36 — La châtaigne
- 37 — La pêche
- 38 — Le biocarburant
- 39 — Le remembrement
- 40 — Le Kiwi
- 41 — Le consommateur-roi
- 42 — Sixième bilan

G - La culture

- 43 — L'Historien
- 44 — Le Franciman
- 45 — L'Eclairé
- 46 — L'Entier
- 47 — Le Folkloriste
- 48 — Le Docte
- 49 — Le citoyen-dieu

POSTFACE

— Ici, sortons de l'opposition ville / campagne.
Sans épouser l'un des camps,
simplement, déplaçons nos mémoires —

A - Présentation

1 – Le Dieu-Citoyen

En sortant de Rome, tous les chemins mènent vers les hommes.

Sur la merveilleuse place de Cuernavaca, au Mexique, Hernan Cortès, figé sur sa statue équestre, a envie de s'agiter. En ce 1^{er} janvier 1975 il ne comprend pas qu'à ses pieds, des paysans puissent encore manifester, par d'immenses banderoles, en occupant les lieux comme si telle était leur place. Il ne s'inquiète pas des touristes qui pourraient s'effrayer devant la scène, mais de cette engeance qui commence à lui sortir par les yeux. Quoi de plus désagréable que de tels costumes blancs d'un autre âge ? Son âme décide alors de quitter la statue (son corps ne pouvant le suivre) pour se réfugier dans les combles du château tout proche afin d'y réunir une petite armada capable d'éliminer totalement les paysans d'ici le prochain siècle qui sera aussi le prochain millénaire. Attention il veut éliminer les paysans mais pas le travail de la terre !

Il convoque donc **Dieu-citoyen** car il le sent, pour des raisons pédagogiques, le plus capable de lier le ciel (dieu) et la terre (le citoyen).

Ce choix manifeste déjà, chez le maître des lieux, une autocritique des temps passés : depuis qu'il est au paradis il a mesuré les limites de dieu tout puissant, le Dieu-Patriarche.

Ce choix se révèle aussitôt intelligent car Dieu-citoyen convoque comme premiers soutiens, **Le Bucolique** qui, pour des raisons d'efficacité, préfère se présenter sous deux formes : **Le Bucolique casanier (B.C.)** et **Le Bucolique Gradué (B.G.)**.

Pour jouer le jeu citoyen, des défenseurs des paysans sont aussitôt convoqués afin de promouvoir un combat à armes égales et donc sur ce point, est appelé **L'Exilé** qui, pour des raisons d'efficacité, préfère se présenter sous deux formes : **L'Exilé Rageur** et **L'Exilé Consentant**.

Il serait trop simple d'assister à un face à face, deux contre deux, en conséquence arrivent dans les combles du château comme acteurs de la lutte, Le Gradé. Pour des raisons d'efficacité, préfère se présenter sous deux formes : **Le Gradé A.** et **Le Gradé B.**, l'utilisation de deux lettres de l'alphabet n'induisant aucun rapport de soumission entre les deux personnages.

Pour boucler la boucle, les deux nouveaux arrivants imposent l'arrivée de deux défenseurs des paysans, **Le Bastard Cohérent** et **Le Bastard Généreux**.

Il fallait à présent déterminer le lieu le plus favorable propice à l'aventure et le plus digne de leurs talents et des bienfaits projetés. D'où les premières querelles ! Dans le vaste monde que les hommes divisent souvent en trois (n'y voyaient pas un effet du hasard), il leur a semblé divin d'orienter leur quête vers un pays du Premier Monde, celui annonciateur du futur général. Comment départager les trois prétendants (encore trois) Japon-Chine, USA, Europe ?

L'Europe ayant le privilège d'être à mi-chemin entre USA et Japon-Chine, ils ont opté pour ce continent et en dernière analyse pour la France, fille aînée de la paysannerie.

Puis, compte-tenu des particularités de ce pays — disons vers 1914 — ils cernèrent les appuis et obstacles majeurs capables d'entraver leur utopique mission. Même un Dieu, surtout Citoyen, ne peut agir à la légère sur de simples coups de tête. Ses immenses pouvoirs ne le dispensent pas d'apprendre à les utiliser (au contraire !). Quand un homme acquiert la lecture, il se plie à bien des efforts, avant de profiter des avantages acquis.

L'exceptionnalité française s'étant faite "histoire", après la date de départ, 1914, ils fixent une date d'arrivée, 2014. Un siècle pour e finir avec les paysans, ça paraissait concevable d'autant qu'en 1975, date du début du défi, une part non négligeable de l'opération avait déjà réussi, suivant le principe qu'en sortant de Rome, tous les chemins mènent vers les hommes.

Dieu Amérique, sauta de joie en découvrant que la France serait leur terrain d'action. Ce pays cherchait trop à se doter d'une "vocation" universelle quand lui seul, **Dieu A.**, (première lettre de l'alphabet des dieux) pouvait juger de la valeur d'une telle prétention. Et le **Dieu B.** (le Dieu Banal) n'avait qu'à bien se tenir !

Dans son coin, **Dieu Industrie**, préférait garder pour lui ses réflexions : il craignait qu'en cas de succès, l'élimination des paysans n'annonce celle des ouvriers.

Dans cette famille divine, les réflexions d'un **Dieu Paysan** demeuraient improbables car jamais, celui qui aspira à une telle place, n'arriva à se libérer de l'attraction terrestre (même après sa mort), acte indispensable pour atteindre les célestes hauteurs.

Pour corser l'aventure, Dieu Patriarche, proposa de faire élire au cours des années 80, un pape polonais, la Pologne se distinguant par sa foi catholique (manière de justifier ce choix), et sa vitalité paysanne visible même en politique (une référence au Parti Paysan).

Tout en menaçant les récalcitrants à ses projets, de vexations spéciales, ce pape se chargerait d'aider les réactionnaires, seuls capables de renforcer la classe paysanne que Hernan Cortès tenait à faire disparaître. Vaincre, même un pape, allait donner un piment final au dessein inattendu.

Une telle confrérie divine a de quoi étonner ceux qui oublient qu'en 1848 même Rome fut secouée comme jamais.

Après tant d'années passées sous le règne du monothéisme vous pensez qu'une pluralité de Dieux est hérétique or comment voulez-vous que le Dieu Patriarche puisse tout administrer seul, après les complications survenues au XVIII^{ème} siècle ! Même le Saint Diquet a obtenu le statut de dieu pour quelques camarades à lui... et que les ignorants du phénomène ne s'en prennent qu'à eux-mêmes. Ils négligent trop l'évolution de la religion. Dieu délégué tenait à avoir voie au chapitre, si je puis m permettre !

Tous les Saints poursuivent, après leur mort, l'évolution connue de leur vivant, aussi c'est nul autre que **Tommaso l'Italien** qui se chargea du secrétariat du Dieu Citoyen. Dieu Patriarche en mal de parité lui ajouta **Jeanne La Française**, en tant que concession au choix de la France comme terre d'élection de l'entreprise.

Vu qu'au Paradis, on conserve l'âge de sa mort, Tommaso et Jeanne forment un beau couple. Lui, doté d'un regard puissant porte à merveilles ses 49 ans et elle, grâce à sa silhouette combattante fait juste ses 19 ans. Leur complicité (il serait mal venue de parler de mariage) ne datait que de 1848, année vraiment cruciale sur la terre comme au ciel.

Enfin, pour clore ce tableau une personne, tout autant membre du Paradis que les autres, se proposa

elle-même, sans être sollicité, pour apporter quelques éclairages inédits, quelques remarques féminines, quelques études savantes. Elle prétextait qu'en tant que native de Montauban, ville désignée comme le quartier général de l'opération « la sortie des paysans » elle pouvait être un lien précieux. Ce petit bout de femme, malmené par les grands, pensa gagner du galon en se montrant utile. Si l'action engagée provoquait des révoltes, elle saurait vite les contrôler vu la maigre taille du Quercy, sa région, qu'elle connaissait parfaitement et, au contraire, si l'action réussissait, alors les résultats seraient aisément généralisables vu le rôle agricole et central des lieux. Jeanne fit cependant observer qu'en matière agricole toute généralisation présentait d'énormes dangers. "On verra bien" déclara Tommaso en guise de réponse. **Ann- Olympe**, le prénom de cette Montalbanaise la destinait à sortir de l'ordinaire. Malheureusement, né en 1734, elle mourut à 49 ans en 1785 (comme Tommaso) et ne put, sur terre, étaler la valeur de ses innombrables qualités. Connaissant mal les paysans (son mari était écuyer et conseiller à la Cour des aides), elle comptait sur sa curiosité, sa culture, son attachement à sa ville et sa région, pour éviter à Tommaso de tout juger de trop haut. De plus, Anne-Olympe de Molières parlait au nom de toute une famille dont la descendance s'impliqua dans la vie sociale et politique. Pour ceux qui en douteraient (pour chercher à convaincre il faut souvent penser à eux, les dénégateurs) Tommaso précise que son petit-fils, Henri Delbreil fut sénateur du Tarn et Garonne à la fin du XIX^{ème} siècle.

Les conditions générales ainsi fixées, à l'œuvre à présent (et ce mot "l'œuvre" mérite toute sa place surtout quand on connaît l'évolution d'opéra à *opérai*). Œuvre à classer parmi celles de salubrité publique. En sa jeunesse, Tommaso avait fui les monastères, ces structures cléricales à l'imitation des châteaux-forts laïcs, pour les éclats de la ville, la grande, Paris (à deux lettres près ça faisait Paradis). Déjà à l'époque, il voulait contribuer à l'élaboration d'une pensée et d'une individualité moderne et heureuse que la Révolution, dont Anne-Olympe vécut les prémices, allait populariser sous la forme de cette phrase : "le bonheur est une idée neuve en Europe". Maintenant Tommaso et Jeanne, malgré leur respect pour la nature, se lancent donc gaiement dans leur folle aventure en mettant leur intelligence au service d'une disparition adoucie des vestiges du passé. Aucune méchanceté n'alimente leur action et pour preuve, l'aide que Tommaso apportera, autour des années 1950, à un autre Tommaso qui écrivit son inoubliable **Guépard** (que son nom soit Tomasi de Lampedusa ne change rien à l'affaire), un roman qui continent ses bucoliques !

2— Le Bucolique

Tous les bucoliques doivent leur opulence au temps passé dans le silence.

Quand le Bucolique Casanier sort de chez lui, en plus de l'air ambiant, et en prenant l'air le plus épanoui possible (point important), il respire les mille senteurs des plantes, les joies calmes de la solitude, les gaz hilarants du bonheur champêtre et les délices de la beauté naturelle. Souvent, il hésite entre la position pro-paysan et son contraire.

Quand il se sent en forme, il crie à tout bout de champ, que la vie des paysans lui paraît la plus saine, la plus morale et la plus tendre de toutes. La plus saine puisque le corps et l'esprit s'activent d'un même geste, appelé classiquement "le geste auguste du semeur" (ne riez pas). La plus morale puisque le corps décharge l'esprit de tous ses vices (et parmi eux, la raison) sans avoir à accomplir le moindre geste. La plus tendre puisque l'esprit caresse le corps d'un geste dit classiquement "le geste auguste du laboureur". Ce Bucolique invoque l'indispensable retour à la terre pour retrouver les Valeurs, et sa voix enfle quand elle prononce le mot "valeurs". Wachterien¹ aussi sérieux que son modèle, il vire au maquignon quand il achète le bonheur à cinq sous que lui vend **Le Biologique**. Il réclame l'estampille pour se garantir une confiture de qualité (de la pêche surtout). Il invoque le *curriculum vitae* du pain de campagne avant d'y planter les dents. Il délaisse totalement le veau pour ne pas se remplir d'hormones. Si son épouse l'oblige à être végétarien, alors le voilà végétarien heureux, capable de se justifier par mille raisons, mille références et mille histoires. Sa maison, installée près d'un bois, a une cave importante, une cave constituée minutieusement pour goûter de grands vins aux grands moments de la vie. Si tout laisse penser qu'il écoute sa femme (il a une noble idée de l'amour), ses frasques amoureuses démontrent à ceux qui le connaissent qu'il sait surtout faire semblant. Son sens de la fidélité s'incline aisément devant celui de SA félicité. En attendant de séduire Anne— Olympe au Paradis, il se fit le colporteur d'une de ses descriptions traitant d'une île sur la Garonne : « *Rien de plus agréables ne peut s'offrir à la vue. Les fruits y disputent aux fleurs le coloris vermeil qui les embellit, des ruisseaux argentés y promènent lentement leur onde aussi pure que le cristal, et les oiseaux seuls êtres animés que nous y aperçûmes formaient les concerts les plus charmants* ».

La nouvelle demeure de ce Bucolique séducteur abrite la vie d'un retraité qui croit qu'enfin il va pouvoir entreprendre ce qu'il n'a jamais fait. Insatisfait à peu de frais, il se souvient qu'enfant, il voulait devenir rapidement vieux et que maintenant, vu son âge, il voudrait redevenir rapidement enfant. Et dire que certains cherchent jusque dans des châteaux en Espagne, les raisons de leur insatisfaction ! Craignant qu'il ne finisse par se fatiguer naturellement de son état, Dieu Citoyen lui invente un sosie pour qu'il reprenne force à ses côtés.

Le Bucolique Gradué veut une nature sans semeurs d'engrais-assassins, sans laboureurs de terres-violées, sans arroseurs d'eaux-gaspillées et sans souillures d'éleveurs-carnivores. La bouche pleine de nom d'espèces d'oiseaux remarquables, les yeux pleins de splendeurs non détruites par les infâmes carrières, le nez ravi par l'absence de puantes décharges (A quand des porcs urinant du parfum ?) il veut vider les paysans. Ce Bucolique oublie jusqu'aux besoins vitaux et en arrive à vivre d'amour et d'eau fraîche (médication non remboursée par la Sécurité Sociale). Parfois, l'eau fraîche lui suffit,

¹ En souvenir d'Antoine Wachter militant écolo de la première heure.

tellement il s'est retiré de la vie, mais attention, une eau fraîche, surgie d'une source secrète, au milieu d'un calme olympien. Imaginez, une source jaillissant au cœur d'une ville ! Qui a un exemple hors des stations thermales ? Si ce Bucolique pouvait comprendre que cette source s'alimente de ses propres illusions, il déchirerait la nature pour y découvrir dans le dernier coin, l'autre Bucolique, planté sur une gaillardise légendaire et tourné vers de belles fêtes populaires Ainsi vont les Français qui se libèrent d'un monstre pour mieux tendre les bras au suivant. Lalondien² opportuniste (excusez le pléonasme), ce Bucolique de pacotille se dispensera de la moindre pastille pour soigner sa léthargie tout en jouant le moderniste à tout crin. Il attendra que la nostalgie le quitte comme la mer se retire à marée basse (ô audacieuse comparaison !). Il attendra le retour de l'équilibre comme le pendu prend la position verticale après quelques balancements (ô audacieuse comparaison !). Il se taira en se souvenant que tous les bucoliques doivent leur opulence au temps passé dans le silence (le recueillement diraient certains). Sa maison, installée au cœur d'un bois, a une bibliothèque importante, une bibliothèque constituée minutieusement pour goûter de grands livres aux grands moments de la vie. Si rien ne laisse penser qu'il écoute sa femme, ses amitiés prouvent qu'il a le sens de la fidélité. Sa nouvelle demeure abrite la vie d'un retraité qui croit qu'enfin il va pouvoir entreprendre les lectures qu'il n'a jamais faites. Par rapport à son compère, une différence risque de ne pas sauter aux yeux du citoyen normal : le premier bucolique vit le présent au passé alors que le deuxième vit le présent sans le moindre souci du passé. Enfant, il voulait rester enfant, et maintenant qu'il est vieux ... il veut rester vieux. Ses parents Gradés l'accusent de manquer d'ambition !

Après cette double description audacieuse (et tant pis pour la répétition) voici leur mission fixée par leur père créateur : casser sérieusement les pieds de ***L'Exilé***, à un point tel que, les rencontrant, ce dernier hésitera ensuite longtemps avant de quitter ses chaussures. ***Les Bucoliques Réunis*** (B.C. + B.G.) doivent entretenir l'incompréhension entre ville et campagne, ils doivent susciter des fossés infranchissables (des oppositions) entre l'ouvrier et le paysan, même si l'ouvrier est fils de paysan, en rendant la Honte honteuse. La honte de celui qui se salit les mains, de celui qui s'implique pendant que les Bucoliques expliquent. La honte de celui qui parle mal, de celui qui finit par se taire pendant que les Bucoliques trônent pour détrôner le paysan. Sans y croire, leurs adversaires rabâcheront : "ouvriers-paysans même combat, ou *el pueblo unido jamas sera vencido* jusqu'au jour où les Bucoliques apprenant l'espagnol, ils les inviteront à chanter *la cucaracha ya no puede caminar* !

Comme ils vont tout de même réussir, en guise de récompense, ***Dieu-Citoyen*** leur offrira, vers 1992, quelques écrivains et quelques postes politiques (puisque ce fut écrit, pourquoi répéter ?). Un Bucolique ministre ? Ils ne peuvent aspirer qu'à ce ridicule (pour la vérité de l'histoire, il faut reconnaître que le premier ministère français de l'environnement date de 1972).

Mais que vient faire ici ***L'Exilé*** ? Avant de le présenter, Tommaso rappelle que se voulant démocrate, il s'oblige à créer des adversaires à son action. Il sait déjà que cette seule façon de procéder indispose le milieu paysan passablement réactionnaire. Un philosophe qu'il approuve, Alain Badiou écrit par exemple dans son ***Manifeste pour la philosophie*** : « *Le chemin forestier, l'œil clair du paysan, l'enracinement dans le site naturel, l'éclosion de la rose, tout ce pathos, depuis Vigny jusqu'à nos publicistes, en passant par Georges Duhamel et Giono, n'est tissé que de nostalgie réactionnaire.* »

Malgré tout, Tommaso le démocrate veut que les hommes du futur sachent que le travail paysan fut pour l'exilé, en tout temps et en tous lieux, le meilleur moyen de s'intégrer à son nouveau pays. Aussi, L'Exilé ne pouvait que vomir le Bucolique et tenter de lui couper l'herbe sous les pieds (ce qui reste une geste savant). Il sera un des dignes obstacles à la fin des paysans vu que le siècle produira un

² En souvenir de Brice Lalonde un écolo de la première heure.

grand nombre d'immigrés qui véhiculeront des énergies insoupçonnées par les Bucoliques.

Dès 1914 quelques-uns iront vivre en Suisse pour échapper à la guerre civile européenne (***Diable Noir*** a tenu à infliger cette punition aux prétentieux européens), puis entre 1920 et 1930, des Italiens viendront dans les campagnes françaises du Sud Ouest (plus exactement à partir de 1922, parfois la précision des dates a son importance !).

Anne-Olympe, de son Paradis chéri, proposera même d'organiser en 1930 et dans sa juridiction, une petite inondation pour accroître le nombre d'étrangers. Sur le coup, Tommaso ne comprendra pas comment une inondation susciterait un tel phénomène mais quand il se rappela que suite aux destructions, il faut des hommes pour reconstruire, il a rendu grâce à un tel sens pratique.

La même région — mais cette fois Anne-Olympe n'y serait pour rien— pourrait bénéficier, vers les années 1940, d'une nouvelle vague d'immigration suite aux malheurs de l'Espagne et enfin vers les années 1960, on trouverait bien quelques autres égarés qui, du Sud, monteraient vers le Nord.

Dans ce contexte fiévreux, qui sera exactement l'Exilé ?

Un être du futur, qui existera en rêves idéalisés puisque rien ne l'autorisera à agir sur le monde. En voici une présentation détaillée.

3 — L'Exilé

On creuse le puits de la vie en prévision des méfaits de l'envie.

L'exilé classique vit loin des siens. *L'Exilé* de Tommaso se situe parmi les siens, tout en se plaçant de plus en plus à l'écart du monde pour en refuser "l'optimisation". En clair, son origine territoriale est seconde par rapport à son insertion dans la société. Il n'a rien à quitter mais tout le quitte. Il lit ceci : "L'urgence de lire, tous les jours, j'en suis convaincu, me donne des regains de paysan contestataire. Un paysan à Montréal, en retard de trois générations, un exilé couvert de ruses qui doit apprendre à lire le nom des rues, mais qui se rappelle aussi les moments grandioses et les blessures de son adolescent dévorant dans une forêt à Béthanie, sous l'érable choisit près de la grenouillère qui servait de puits aux chevaux et aux vaches : *Boule de Suif, Crime et Châtiment. Des souris et des hommes, Tête Blanche, La Montagne secrète, La charrette du docteur Ferron.*".

Cet exilé de Montréal dit, Jacques Desmarais, use de la poésie pour donner une unité à sa vie. Mais, la France ayant été désignée comme terre d'expériences, l'Exilé du jour laisse le Québec tranquille.

En buvant un demi, L'Exilé Rageur repense à la source inconnue de la ville à demie épuisée. Il ne reproche rien aux frontières puisque, sans elles, il ne pourrait se vouer à son plaisir sucré : les transgresser (même dans l'alcool il y a du sucre lui avait expliqué en vain le Bucolique Gradué). Tout d'un coup, par hasard, il se révèle à lui— même son symbole : le puits. Oui, son puits face à la source. Le puits lui apparaît comme invention de métèque, comme désir d'aller chercher l'eau là où elle ne coule pas. Rien d'étonnant que le puits ait engendré toute une gamme de mythes sur les chercheurs d'eau dont le pendule fait figure d'outil de base. A la ville, quand l'eau coule au robinet, elle signe la fin des paysans et annonce le lobby des Châteaux d'eau si puissant en France (à chaque commune le sien et comme il y a beaucoup de communes...). A la campagne, la meilleure eau vient du puits que, par un mystère inexpliqué, l'homme a découvert. L'invention de la pompe (surtout dotée d'un moteur électrique) réduit le puits à une source : la montée intermittente des seaux étant remplacée par le flux continu sortant du tuyau. Pour contrer le Bucolique qui n' imagine que "douce" campagne, l'Exilé insiste pour rappeler que le puits fut l'instrument de suicide de bien des paysans. Ainsi dans un coin du Tarn et Garonne, en 1943, après avoir tué sa femme qui avait 71 ans, un homme de 72 ans s'y jette pour en finir avec la vie. Les voisins prétendent que "des mésintelligences d'intérêts" les opposaient depuis longtemps, façon élégante d'avouer qu'au moment de rédiger le testament ils étaient en désaccord. Avant de jouer ce rôle meurtrier, combien de fois le puits a alimenté des cauchemars enfantins ? Qui a creusé le premier puits ? Disons que le premier puits de pétrole serait plus facile à dater.

S'il le peut. L'Exilé enferme Le Bucolique dans ses pantomimes en faisant ressortir que l'eau de source contient plus de bactéries encore que celle du puits (et plus que son verre de bière). Il suffit de conserver quinze jours une eau de source naturelle dans une bouteille pour observer scientifiquement comment elle dégénère. Donc cet Exilé n'admet pas que les champs puissent se réduire à des sources d'extase ou à des masques d'impuissance. Pour lui, établir un lien direct entre vie champêtre et qualité de la vie, c'est réduire la roue à une copie de la marche. De plus, écarter les mérites paysans pour sauter de joie aux effets de la nature vide, c'est comme demander à un rosier de sourire (il ne peut produire les sourires que par personne interposée). Pourquoi tant d'hypocrisies chez tous les Bucoliques Réunis ? Pourquoi lavent— ils la terre de ses vrais mérites pour la doter de pouvoirs désarmants ?

L'Exilé Rageur ne sait plus où donner de la tête quand les bêtises bucoliques le fixent droit dans les yeux. Pour montrer son mépris il pourrait détourner ses yeux, mais cette pensée ne l'atteignant pas, l'idiot se voue à l'écriture qui le console à chaque secousse de son cœur.

Une faiblesse, parce qu'à écrire, il se heurte aux Dieux, seuls habilités (avec habileté) à donner le texte de l'histoire. Aux questions, il répond : « *L'écriture c'est une passion pour moi. J'ai besoin d'écrire pour vivre, c'est mon oxygène. Je me lève souvent la nuit pour écrire. Je ne peux m'expliquer ce besoin.* »

A dénoncer les pouvoirs, il condamne par avance toute son écriture à la marginalité. Pour obtenir son silence, des abrutis iront jusqu'à assassiner le journaliste qui était venu l'interroger. Aussi Tommaso, incapable de maîtriser les abrutis, invente pour cet Exilé un sosie capable de l'aider à retrouver la rage à ses côtés (le sens de la justice du Dieu Citoyen est admirable : il traite ses adversaires mieux que ses aides!).

En buvant son quart ... d'eau, **L'Exilé Consentant** (E.C.) pense à la source connue, du mépris de la campagne. Tout d'un coup, il se révèle à lui— même son symbole : l'arbre. Oui, l'arbre face à la pluie et contre les puits. Plutôt que de transgresser les frontières, il vénère les patries symbolisées par des arbres. Peut— on les nommer plus précisément ? L'olivier ou le chêne ? Certains réduiront l'arbre aux racines, d'autres l'uniformiseront. Qu'importe ! L'Exilé Consentant, à ne pas assimiler avec un Exilé fataliste, sait étaler toute sa complexité.

La pluie appartient au Gradé, cet adversaire— complice des Bucoliques qui, du ciel de son pouvoir, fait pleuvoir. Inversement, l'Exilé Consentant aime la sève qui du sol monte vers le ciel et déteste l'autre "source" de vie qui, du ciel, s'offre à la terre. Rien d'étonnant que la pluie ait engendré toute une symbolique sur le parapluie. Quand un subalterne ne veut pas se mouiller dans une affaire difficile, ne dit— on pas qu'il ouvre le parapluie en pensant : "Au Supérieur de régler".

Dieu Citoyen, siégeant au— dessus des arbres, ne se prive pas de mettre ce "supérieur" à ses ordres, sous le nom du **Gradé**. E.C. aura beau démontrer qu'on creuse les puits de la vie en prévision des méfaits de l'envie, Le Gradé continue de prétendre que la pluie dispense de tous les puits et permet de laisser libre cours à toutes les envies (Jeanne a du mal à suivre tant de philosophie !).

Bref, il pleut beaucoup sur les **Exilés Réunis** (surtout de la neige), cependant leur générosité ne refroidit pas. Entre les deux, une différence risque de ne pas émerveiller le citoyen normal : **L'Exilé Rageur** considère que le présent engendre mécaniquement le futur alors que pour **L'Exilé Consentant** le futur reste incertain, hésitant voire aussi impossible que l'amour. Du présent aux futurs, des uns aux autres, par des réseaux de plus en plus masqués mais aussi de plus en plus profonds, les hommes touchés pour la pensée hérétique de l'Exilé détournent quelques paysans d'une hiérarchie agricole étouffante. Les raisons de se rebiffer leur permettent d'articuler intérêts propres et indépendance sociale à développer. Les Exilés plaident avec eux pour une idée difficile à défendre : ne jamais attacher au sol les valeurs qui en proviennent, et ne jamais les perdre faute de sol.

Pour que passe le message, ils se cherchent une pédagogie qui implique des obligations.

Plutôt que d'annoncer abstraitement : "la propriété c'est du vol", ils demandent : "de ta propriété, que comptes— tu tirer ?" et, suivant la réponse, ils renvoient face à face les deux mondes : celui qui veut accumuler (comme Les Bucoliques soucieux d'accumuler de l'air pur) et celui qui veut distribuer (comme le **Bastard** qui distribue pour mélanger). Rien ne destine "le sol" à jouer le rôle d'une dictature. Rien ne nous destine, au nom du rejet de toute dictature, à rejeter "le sol", rejet du sol dont le **Gradé** se fera honneur (qui nous ? comment, il existe encore un nous ?). Dans un tel débat **Les**

Bucoliques font figure ... de figurant. En effet, par définition **Le Gradé** ayant quitté tout sol, pour reposer sur son trône, dénigre les valeurs attachées au sol au profit de celles issues de la hiérarchie.

Quand la hiérarchie repose sur les appétits de la finance internationale, **Les Gradés**, fiers d'avoir troqué toute attache géographique contre celle du fric, remercient Tommaso de les avoir mis au monde (et Jeanne y serait pour rien ?). Avant d'en arriver à ce final sanglant, combien de folies seront réalisées par des assoiffés de pouvoir qui graviront des marches jusqu'au jour de leur chute finale. Au— dessus de ce **Gradé** règne immanquablement un gradé. Par ce point faible, **Dieu Citoyen** peut le contrôler et pour préciser le tableau, il présente les **Gradés** du jour, au présent, en verve et dans l'action, puisque tout les autorise à commander le monde.

4 — Le Gradé

La vie est une échelle, jamais n'y montent ceux qui la tiennent.

Quand **Le Gradé** entre chez lui, il allume la télé puis se jette dans sa baignoire. Sa peau ne supporte que l'eau chaude, le savon, les parfums, en bref la civilisation. Toucher de la terre, même asphaltée, quel crime de lèse— citadin ! La ville seule appartient à la civilisation. Parfois il hésite entre une position pro— banlieue et son contraire.

Quand il se sent en forme. **Le Gradé A.** chante à tue— tête, dans sa baignoire, les bienfaits d'une ville— monde, faite de la pluralité de tous (à condition que l'eau ne soit pas trop froide suite à une panne de chauffe— eau). La vie— ville ouverte à tant de vents lui paraît la plus saine, la plus morale et la plus tendre de toutes les vies (même si son cœur est dur comme la pierre). La plus saine, puisque le corps et l'esprit s'y rencontrent en dehors de tout hasard dans ce qu'on appelle classiquement "les dîners en ville" (ne riez pas). La plus morale, puisque le corps se décharge sur l'esprit, de tous ses vices (et surtout ceux liés au sexe) sans avoir à accomplir le moindre geste. La plus tendre, puisque l'esprit caresse le corps d'un geste dit classiquement "le geste érotique du jouisseur". Le Gradé invoque l'indispensable développement industriel de la ville pour que pleuvent les Valeurs et sa voix prend un ton d'importance quand elle prononce le mot "valeurs".

Pour le mot "industrie" sa voix se fait très élégante. Chevènementiste³ aussi sérieux que son modèle, ce Gradé vire au maquignon quand il achète le bonheur à cinq sous que lui vend Le Médiatique (comme sa tête encadrée dans un écran). Il réclame l'estampille pour se garantir un ordre de qualité. Il triture le curriculum *vitae* du trouffion avant de lui confier une mission. Il délaisse les avortons pour ne pas se donner des boutons. Si sa femme l'oblige à être polygame, alors le voilà polygame heureux, et même capable de se justifier par mille raisons, mille références et mille histoires. Ce Gradé finira tout de même par se fatiguer naturellement de son état. Il reprendra force auprès de son sosie, dont le rôle a également été préparé avec minutie.

Le Gradé B. revendique une ville débarrassée des meurtres, des cités, des mendiants, des femmes et des chasses d'eau. Il veut vider la pluralité. Il a le cœur plein d'espèces de racismes remarquables, les mains pleines d'outils organisés par de brillantes carrières, les boyaux traversés par mille refus (il est toujours malade malgré lui). Ce Gradé oublie jusqu'aux réalités citadines. Il rêve d'un centre— ville restauré et barricadé dans de nouveaux murs électroniques le mettant à l'abri de la racaille envieuse de richesses durement acquises. Il installe d'abord un tel mur à l'entrée de sa banque, mot que sa voix prononce avec la plus grande élégance. Imaginez une pluie balayant une banlieue de tous ses vices ! Qui a un exemple ? Par ses couleurs, l'immense arc— en— ciel qui établit un pont merveilleux entre la ville sans drame du premier Gradé et la sienne plus centrée sur la Grandeur, charme même les enfants. Naturellement vous reconnaissez un français car aux USA, le banlieusard devient maintenant le nouveau riche ou le banlieusard de la deuxième génération. Rocardien⁴ opportuniste (excusez le pléonasme) ce Gradé de pacotille (il ne veut même pas voir les tares engendrées par ses propres pouvoirs) se dispense de la moindre pastille pour soigner ses hémorragies. Il attend que la mélancolie le quitte comme la ville se calme à la nuit tombée (ô tendre comparaison !). Il attend le retour du

³ En souvenir de Jean— Pierre Chevènement, version édulcorée ou décaféinée de De Gaulle.

⁴ En souvenir de Michel Rocard, l'anti Chevènement !

Civilisateur (son cousin Le Gradé de Luxe) comme l'histoire reprend sa ligne ascendante après quelques turbulences (â tendre comparaison !).

Quel Gradé bourrera le crâne du **Bastard**, à un point tel que, le rencontrant, ce dernier hésitera ensuite longtemps avant de vider son sac cérébral ? A cracher sur le **Gradé de Luxe** (et le luxe n'est pas par hasard dans cette galère), Le Bastard ne se défait pas de sa colère puisque en retour, il gagne la présence du Gradé de pacotille tout aussi effrayant que le premier.

A l'inverse de son ami Le Bucolique, Le Gradé appartient au monde cultivé (parfois le Bucolique Gradué vient l'y rencontrer). Il a tout lu et surtout les écrits de l'Exilé, marginalisés de naissance. L'arbre par exemple, il en fait un arbre généalogique, une mise en ordre, un schéma à sa gloire. L'arbre généalogique arrête un temps en cherchant à en délimiter le lieu (assez souvent restreint à un département voire une région). Les carrefours (mariages) y sont sans signification puisque tranchés, aucun document n'indiquant les autres mariages possibles ou les virtualités d'une autre histoire (Ah ! si Le Bastard avait inventé l'Etat Civil des mariages manqués !).

Pour exister, L'Arbre Généalogique entretient deux mythes (ou trois, les jours d'inflation). Celui de l'ouverture puisqu'il est infini, mais infini dans le statique, dans l'emprisonnement.

Celui de la synthèse puisqu'on y retrouve un ensemble de données sociales, sexuelles, religieuses et autres, symboliques des temps.

Cet arbre sans sève, permet un voyage sans retour (c'est plus économique). Le Bucolique joue la comédie là où, lui, Le Gradé, emballe la tragédie, l'honorable tragédie fixant la Grandeur des Grands.

En conséquence, tous les bastards voulant bousculer son tableau référentiel (surtout référentiel), seront exclus, laminés, balayés, secoués, emprisonnés, écartés, rejetés, et pourquoi ne pas le dire, ils seront même tués.

La vie des deux Gradés s'apparente à une échelle. Jamais n'y montent ceux qui la tiennent.

Et comment ne pas admettre que les paysans, connus pour avoir les pieds sur terre, ne soient pas destinés à aider ceux qui la tiennent ?

D'autant que le lien au sol, les écarte de l'échelle éducative où, les barreaux sont des diplômes. Le premier consiste à apprendre à ne regarder que vers le ciel puisqu'en grimpant tout regard vers le bas provoque ce satané vertige, dont l'homme ne peut ensuite se défaire.

Le deuxième diplôme consiste à reconnaître que l'échelle fixe par elle-même un ordre : on voit mal une foule se précipitant et s'accrochant en désordre aux barreaux. Ça arrive quand des exilés albanais quittent un navire pour se précipiter vers les rives italiennes et on connaît le résultat : la pagaille (ça rime assez bien avec racaille).

Entre les deux Gradés, une différence assombrit encore le tableau : le premier, le Gradé A. vit le présent contre le passé, il est le fils qui travaille contre le père au nom d'un arrivisme sauvage alors que le deuxième, le Gradé B., élimine le conflit des générations en jouant le rôle du fils sans le père, du présent sans passé, au nom d'un pragmatisme civilisé.

Pauvres bastards, qu'aurez-vous à répondre à tant de cohérence et à tant de bonheur de vivre ?

Qui peut nier que se mettre sur la pointe des pieds, ça élève !

Elargir son horizon pour dominer, dominer et encore dominer ... n'est-ce pas un acte naturel pour qui veut grandir ? Et si les Bastards n'étaient que des nostalgiques de leur enfance ? Alors, quelle pédagogie fera dire à tous les enfants : « nous voulons devenir grands pour devenir avec les autres ? » Faut-il qu'ils le disent tous ? Faudra-t-il inventer, comme nous y invite Lise Bissonnette dans le **Devoir** du 31/12/93, « une résistance créatrice » ?

Cette information de Jacques Desmarais reçue par E.C. fait face à celle fournie par le Bastard, au

sujet de l'incroyable paysan que fut Renaud Jean et qui, de sa prison, dit à sa mère en mars 1940 :

« — *Tu montreras à tous comment une vieille paysanne qui a toujours tant travaillé, qui va encore aux champs à 79 ans, sait tenir tête à l'injustice dont son fils serait frappé alors qu'il n'a jamais eu d'autres volontés que celle de défendre le peuple de France et plus particulièrement les paysans.* »

De sa prison, le député déchu pense d'abord à sa mère paysanne alors que le Gradé penserait à son yacht échoué. Bref, même si la vie du Bastard semble perdue d'avance, Tommaso va l'inventer souffrant comme un être du futur, plein de doutes et d'hésitations, et dont rien n'autorise à le dire du monde.

5 — Le Bastard

Le Bastard est bon, c'est de nature. Il est mauvais par aventure.

Pour qui se prend ce Bastard qui vit en disant du mal des Héros Gradés de nos Villes ? Rien à voir avec le bâtard classique puisqu'il a des parents reconnus : L'Arbre et le Puits.

Le Bastard, forme anglo— occitane différente du Bâtard que la langue française a affublé d'un accent BCBG, reste tout au long de ce livre, le fils de L'Exilé. Dans son incommode repli dans les maquis (une campagne inculte), il découvre la double méprise qui fait vivre des Français : soit, ils se placent dans un camp (la ville ou la campagne), soit ils rejettent, par d'inimaginables artifices, les deux camps (la ville et la campagne). Il pense à l'incontestable réalité des camps en la situant loin des frontières établies par des Gradés en mal de découpages scientifiques.

Pour preuve, il commence par remercier l'Exilé qui a bien voulu citer Lise Bissonnette, une femme qui transgresse les genres et que leur ami commun Jacques Desmarais, qui l'a rencontrée au moins deux fois, présente ainsi : *"C'est une petite femme dont j'aime la plume et dont René Lévesque disait qu'elle s'écoute écrire. Elle n'est pourtant ni hautaine ni précieuse et vient de publier une premier"*.

Pour justifier socialement l'existence du Bastard, c'est— à— dire la justifier au— delà du fait qu'il appartient aux créations du Dieu Citoyen, le Bucolique et le Gradé ont une explication imparable : ils le réduisent au centrisme qui déclare que les cons sont partout, autant dans les rues que les ruisseaux, ou à l'inverse, ils le glorifient en centrisme (ce sera la touche du Gradé B.) capable de prendre ce qui est bon à droite comme à gauche. En plus clair, ils déclarent que le Bastard ressemble à un équilibriste incapable de savoir de quel côté il va tomber. Tant qu'il reste sur le fil, le spectacle conserve un charme fou d'autant que pendant l'exhibition, le Gradé se charge de déplacer le décor, parfois vers la gauche, le Bastard pouvant tomber dans le filet du sectarisme ou dans celui de l'opportunisme ; parfois vers la droite pour proposer les filets du nationalisme ou de l'individualisme. De toute façon, aux yeux des pouvoirs, le Bastard est destiné à toutes les manipulations (ah : la destiné !). Par son esprit de révolte, il affirme appartenir au monde de la création, même si certains la jugent illégitime. Il refuse cette place entre les deux superbes jambes d'une France politiquement désirable. D'entre les jambes, il sort avec d'autres (surtout avec d'autres), pour voler de ses propres ailes, l'homme s'émancipant par l'homme. Une fois encore, du cas général, passons à l'être concret, au Bastard désigné dans ces quelques pages pour mettre le plus de bâtons possible dans les roues des Bucoliques et des Gradés : **Le Bastard Cohérent**.

A la tronçonneuse, **Le Bastard Cohérent** taille en pièces quelques idées reçues concernant l'agriculture (sans chercher le moindre mal à l'arbre de son cher Exilé Consentant).

Il fraie le chemin permettant d'atteindre le Point de Vue d'où le tourisme intelligent installe de nouvelles longues— vues gratuites capables de discerner les merveilles du paysage (et les oiseaux de passage).

Il a pu prendre des ciseaux pour, à la façon d'une couturière expérimentée, recoudre ensuite les pièces découpées. Il a pu tout aussi bien choisir les couteaux du boucher ou ceux du tueur de porcs capables en quelques minutes, de transformer n'importe quel animal en morceaux consommables pour l'homme. Il a pu enfin s'armer des sécateurs de l'homme taillant la vigne, comme celui que l'on voit en gros plan à la fin du film de Manoel de Oliveira, **Le Val Abraham**. Un bras armé du sécateur, qui d'un geste rapide et sûr, sait éliminer le vieux pour permettre au neuf de prendre son ampleur. Cette tâche, n'est— elle pas la plus indispensable pour assurer la vie ?

A défaut de tels outils modestes, il préfère l'immonde tronçonneuse, tête de turc des Bucoliques divers qui parfois veulent faire croire qu'ils ne sont pas racistes. A— t— il choisi l'outil par lui—

même ou sur ordre de Tommaso ? Parfois les créations prennent des libertés, surtout celles dont on ne cornait pas le point faible, et c'était le cas pour celle— ci : Dieu Citoyen commençait à agir à l'improviste et Jeanne n'avait aucune raison de le blâmer.

« De combien de bucoliques, le maréchal Pétain a— t— il doté la France ? »

Question type que Le Bastard tranche à la tronçonneuse en répondant aussitôt « des tas » et il coupe ainsi l'herbe sous l'argutie suivante : "Pétain était tout seul ...". Cette Idée Congratuelle qui appelle donc les congratulations mérite d'être hachée menue. Le Bastard oppose, au miel des abeilles militarisées, le cèpe des forêts, les Idées Hybrides, les greffes surtout. Donc une science car rien ne se greffe sans soin. Le Bastard est bon de nature. Il est mauvais par aventure quand la société le repousse dans ses marges et le considère comme une charge. Enfin, la société ... ça reste à voir si c'est bien la société, fait observer l'Exilé car qui est la société ?

La vigueur et les ramifications des Idées Congratuelles resteront aussi terribles que celles du lierre, car elles apparaîtront comme propriété commune. Ciseaux, couteaux et sécateurs ne produiraient que des entailles ridicules dans une matière aussi luxuriante. Inversement ciseaux, couteaux et sécateurs sont les outils de base de celui qui greffe, en conséquence si L'Exilé et Le Bastard (greffeurs professionnels) ont, un temps, abandonné leurs classiques instruments de travail pour la tronçonneuse, cela signifie bien qu'ils veulent détruire plus que construire, attaquer plus que agir.

Parce que la fatigue ne peut que saisir ce pauvre Bastard Cohérent, Tommaso accepte de le doter du secours d'un **Bastard Généreux**.

A la tronçonneuse, **Le Bastard Généreux** taille en pièces quelques mépris masqués concernant les paysans (sans chercher le moindre mal au chêne de son cher Exilé). Il fraie le chemin permettant d'atteindre la clairière où le curieux intelligent installe de nouvelles cabanes pour mieux écouter les merveilles des bois (les oiseaux de passage surtout). Il s'écrie au milieu de sa forêt : « Les Idées Reçues ont volé leur appellation car une idée reçue est le contraire même d'une idée : on n'y pense pas. Nous trimbillons inévitablement des tonnes d'idées reçues et jusque— là, personne n'y voit rien de grave. Tout bascule quand elles vous sont présentées comme idées à part entière et défendues par des arguments, des raisonnements et des démonstrations. L'idée reçue n'a pourtant qu'une valeur : celle de pouvoir être taillée en pièces quand l'envie vous en prend, quand le temps libre vous en donne l'occasion, quand il faut résoudre un dilemme ou encore quand on veut changer le monde. L'agriculture, vu son vieil âge, et le paysan, vu son exclusion du monde de la pensée, supportent depuis trop longtemps des idées reçues qui frisent l'injure. »

Par exemple : « La classe paysanne, celle qui représente la barbarie au sein de la civilisation », phrase écrite en mars 1850, par un grand intelligent dont Le Bastard Généreux préfère taire le nom. L'ami de ce grand intelligent dont L'Exilé préfère taire le nom écrira : « Il faut avoir connu les paysans français de cette année 1848 pour se rendre compte de toute la force de leur incurable stupidité. »

Suite à l'écoute de telles âneries et après avoir précisé à l'adresse de l'Exilé que son monde ne veut pas distribuer mais mélanger, Le Bastard s'en va cacher sa peine. Voilà qu'il ne veut plus partager !

La tronçonneuse adaptée à la tâche ne permet pas (chacun connaissant l'outil) de fignoler le travail. Pendant qu'à nouveau, ils greffent quelques plantes, suite au retour à leur fonction de base, Le Bastard et L'Exilé laissent à d'autres le soin de transformer les arbres abattus en planches puis en meubles Ikea. Ils n'imaginent pas que Dieu Citoyen prendra soin de les laisser sans descendance. Invités par Tommaso, à dire un certain bon sens paysan quand il faudra le dire, Les Bastards n'empêcheront jamais leur disparition programmée par l'ordre divin. Sauf si...

Avant d'entrer dans le vif du sujet, c'est-à-dire la fin des paysans, voici déjà des effets de la méthode de Tommaso, méthode moderne à souhait, puisque tout aussi religieuse que rationnelle.

6 — Les Paysans absents

L'absence n'est pas un tort là où vous n'êtes pas vraiment invités.

Pour accomplir son projet, **Dieu Citoyen** commença par organiser la disparition du mot "paysan" des livres d'histoire dont la rédaction fut confiée à quelques **Gradés**. Il en prend un au hasard (au hasard pour faire plaisir à **L'Exilé** qui sinon croirait au coup monté) : *"Histoire du Languedoc de 1900 à nos jours "* où Robert Laurent prof de fac se charge de la partie *"Vivre à la campagne en Languedoc"*.

Cette manière d'écrire une histoire éloignée des grands personnages, des grands événements, des grandes dates, se place au plus près de la vie commune (on l'appelle méthode des banales). Avec quel résultat ? En 30 pages de texte, les acteurs de cette vie à la campagne sont nommés 24 fois. En quels termes ? Exploitants (9 fois), propriétaires (3), jeunes agriculteurs (2), métayers (2), producteurs de fruits (1), ouvriers agricoles (1), rapatriés (1), vignerons (4) ou le potentiel humain(1). Le mot 'paysan' y est aussi une fois : *"Les paysans du Bas— Languedoc se firent vignerons à part entière."* (c'est— à— dire ne devinrent QUE vignerons). Les paysans sont nommés à la perte de leur statut ! L'auteur préfère parler des campagnes, de l'agriculture ou des productions, ne nommant les hommes que pour les maltraiter. Le mot 'métayer' apparaît à côté de l'adjectif 'miséreux'. Après s'être plaint de l'archaïsme des petits propriétaires, R.L. ne peut s'empêcher d'évoquer *"les petits propriétaires toujours avide de s'agrandir "* quand, poussés par le Progrès Vénéré, ils achètent un bout de terre. Si le mot 'paysan' est absent par contre celui de 'vocation' fait rage 5 fois. La vocation naturelle du Bas— Languedoc était de faire du vin comme d'autres terres ont la vocation d'être des forêts qui peuvent engendrer une vocation touristique. Ce mot 'vocation', collé à l'agriculture, Tommaso y insiste pour horripiler **L'Exilé Rageur**.

Les coteaux de Moissac auraient— ils vocation à produire un chasselas excellent ?

« Mais que serait cette "vocation" sans le travail des hommes ? » s'exclame **L'Exilé** à bout d'arguments. Si parler de vocation c'est rappeler qu'on ne peut planter n'importe quoi n'importe où, alors on ne parle que d'évidences. Anne— Olympe indique alors que *« les rives du Tam, ces lieux charmants où le vainqueur d'Aramide fonda une ville que l'amour, la gloire et les arts ont rendue si célèbre et qui s'appelle Montauban, ont une vocation agricole. »*

« Mais que serait cette vocation sans la présence acharnée des paysans ? » s'exclame à bout d'arguments **Le Bastard**.

Bon prince, Robert Laurent regrette que les exploitants aient tardé à acheter des tracteurs et voilà que, quand les paysans s'équipent, il écrit *"Les gros tracteurs sont difficilement rentables mais permettent à leurs propriétaires d'afficher leur rang."* Ce R. L. applique à la lettre les consignes que Tommaso lui a fait parvenir par ondes divines. En réalité, et Jeanne la Française le rappelle tendrement, beaucoup de petits cultivateurs s'accrochent tellement à leurs propriétés que les constructeurs de tracteurs ont fini par en fabriquer de faible puissance et de petite taille pour gagner ce marché (gloire à Ferguson !).

Que dire de cette autre phrase du **Gradé** de service : « L'inadaptation congénitale de ces campagnes aux mutations que connaît l'agriculture à la suite de la formation du marché national les vouait à la dégénérescence. »

« Et l'inadaptation congénitale de certains universitaires à parler des hommes, que faut— il en penser ? » crie **L'Exilé Rageur** quand il tombe sur de tels jugements.

Plus loin dans son texte, comme le mot congénital reste faible, Robert Laurent a évoqué *la congénitale débilité des vins du Midi* !

Ensuite, pour enfoncer définitivement le paysan français, rien de tel que de vanter les mérites des rapatriés d'Algérie qui ont démontré surtout — précise **Déesse Citoyenne** — qu'avec des capitaux, on peut renouveler les pratiques. Les banques (y compris le Crédit agricole !) prêtent enfin aux agriculteurs français et, pour tomber dans le travers inverse, elles prêtent même avec excès, en faisant du **Crédit Agricole** une banque protégée grâce aux services du **Gradé B.** et qui va devenir l'épée de Damoclès sur la tête des paysans !

M. Laurent ne fait que colporter les Idées Reçues et le fait si bien que Jeanne en veut à son mari d'avoir laissé écrire tant de bassesses. Tommaso lui répond que la fin justifie les moyens et qu'il vaut toujours mieux dénigrer qu'étouffer par le silence. Il la console même en évoquant des actes de **Dieu Révolte** qui poussa le PCF (un parti de la France qui sera souvent présent dans ce livre) à abandonner pour son journal, le titre "**la Voix Paysanne** " pour celui de "**La Terre** " et à passer du titre de livre "**L'émancipation paysanne** " à "*Quelle agriculture pour la France* » ? Eliminer le mot paysan pour masquer la chose, tout un programme !

De toute façon, glisse A.O., le 19^{ème} siècle avait déjà tranché. En cherchant nos modèles dans la littérature nous savons que Balzac a écrit **Les Paysans** au début des années 1800, puis à la fin Zola a écrit : **La terre**. Anne— Olympe avait un faible pour le livre de Balzac car il contenait une héroïne qui s'appelait Olympe.

Le paysan avant de sortir de la vie réelle devait être chassé du vocabulaire. Il ne suffisait plus de traiter péjorativement le mot, il fallait le supprimer et plusieurs furent à officier.

L'Exilé, de lâcher des propos amers : "Pas étonnant qu'il n'y ait pas de dieu paysan, il vaut mieux être absent des lieux où l'on n'est pas vraiment invité". Le mot paysan conservera un sens pour toutes les périodes antérieures au XX^{ème} siècle et deviendra l'exploitant agricole après 1900. Comment justifier l'éviction de cultivateur ? Le cultivateur n'est pas un éleveur et l'éleveur n'est pas un maraîcher. L'exploitant couvre tout le champ divers du monde paysan et tend à montrer que le patron n'est pas le seul exploitateur puisque les paysans exploitent la nature. Des **Bucoliques** ressortiront le mot à de nouvelles sauces : "Pas de pays sans paysans" affiche un maire industriel sur sa mairie.

Anne— Olympe, se familiarisant avec le sujet par les questions liées autrefois à la Cour des Aides, confirme ce retour du mot "paysan" avec l'exemple du maire réactionnaire de Monclar qui, de son côté, a tenu à écrire, vers 1990, un article intitulé « *Je suis un paysan en pensant toutes proportions gardées, à J F Kennedy quand il s'exclamait devant le mur de Berlin : Je suis un Berlinois.* » Ecoutez ce maire Bucolique : « *Paysans / Lorsque nous étions petits à l'Ecole ou surtout au Collège, c'était le qualificatif peu valorisant que l'on nous lançait à nous les ruraux, comme on aurait dit 'Plouc' ou autres amabilités du même style.* »

Pauvre fils de notaire, devenu journaliste puis maire et conseiller général, qui dans son collège (sans doute privé) dut subir de tels éloges !

Cet homme connaît les paysans surtout par l'étude de son père et dieu sait si les paysans ont souvent été obligés de laver leur linge sale devant ces témoins de l'Ancien Régime !

En plus du retour du mot paysan, Le Bucolique provoque une inversion des rôles. Le pain de campagne coûte plus cher que le pain normal comme un chant du cygne, ce pain de campagne, celui— là même que Dieu Citoyen organise pour faire avaler la pilule.

Et la paysanne, qui parfois ressemblait à cette mère qui, à 79 ans, allait encore aux champs ? Inexistante dans les pensées des Penseurs pensants, sa disparition ne posa aucun problème à Tommaso. Pourtant en se référant à un beau livre de Léon Cladel, *N'a qu'un œil*, Véronique y apparaîtrait, vers 1780 avec beaucoup de travail :

« Cet innocent manège [la rencontre entre les deux amoureux] dura jusqu'au moment où la «menue» fut jugée assez forte pour s'occuper des travaux de la maison. Or, c'était positivement une très grosse affaire ! ... Elever des magnans, tricoter des camisoles. ravauder le linge et les hardes, semer des légumes, arroser le jardin, baratter le lait, cueillir des champignons, récolter du miel, filtrer des liqueurs, vanner le grain, tondre les brebis, traire les chèvres et les vaches, cette ménagère novice passa par toutes les filières avec d'autant plus de plaisir qu'elle eut pour précepteur celui— là même qui l'avait initié aux pures délices champêtres et docile, alerte, ingénieuse, et quoique délicate, très robuste, voire quelque peu garçonnière, en même temps qu'elle apprenait prestement à cuisiner, elle s'exerça si bien à brider les cavales, à bâter ânes et mules à toucher bœufs et taurelles, à manier bêches et faux, à cercler cuves et barriques, à conduire chars et charrues qu'en l'an des Fièvres— Rouges qui désolèrent si cruellement nos contrées et lui raflèrent coup sur coup tous ses grands— parents, les Gaulchard et les Subrignol elle était en état aussi bien que ne l'avaient jamais été les aïeules et les aïeux défunts, de gouverner deux bordes."

Toutes les femmes n'étaient pas aussi exemplaires que Véronique (quel beau film que *la double vie de Véronique* du polonais Kieslowski) mais beaucoup eurent à assumer bien des tâches évoquées.

Pour s'assurer de la fin des paysans, Tommaso détruira les couples paysans, tâche facile car quelle femme voudra se farcir tant de travail ? Jeanne la Bergère saura— t— elle se souvenir des femmes ? Anne— Olympe ne restera pas sans réaction, car il lui arriva de se scandaliser à la vue de religieuses mal logées et de se plaindre douloureusement de cette bizarrerie : *« j'ai pu voir jusque dans la solitude, des marques de cette injuste supériorité que les hommes affectent depuis si longtemps sur notre sexe. »* Paroles de Grande Dame, incapables d'influencer l'action de Tommaso qui voit sans douleur venir l'heure de son premier bilan.

7 – Premier bilan

Toute l'histoire de France pourrait se réécrire utilement d'un point de vue polonais.

Il a fallu dix ans d'efforts pour d'abord former les personnages de cette histoire pharaonique et trouver le titre de ce livre, mais comme prévu en ce 1^{er} janvier 1985, sur la merveilleuse place de Cuernavaca, au Mexique, avec Hernan Cortès, figé sur sa statue équestre, ils peuvent se retrouver pour un premier bilan.

Dieu— citoyen dirige les travaux de ce colloque qui, pour des raisons pédagogiques, lie le ciel (dieu) et la terre (le citoyen). Les Gradés signalent à présent le plan qu'ils ont élaborés : réduire le paysan à son rôle économique en le désignant sous le terme d'exploitant, pour l'ensevelir ainsi sous ses propres produits. Dans *"Les campagnes françaises"*⁵, livre écrit par des historiens du PCF, on évite les tares précédentes (le paysan absent ou réduit à l'exploitant) pour les projeter sur l'Etat mais le résultat revient au même. « *Cette politique [de l'Etat] a maintenu en vie nombre de petites exploitations condamnées par l'évolution sans pour autant empêcher la concentration capitaliste. L'autre voie possible, celle de l'approfondissement de la coopération n'a été en rien aidée.* »

— Je défie quiconque. lance **L'Exilé**, qui alu ce livre, de trouver une mesure politique qui, à partir de 1870, aida les PETITS paysans dont il est dit qu'ils étaient *condamnés par l'évolution* (le livre n'en cite pas). A défaut de béquilles étatiques, les survivants ont résisté plus que prévu, aussi j'exige qu'à partir de maintenant, ils ne soient plus appelés les Petits mais les Vivants ! Quant à la concentration capitaliste, elle sert à faire marxiste, pas plus.

Sur le chapitre coopération, toute l'histoire a démontré qu'à chaque étape, les agriculteurs surent obtenir ce dont ils avaient besoin. Une fois encore, dans ce livre qui ne s'intitule pas par hasard *Les campagnes françaises*, les paysans ne sont pas évoqués pour ce qu'ils sont, ou pour ce qu'ils font (pas une fois n'est cité le nom d'un seul dirigeant paysan), mais pour ce qu'ils auraient dû être ou devraient être.

Cette vive réaction de **L'Exilé** confirme Tommaso dans sa méthode à la fois directe et indirecte. Il a souhaité ce titre « *la sortie des paysans* » car il laisse supposer une fête. Les seules sorties des paysans — la fête votive, la messe, le service militaire puis le sport — assurent leur joie. Le vingtième siècle leur fera cette autre "fête", celle de leur suppression en tant qu'acteurs essentiels de la vie sociale. En guise de sortie, ils vont quitter la scène : une sortie pour le cimetière, une sortie où pour une fois on pourrait bien utiliser le mot "paysan" !

Si l'autre élément du titre s'appelle « *XXI ème siècle* » **Dieu Citoyen** précise que les baguettes magiques sont bonnes pour les enfants ou les africains : la formule "siècle" (fausse baguette magique), pratique dans le domaine historique, ne règle pas tout. On ne peut s'en tenir à la rigueur mathématique pour comprendre. Tout commence, pour ce siècle, par le geste criminel du 31 juillet 1914 au Café du Croissant, accompli par un voyou (aucun Dieu n'est responsable de cette crapulerie, rappelle Dieu Citoyen qui indique que l'assassin a agi seul). Le tueur dont le nom nous importe peu, a retrouvé la liberté cinq ans après, et est mort sur la plage d'Ibiza en 1936. Si l'assassiné était un philosophe, un député il était quelque peu paysan par son sens de la vie. Puis, pendant quatre années, pour une sortie paysanne, ce fut une sacrée sortie à travers des tranchées ! Plus d'un million de fois, elle a été sans retour ! Les deux tiers des morts de cette guerre européenne furent des paysans.

⁵ Les campagnes françaises, précis d'histoire rurale, Editions sociales, 1983

Cependant au— delà de la France, grâce au témoignage de Corinne L. Saucier on sait qu'en Louisiane aussi, l'année 1914 fut décisive : « *Aux A voyelles les traditions sont restées stables ou peu changées jusqu'à la première guerre mondiale. Depuis cet événement elles évoluent rapidement.* »
Le siècle finira en août 1989 en Pologne ! Mais pour ce bilan nous n'en savons encore rien !

Au cours de cette première phase de l'histoire, la position prise (celle du **Dieu Citoyen**) décide de ce qu'on voit. Avec un rideau noir on peut se cacher de la lumière ou cacher la lumière. On peut tirer le rideau pour que personne dans la rue, ne nous voie, ou pour qu'on ne puisse voir personne dans la rue. Ce sont les deux faces d'un même acte comme celui consistant à choisir de parler de la bouteille à moitié vide ou de la bouteille à moitié pleine.

L'Exilé qui se différencie d'un tel projet, préfère toujours réfléchir non sur ce choix fixe, mais sur la tendance : la bouteille est— elle en train de se vider ou de se remplir ?

Bref, **Dieu Citoyen** tire le rideau non pour se voiler la face, mais pour rejeter ceux qui lui font face (ici les paysans). Quand l'Ecran sert pour le cinéma puis la télé, il montre ... ce que la caméra a filmé. Pour mettre en route le moteur de la machine, le Caméraman (ce Gradé Futuriste) commence par se donner les moyens d'enregistrer le discrédit de l'idée de propriété, si chère aux paysans, qui sont prêts à s'abrutir pour la défendre. La subtilité du cinéaste sera facile puisque le paysan sans méfiance (il a toujours adoré l'image contre le texte) s'approche, un verre à la main, pour contribuer à sa propre fin en vantant les mérites de la propriété. Si ça ne suffit pas (vu les ripostes prévisibles du Bastard), Dieu Citoyen en appellera aux autres arts, et en particulier aux arts comptables, pour casser les prix et montrer ce que coûte le maintien d'une agriculture qui pompe les finances de l'Etat. Ensuite ? Il avisera, tout ne pouvant se programmer, puisqu'il se fie à l'auto développement de ses créatures alliées, pour assurer le succès de son plan gigantesque.

B – La Propriété

8— Les propriétaires paysans

Qui sème la propriété, récolte la puissance ou l'indépendance. Parfois les deux.

En 1914, le pivot des désirs paysans s'appelait La Propriété et comme Tommaso a glorifié autrefois la mendicité, il ne peut supporter cet attachement à la terre. Afin de faire douter de son bien— fondé, il charge **Le Gradé** d'aider tous ceux qui le mettent en cause (en attendant que L'Exilé questionne le bien— fondé de son autorité).

"La propriété, c'est le vol". Voilà la formule qui, prenant tous les caractères d'une idée reçue pouvait culpabiliser le paysan. Premier point : sa simplicité. Deuxième point : son ton provocateur qui, paradoxalement, lui donne de la classe (paradoxalement pour ceux qui imaginent que les idées reçues sont uniquement réactionnaires).

Dans le camp révolutionnaire, Marx a dénoncé cette maxime tout en avouant que les paysans sont prisonniers de leurs propriétés. Le Bucolique Gradué invite son ami le Gradé à placer sous son coude cette autre formule qu'il a repris de Marx : "La religion, c'est l'opium du peuple." De telles phrases, détachées du raisonnement qui les sous— tend, perdent du sens et peuvent servir d'autant mieux leurs intérêts. Le Gradé veut culpabiliser le paysan en le rebaptisant "le propriétaire" (le fermier ou le métayer se définissant par l'absence de propriété). Grâce à la formule "la propriété c'est le vol" le cultivateur devient plus vil qu'un voleur, et plus mesquin qu'un volé. Pour sa démonstration, Le Gradé A. va sortir de son habitude en citant longuement le Charles Marx du 18 brumaire :

"Bonaparte [le futur Napoléon III] représente une classe bien déterminée, et même la classe la plus nombreuse de la société française, à savoir les paysans parcellaires. Les paysans parcellaires constituent une masse énorme dont les membres vivent tous dans la même situation, mais sans être unis les uns aux autres par des rapports variés. Leur mode de production les isole les uns des autres, au lieu de les amener à des relations réciproques. Cet isolement est encore aggravé par le mauvais état des moyens de communication en France et par la pauvreté des paysans. L'exploitation de la parcelle ne permet aucune division du travail, aucune utilisation des méthodes scientifiques, par conséquent aucune diversité de développement, aucune variété de talents, aucune richesse de rapports sociaux. Chacune des familles paysannes se suffit presque complètement à elle— même, produit directement elle— même la plus grande partie de ce qu'elle consomme et se procure ainsi ses moyens de subsistance bien plus par un échange avec la nature, que par un échange avec la société ! La parcelle, le paysan et sa famille à côté, une autre parcelle, un autre paysan et sa famille. Un certain nombre de ces familles forment un village et un certain nombre de villages un département. Ainsi la grande masse de la nation française est constituée par une simple addition de grandeurs de même nom, à peu près de la même façon qu'un sac rempli de pommes de terre forme un sac de pommes de terre. Dans la mesure où des millions de familles paysannes vivent dans des conditions économiques qui les séparent les unes des autres et opposent leur genre de vie, leurs intérêts et leur culture à ceux des autres classes de la société, elles constituent une classe. Mais elles ne constituent pas une classe dans la mesure où il n'existe entre les paysans parcellaires qu'un lien local et où la

similitude de leurs intérêts ne crée entre eux aucune communauté, aucune liaison nationale ni aucune organisation politique. C'est pourquoi ils sont incapables de défendre leurs intérêts de classe en leur propre nom, soit par l'intermédiaire d'un parlement soit par l'intermédiaire d'une Assemblée....

La tradition historique a fait naître dans l'esprit des paysans français la croyance miraculeuse qu'un homme portant le nom de Napoléon leur rendrait toute leur splendeur ! Et il se trouva un individu qui se donna pour cet homme, parce qu'il s'appelait Napoléon, conformément à l'article du code Napoléon qui proclame : la recherche de la paternité est interdite. Après vingt années de vagabondage et une série d'aventures grotesques, la légende se réalise, et l'homme devient empereur des Français. »

Etrange chez Marx, constate le **Bastard Généreux**, cette tendance à penser qu'une tradition si modeste, puisse avoir un impact aussi puissant ! Marx prévoyant des objections à sa propre thèse qu'en dit— il ?

« Mais, objectera— t— on, et les insurrections paysannes dans la moitié de la France, et les expéditions militaires contre les paysans, l'incarcération et la déportation en masse des paysans ? Depuis Louis 14 la France n'a pas connu de semblables persécutions des paysans « pour menées démagogiques ». Mais entendons— nous. La dynastie des Bonapartes ne représente pas le paysan révolutionnaire, mais le paysan conservateur ; non pas le paysan qui veut se libérer de ses conditions d'existence sociale représentées par la parcelle, mais le paysan qui veut au contraire, les renforcer ; non pas le peuple campagnard qui veut par son énergie, renverser la vieille société en collaboration étroite avec les villes, mais au contraire, celui qui étroitement confiné dans le vieux régime, veut être sauvé et avantagé lui et sa parcelle, par le fantôme de l'Empire. La dynastie des Bonapartes ne représente pas les progrès, mais la foi superstitieuse du paysan ; non pas son jugement mais son préjugé ; non pas son avenir mais son passé ; non pas ses Cévennes, mais sa Vendée. »

Le Bucolique Gradué relisant ce texte en entier, avoue que "l'échange avec la nature" aurait mérité plus d'attention, attention qui n'aurait pas expliqué comment la base parcellaire commune du paysan le rendant nul, Marx put conclure en mentionnant deux cas de paysans, ceux des Cévennes et ceux de Vendée. D'où vient tout d'un coup cette différenciation ? De cette phrase sans doute "il veut renverser la société en collaboration étroite avec les villes" ! Seul ce lien avec les villes, incompréhensible si on admet la première partie de la démonstration, crée le paysan révolutionnaire ? Ou alors, cette différenciation entre dans la classe des détails secondaires, l'essentiel restant à jamais l'appartenance du paysan aux esclaves du sol, d'un sol qui l'écarte de tout commerce avec la société ?

Dans un bruit caractéristique, la tronçonneuse du **Bastard** clame, tout d'un coup, que si Marx avait eu l'intelligence de différencier la propriété suscitant la puissance, typique chez le capitaliste, de celle suscitant l'indépendance, typique chez le paysan ou l'artisan, le monde aurait changé de face. Marx a accepté seulement de concentrer son attention sur la différence entre restes de la propriété communautaire, considérés avec bienveillance (en Russie par exemple), et propriété individuelle, toujours réduite au mal absolu (lettre à Véra Zassoulitch).

Pour justifier son sens de la propriété paysanne, **Le Bastard** s'appuie sur les écrits de deux amis gascons. D'abord le paysan **Gérard Tartanac** qui lui écrit le 29— 12— 87 :

« Parce que mes idées sont communistes et que je suis partisan de la propriété sociale des moyens de production, je pourrais bien donner mes terres à la SAFER pour quelle les cède à mes voisins moins

favorisés. A moins qu'au contraire ce soient les plus riches qui en bénéficient. Or, l'acte de propriété est ma protection ! Conforté par le fusil du gendarme qui devrait intervenir si quelqu'un veut me la voler ! »

Phrase parfaite pour dire que le vol c'est porter atteinte à la propriété du paysan et pour indiquer qu'entre le principe général et l'acte concret, il faut se placer du côté de l'acte concret. De plus si Gérard écrit qu'il a les idées communistes c'est parce qu'il vient de quitter le PCF et ne peut plus dire "parce que je suis communiste ...". Quant à la SAFER, c'est l'organisme qui gère l'achat et la vente des terres. Notez aussi cette méfiance : "on pourrait la céder au plus riche » !

Gérard, dans la même lettre, a insisté sur le sujet pour contester Pierre Juquin qui dans son livre de 1988 écrit : « *Pour l'Occidental la question de la terre est économique. C'est une marchandise.* » Gérard répond : "Celle appréciation est fausse. Les capitalistes ont lu Marx ! Ceux qui décident savent très bien que la terre est un moyen de production peu intéressant qu'il faut peut-être laisser aux moins intelligents d'entre eux... La marchandise c'est le produit de la terre ! »

Ah ! que Le Bastard approuve des deux mains Et il ajoute cette citation d'un autre paysan qui s'appelle Renaud Jean :

"La petite propriété est l'orgueil de notre pays ; c'est elle qui par ses exportations de fruits et légumes en assure la prospérité. »

Il écrira même un peu plus tard : « *A l'encontre des travailleurs de l'industrie, les paysans peuvent conserver l'espoir — bien faible, il est vrai — de se libérer du maître en régime capitaliste, par la propriété individuelle. »*

Le voici ainsi de plus près, ce paysan propriétaire !

9 — Le Paysan propriétaire

La propriété industrielle s'achève en Société Anonyme.
La propriété paysanne en Exploitation Familiale.

Le Bastard découpe à la tronçonneuse l'idée reçue d'une Propriété qui conduit inévitablement vers le conservatisme. Il obtient deux morceaux : la propriété paysanne et la propriété industrielle. La première servant de base à la revendication démocratique du paysan, la deuxième servant de base à l'accumulation capitaliste.

L'Exilé découpe à la tronçonneuse une autre idée reçue : la Propriété enchaînerait la famille paysanne. Il obtient deux morceaux la propriété paysanne et la propriété industrielle : la première a pour horizon le bonheur familial, en conséquence l'accumulation ne dépasse pas la superficie que la dite famille peut cultiver, la deuxième a pour logique le dépassement de la famille au nom de l'intérêt supérieur de l'entreprise.

Le Bastard Cohérent demande alors à **L'Exilé Rageur** :

«— Pourquoi tu n'arrêtes pas de boire ? et il lui répond :

— Ça m'a pris en découvrant que mon bonheur consistait à rater mes rendez— vous pour ensuite mieux les idéaliser. Par exemple, dans ce livre, tout en ne pouvant empêcher l'inévitable mort des paysans, je continuerai à rêver du moment extraordinaire où j'aurais pu, comme en 1940, tordre le sens de l'histoire. Ce type de bonheur mérite bien un peu d'alcool.

— J'aurai dû te demander, conclut B.C. pourquoi t'arrêtes pas de rêver ? »

Parfois, chez le paysan, un domestique apportait son aide, mais, largement exploité, il a aspiré au rôle de propriétaire ou il est parti pour la ville, d'autant que la machine le remplaçait. Et les "propriétaires" dotés de fermiers ou de métayers, quittent ces fameux cultivateurs parcellaires tant décrié pour exploiter lui— même la terre.

Le sens familial du petit propriétaire aura des répercussions en tout genre, surtout quant à la naissance des enfants. Beaucoup ont déjà constaté que le paysan du Sud— Ouest, le plus attaché à ce mode de production, a su, dans l'histoire, contrôler les naissances. Puisque Tommaso nous renvoie vers cette région, Le Bastard tient à évoquer l'opinion de Marx sur son propre Sud— Ouest, celui d'Allemagne. Ça peut servir, surtout repris de la plume de Jacques Rancière

« Pour le natif de Trêves et l'habitant de Londres [Marx], le Midi ne représente pas la civilisation, opposée à la barbarie nordique. La civilisation, c'est le fleuve des échanges qui fuit les territoires équivalents de la barbarie. Nuremberg, c'est le Sud, le pays des petites villes étriquées, de la vieille saleté et de la vieille sentimentalité sud— allemande qui fait réplique au Nord des grandes propriétés, du militarisme et de la bureaucratie. »

L'idéal souabe et son poète Schiller ne pourraient— ils nous renvoyer au Midi français ?

En attendant, l'Exilé découpe encore, aussi, voici les autres morceaux obtenus.

La propriété industrielle suppose une stratégie anti familiale car, à un moment, elle le porte au— delà de ce cadre, pour l'accroître en taille. Elle s'achève en Société Anonyme, le contraire de la propriété paysanne dont les limites spatiales sont clairement repérées par tous les voisins (on tentait de masquer, en contrepartie, le prix des choses). Parce que tout vient du monde paysan, Le Bastard ajoute que, bien souvent, les premières entreprises industrielles furent familiales, puis en pénétrant

sur cette nouvelle scène productive, elles adoptèrent la logique nouvelle qui poussera le fils du fondateur à vendre et à devenir le sous— fifre d'un grand chef, ou grand chef lui— même, ce qui, de toute façon, changera la nature de son statut social.

«— Même si Dieu Citoyen réussit à éliminer les paysans, précise L'Exilé, les rares survivants vivront sous le signe de l'exploitation familiale, mode socialement le plus efficace pour la mise en valeur des terres (ce qui n'exclut pas les coopérations diverses même avant 1789 et encore aujourd'hui). L'augmentation de la superficie de la dite propriété ne sera pas dictée par la concentration capitaliste. Marx répondrait qu'en fixant le niveau des besoins, le capitaliste (surtout présent au bilan n°4), exploite le paysan par le bas prix qu'il fixe aux produits vendus. Oui, sauf que ça ne débouche pas sur des propriétaires ayant des dizaines d'ouvriers agricoles. La première catégorie à disparaître est celle "d'ouvriers agricoles" alors que la propriété familiale, prise en tenaille, tient malgré tout. Elle sera davantage frappée par la disparition de la famille (et donc de la famille paysanne) que par celle de la propriété. Pour dire encore le travail de la femme paysanne voici le témoignage de Renaud Jean :

« Je revois ma mère un jour d'été, lorsque j'avais dix— huit ou vingt ans. Nous ne nous levions guère avant l'aube. Mais à peine debout, elle était à l'ouvrage. Soins à la volaille pendant que chauffait la pâtée qu'elle portait ensuite au cochon. En temps de moisson, nous partions aux champs tous ensemble. Elle avait une faucille plus légère que les nôtres et cependant nous ne la distancions guère. A 7 heures nous rentrions à la maison pour le premier déjeuner. Nous n'avions pas encore de puits. Pendant que j'allais chez le voisin remplir la cruche d'eau fraîche et que mon père allait à l'étable, ma mère cuisait en hâte le jambon et les œufs ou réchauffait les quelques restes de la veille ...»

Après la famille, la seconde différence radicale entre les deux modes de propriété s'appelle la mobilité. **L'Exilé** sait de quoi on parle, dès qu'on sort du chapeau, ce terme de mobilité, aussi il précise avec rage : "Le paysan propriétaire, et on le lui reproche souvent, se trouve attaché à un lieu par la terre qu'il travaille. Inversement le propriétaire industriel ira jusqu'aux limites du non— lieu nommé la propriété d'actions et alors, qu'importe la géographie pourvu qu'il ait le fric."

Dans un cas, la propriété porte au pinacle la géographie (et l'histoire qui va avec) et dans l'autre, elle fait fi de l'espace et du temps, allant quêter la meilleure pitance là où les pouvoirs politiques lui assurent les meilleures garanties financières. "Qui ne voit pas cela, ne voit rien", conclut Le Bastard qui ajoute :

— Même si Dieu Citoyen réussit à éliminer les paysans, ceux qui resteront, vivront sous le signe de l'immobilité, mode socialement le plus efficace pour appréhender le monde (ce qui n'exclut pas les voyages divers). Le choix de la propriété pavillonnaire sera dicté par la nostalgie paysanne et non par le souci de la rentabilité capitaliste.

Là aussi Marx répondrait que le capitalisme décide de tout. N'a— t— il pas "*noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque et de la sentimentalité petite bourgeoise dans les eaux glacés du calcul égoïste*" ? Tout le monde finira par quitter le fameux pavillon immobile pour le "Mobile Home" symbole d'une partie des USA. Oui et encore oui, sauf que la France reste sans parc de maisons mobiles à la manière étasunienne. Plus que la catégorie "propriétaires" c'est bien celle "de locataires" qui diminue. La France sera plus frappée par l'apparition du pavillon (et donc du faux jardin qui va avec) que par celle de la caravane (juste bonne pour les vacances).

Le Gradé pense aux flèches vengeresses à décocher aux deux marginaux qui veulent le tronçonner. **L'Exilé et Le Bastard** vont— ils réussir à mettre les meilleurs bâtons dans les roues du projet civilisateur ? **Le Gradé** se rassure en notant que ses adversaires reconnaissent par avance que, malgré

ce statut de propriété familiale, les paysans peuvent disparaître. De plus, **Le Bucolique** se prépare à l'aider en contre— attaquant par d'autres moyens.

Le propriétaire paysan se comporte d'abord comme un paysan avant d'être propriétaire car on est paysan "en général". Pour éliminer l'inexplicable coupure évoquée par Marx entre paysans conservateurs et paysans révolutionnaires, **Le Bucolique** invite à sa table, **Les Unitariens**, ceux qui vont prôner l'unité du monde paysan appuyée sur l'unité de la nature. Le statut de base commun à tous, celui du travail d'une terre que l'on possède, ne doit pas se laisser surpasser pas les différences secondaires entre la taille des exploitations et le mode de faire valoir. **Les Unitariens**, contre les diviseurs, défendront l'ensemble de la fonction agricole (voilà la face du discours à usage public), ils défendront en fait leurs intérêts de riches propriétaires et contribueront à la disparition de ces petits ânes acharnés à rester sur une propriété où même un âne ne trouverait pas à survivre (voilà la face du discours à usage privé). Que **Le Bastard** se tienne bien et se prépare à numérotter les abatis !

En attendant voici la part des exploitations de 50 hectares et plus en Midi— Pyrénées pour l'année 1979 :

Gers : 16,7 %

Aveyron : 12,7 %

Haute— Garonne : 12,5 %

Ariège : 10,4 %

Tarn : 9,7 %

Lot : 6,8 %

Tarn et Garonne, 5,9 %

Hautes Pyrénées : 1,7 %

La raison du plus fin n'est jamais la plus simple.

L'Exilé s'attendait à cette sournoise déviation unitaire du discours. Il s'y attendait d'autant plus que le futur est son obsession. Il s'y attendait d'autant plus qu'il avait écrit : les petits existent, que j'appelle les Vivants qui, pour vivre, invoquent énergiquement l'unité du monde paysan (sous— entendu, l'unité de leur monde paysan). Il se trouve même des Vivants dogmatisant Marx, pour penser que la résistance à l'avancée capitaliste passe par la nationalisation des terres et leur redistribution. Heureusement et **Le Bastard** vient à point nommé le rappeler, la France a eu Jean Jaurès (elle l'a peut— être eu en tant que fille aînée de la paysannerie). Il parle comme d'autres avant lui, *"du paysan que l'ignorance, la jalousie, l'égoïsme isolaient sur sa motte de terre, derrière la pierre de bornage, dont l'ombre courte lui cachait le reste du monde."*

Mais n'en restant pas à cette vision partielle du réel (même si elle est majoritaire) il comprit qu'il ne serait député de Carmaux qu'avec l'aide des paysans et qu'il lui fallait donc ajuster ses connaissances. Ses conceptions, reprises après 1920 par les communistes français, prirent un ton iconoclaste pour un certain léninisme, grâce à ce brillant paysan du Lot et Garonne, Renaud Jean, déjà rencontré et dont le père a fait des efforts surhumains pour devenir propriétaire.

En 1921, dans **Le Travailleur**, son hebdomadaire, le nouveau député communiste laisse écrire une opinion contraire à la sienne :

"Au lieu de partager les terres entre les paysans, le socialisme veut les nationaliser comme le capitalisme industriel. Puis l'Etat les remettra en jouissance perpétuelle aux paysans. Généraliser la petite propriété, ce serait éterniser ses défauts : rendement faible pour un travail écrasant. Alors qu'en Allemagne, pays de sol pauvre, la grande culture produit une moyenne de 2000 kg de céréales à l'hectare, en France un sol plus fertile mais plus divisé ne donne que 1300 kg. Seule la grande propriété, le travail en commun à l'aide de machines de plus en plus puissantes augmentera la production agricole."

Qu'on serve déjà le modèle allemand ne peut étonner et que l'homme ait écrit "nationaliser la terre comme nationaliser le capitalisme industriel" donne bien la nature des débats.

Par la suite Renaud donne sa position bien différente de celle de son ami.

Contre l'Agriculture de Céréales, il évoque celle des fruits et légumes !

N'est— ce pas le symbole de l'opposition au sein de la paysannerie ?

Ne faut— il pas se pencher sur l'affrontement entre agriculture spécialisée et polyculture ? (et sous l'angle social plus qu'économique).

En attendant de pouvoir exploiter cette division (quand le discours unitaire aura fait fiasco) **Le Bucolique** reconnaît que Renaud Jean fera du PCF le défenseur le plus clair de la petite propriété paysanne, ne rappelant les mérites de la collectivisation qu'à l'aide d'une citation du vieil Engels : *"Nous sommes résolument du côté du petit paysan ; nous ferons tout le possible pour lui rendre la vie plus supportable, pour lui faciliter le passage à l'association s'il s'y décide mais au cas où il ne serait pas encore en état de prendre cette décision, nous nous efforcerons de lui donner le plus de temps possible pour qu'il y réfléchisse sur son lopin de terre."*

Donc logiquement, Waldeck Rochet écrit en 1950 :

"C'est en effet volontairement que les paysans russes ont adhéré aux Kolkhoz car ceux qui ne veulent

pas adhérer peuvent exploiter individuellement, comme le prévoit expressément l'article 9 de la Constitution soviétique rédigé comme suit :

« Parallèlement au système socialiste d'économie qui est la forme dominante d'économie de l'URSS, la loi admet les petites économies privées des paysans individuels et des petits artisans fondées sur le travail personnel et excluant le travail d'autrui."

Si à partir de 1929— 1930 dans leur immense masse les paysans soviétiques ont cependant adhéré aux coopératives de production appelées kolkhoz c'est parce qu'ils ont jugé que l'association, qui leur permet d'utiliser les machines, d'accroître leur production et d'élever leur niveau de vie, était en définitive le seul moyen pour eux de conquérir une vie meilleure."

L'Exilé Rageur demande : — Le paysan Waldeck Rochet savait— il vraiment comment fut vécue la collectivisation en 1929— 1930 ? Ne pouvait— il se douter qu'une immense masse de paysans ne pouvait pas changer d'idées du jour au lendemain ? Ne pouvait— il se douter que si le décret spécifiait "excluant le travail d'autrui" cela dénotait une méfiance coupable vis à vis du paysan et de l'artisan déjà peu enclins à utiliser un tel travail sauf occasionnellement ? Face à ces millions de morts paysannes, le défi du Dieu Citoyen, appliqué à l'URSS, aurait été du gâteau ! Et d'ailleurs les paysans disparurent...

Pour calmer le jeu, **L'Exilé Consentant** pousse le débat vers la position du PS.

Au cours des années 30, si en France le PCF reste "droitier" sur la question de la propriété paysanne, le PS, pour faire dans la surenchère, n'hésita pas à la condamner. Marcel Guerret député du Tarn et Garonne, écrit dans **le Républicain du TetG**, le 16 juillet 1938, un article au titre clair : "**La petite propriété paysanne serve du capitalisme**". En voici un long extrait :

"C'est un lieu commun que l'agriculture française semble avoir échappé à la concentration capitaliste, dont l'industrie est la victime. Nos adversaires y trouvent une des meilleures preuves de « l'erreur marxiste » ; et maints démocrates, qu'on veut croire sincères, exaltent volontiers en des discours de comices agricoles, la vertu pérenne d'une démocratie parcellaire et individualiste, fondée sur la petite propriété terrienne, fille de la Grande Révolution, et sur la tendance du paysan français producteur libre, citoyen libre d'un pays libre. Hélas ! Marx n'a pas menti ; et le roman du paysan français, petit propriétaire de sa terre est moins beau que ne le disent ses défenseurs intéressés. Comme son frère l'ouvrier des villes, notre paysan est une victime du Régime capitaliste. Comme lui : il est exploité, dépossédé de la plus grande part de la richesse créée par son travail, et si cette exploitation n'a pas encore abouti à une expropriation directe, à une complète concentration de la propriété foncière, elle n'en est pas moins redoutable pour la condition des paysans et pour l'avenir même de notre agriculture nationale."

Marcel Guerret, au contraire de Renaud Jean, ne peut figurer parmi **Les Clairvoyants** qui s'opposèrent aux **Unitariens** en pointant les divisions paysannes. **L'Exilé Consentant** croit juste d'ajouter que si **Les Clairvoyants** avaient eu les moyens de mieux réfléchir (la raison du plus fin n'étant jamais la plus simple), peut— être auraient— ils, de part le monde, évité bien des pertes d'énergies révolutionnaires.

En bon enseignant, Marcel Guerret a surtout tenté de provoquer une mutation dans les rapports entre école et paysannerie. Il écrit : « Au cours de ma longue carrière universitaire, j'avais pu me rendre compte, en effet que notre enseignement de l'agriculture était complètement insuffisant malgré les très louables efforts de « l'Education Nationale ». Et par ailleurs, au cours d'innombrables conversations avec les agriculteurs, j'avais acquis cette certitude qu'ils désiraient eux— mêmes, très

vivement, que leurs enfants puissent recevoir facilement une instruction et une éducation professionnelles qui, alliant heureusement théorie et pratique, les mettraient à même de suivre les progrès techniques et économiques de la production agricole et d'améliorer leurs conditions de vie et de travail. »

Donc le député Marcel Guerret a travaillé à un projet de loi qui a placé l'enseignement agricole sous le contrôle du ministère de l'agriculture (ce qui dure encore). Il était clairvoyant puisqu'il imaginait déjà que l'école allait être poursuivie entre 14 et 17 ans : une école "postscolaire";

"Ah ! s'il avait pu être prévoyant jusqu'au point de créer une école anti— scolaire !" pense **le Bastard Généreux**.

Il souhaitait une forme qui *« n'apporte qu'un minimum de gêne à tous les jeunes gens ou jeunes filles qui se destinant à une profession rurale, ne veulent pas continuer leurs études dans une école du 2^{ème} degré et restent libres de travailler chez leurs parents ou chez un patron. »*

L'école aussi, connaissait la coupure établie entre les futurs paysans et les autres.

Les Unitariens voulurent toujours l'unité du monde paysan contre le monde non— paysan !

Parfois, unitariens anti— paysans, ils désignaient sous le nom de "Jacques Bonhomme" les petits cultivateurs, les poussant vers leur propre unitarisme jusqu'à leur donner un seul nom ! Longtemps les agriculteurs français ont refusé ce terme péjoratif de « paysans » tandis que les paysans hollandais reprirent aussitôt (dès le début du XVII^{ème} siècle) le terme de "gueux" pour piéger leurs adversaires. Parfois, unitariens pro— paysans, ils parlaient "des gens de la terre". Penchons— nous un peu mieux sur cette tactique unitarienne (pleine de toutes les bontés) mise au point par Tommaso et véhiculée par les divers Gradés pour en finir avec les paysans !

11— Les Unitariens

L'unité paysanne se sert de fausse division pour masquer ses fractures réelles.

Des thèses de Marcel Guerret en voici le tronc : le paysan n'est pas indépendant car sa propriété n'est pas adéquate à ses besoins normaux. **Le Bastard** tranche : cette propriété ne pouvant s'échanger que contre le statut de l'ouvrier, elle reste un profond puits de liberté. Que deviendront les 3 millions de personnes qui quitteront la terre de 1954 à 1975 ? Oui, Guerret a raison, en France, en 1936, un million de Vivants ont moins d'un hectare et un autre million, moins de dix hectares, mais ils sont propriétaires ! Qu'il y ait une concentration à la campagne ne peut pas être une découverte. Au contraire toute la bataille de la petite propriété a été contre les hobereaux et autres "entrepreneurs" propriétaires. Les 140 000 exploitations de plus de 150 hectares qui existaient en 1936 en France viennent pour l'essentiel d'avant le capitalisme. Donc que deviennent ceux qui partent ? Il faut une sociologue de Toulouse, Christine Tillie, pour chercher à y voir mieux en croisant des données diverses. Sur trois, un million iront vers les usines. Et Christine Tillie permet de découvrir une autre donnée importante de la période : la campagne perd plus de femmes que d'hommes.

Passons aux branches, des thèses de Marcel Guerret : le poids du capitalisme se fait par l'échange (le paysan est sorti du cycle local pour entrer dans le cycle de l'économie nationale et même mondiale dont il dépend désormais). Conclusion : *"Le cultivateur français n'est plus que le propriétaire théorique de ses moyens de production. Il a perdu avec la propriété effective de son entreprise, l'unité consciente des trois moments de tout travail libre : initiative, exécution, contrôle."*

Faut— il qu'il soit idiot ce paysan, pour continuer de demander le droit à la dite petite propriété ? Proposition de Guerret : *« ils ne pourront se sauver que par une organisation corporative à base coopérative et sociale, dans le cadre d'une économie dirigée où ils auront voie délibérative. »*

Le Bastard imagine le débat : dix paysans sur trente votent pour cultiver du blé. Que font les minoritaires ? De quoi alimenter les moqueries des humoristes !

En réalité, grâce au **Bucolique**, **Les Unitariens** s'amuse des idées "révolutionnaires" du député et les popularisent (qu'il ne se fâche pas Marcel ! on joue si souvent contre son champ, indique tendrement **l'Exilé Rageur**). La propriété, un esclavage ! La coopération une immanquable libération ! Qui pouvait croire des telles sornettes ! Rien de tel pour dénaturer les progressistes car comment coopérer sans être propriétaire ! Etre propriétaire pour échapper aux patrons, voilà aux yeux des **Unitariens**, l'illusion paysanne la plus capable d'éblouir les bricoleurs de la terre : en s'appuyant sur une volonté réelle elle peut masquer ainsi les différences philosophiques entre la taille des propriétés. Cette illusion exclut les paysans du raisonnement économique du stade capitaliste même si, autant que l'ouvrier, ils subissent, sous une forme spécifique les conséquences de la logique de ce système capitaliste. D'ailleurs les grandes thèses économiques auront pour base le monde industriel, faisant de l'ère capitaliste, l'ère de l'économisme.

Le Bastard reconnaît que, face à cet économisme outrancier, les agriculteurs, embarqués dans le même bateau, doivent tous se serrer les coudes pour démontrer que l'homme des champs ne peut s'allier avec celui des villes. Pendant un moment il se retrouve avec **Le Gradé** qui avoue sans gêne que les paysans doivent s'organiser pour se défendre et précise qu'il veut bien mettre la main à la pâte. Avec des curés, des savants, des préfets, des enseignants, des notaires, il monte des syndicats qui défendent les paysans attaqués par le système industriel. Il se juge le mieux placé pour négocier les meilleurs tarifs de transports ferroviaires. **Le Gradé** apporte aux **Unitariens** les moyens de fonder

un Parti Agrairien et même un Front Paysan (pendant quelques mois le mot "Front Paysan" fait en vain barrage à l'autre Front, dit Populaire). Il alimente tout réflexe anti— citadin pour son propre bénéfice.

Le Bastard Généreux sait que puisque les Vivants ont aussi leur propre démarche "unitarienne" certains usent de cette corde comme le méridional Pierre Poujade qui a créé, en l'espace de quelques mois au cours de l'année 1956, un mouvement des petits contre les gros. Petits commerçants surtout, mais aussi petits paysans. De tels mouvements s'articulent sur un sentiment campagnard : l'antiétatisme par le refus des impôts. C'est certain, l'Etat appartient à l'Urbain mais l'impôt dépasse les questions ville/campagne pour poser celles plus fondamentales de justice ou d'injustice. Ce n'est pas l'impôt qui est injuste en soi mais souvent l'usage de l'argent récolté.

De son côté Renaud Jean, en 1920, unit les métayers. Il saisit d'emblée l'importance du mouvement née dans Les Landes et qui gagne son département ou de violents conflits éclatent. La victoire finale viendra plus tard avec le statut des métayers en 1946. Il pousse son souci unitaire encore plus loin un soir de victoire électorale en 1922 :

"Ce serait retarder l'indispensable unité du monde du travail que d'étaler notre triomphe devant les travailleurs qui n'ont pas encore compris. Discutez avec ceux qui ne pensent pas comme nous, tâchez de les convaincre, mais ne les raillez pas."

Le Gradé B. préfère en revenir aux Unitariens agricoles qui élèveront le débat ainsi :

« En dehors et à côté de la question matérielle qui le pousse ainsi à abandonner sa terre, il y a aussi la question morale. Depuis toujours le paysan jouit du mépris public : aucune brimade, aucune humiliation ne lui sont épargnées. Il est non seulement la bête de somme, mais aussi celui que l'on exploite et que l'on ridiculise. »

Ce discours révolutionnaire pouvant faire plaisir au **Bastard**, conforte **Le Bucolique** puisque, ainsi, il renvoie tous les pouvoirs aux riches paysans qui peuvent dire :

"Ne généralisez pas votre critique des cultivateurs, le paysan mérite mieux ; regardez— moi comme je suis beau, bien civilisé, éduqué et profitable à la nation toute entière."

Au nom des intérêts généraux de la classe, **Les Unitariens** font ainsi valoir leurs propres intérêts. L'Unité paysanne s'est servie de fausses divisions pour masquer des fractures réelles. Combien de cas où des hommes ont usé de l'intérêt général pour masquer leurs intérêts privés qui ainsi abrités, ont prospéré ?

Action d'autant plus facile en France où la volonté d'universel répugne à diviser les intérêts (volonté universelle naturellement alliée au plus pur individualisme).

En fait d'individualisme, voilà ce qui en Janvier 87 préoccupe le plus le paysan Tartanac : *«Comment faire sortir du fond de cet abîme où je me débats, tout ce que j'ai de meilleur en moi?»*

Pour lui comme pour ses amis, unité ne rime pas avec uniformité : vive l'unité pour défendre une individualité forte et sans équivalent ! Qui le comprendra ? Dans leur différence, les deux **Bastards** cherchent à vivre le présent pour sortir du fond de l'esprit libertaire de certains paysans, les moyens de fertiliser le futur ; **Le Bastard Généreux** cherchant plutôt la différenciation des passés possibles, tandis que son ami tente en premier à différencier les futurs possibles.

Sur ce terrain unitaire, parmi les paysans, les vigneron se distinguent avec le plus de clarté en provoquant un événement national en 1907. Ils fondent un lobby vantant les bienfaits du vin aux consommateurs, et les bienfaits de leur action pour TOUS les vignerons (au même moment les USA instituent la prohibition pour "protéger" les masses ouvrières des dégâts de l'alcool).

Si Dieu Citoyen n'était pas maître du jeu, nous finirions même pas croire que de tels agissements favorisaient la défense paysanne en général, or à long terme la stratégie de l'entrepreneur mangeant le petit (le Machinal mangeant le Vivant) éliminera beaucoup de paysans.

Le Gradé à l'œuvre en ce domaine, ce fut le socialiste **Barthe** qui présidera, entre 1920 et 1930, la Commission interministérielle de la viticulture, le Comité National de propagande en faveur du vin, le Comité du carburant national, le Conseil Supérieur des alcools, la Fédération des stations uvaies, l'Office national des combustibles liquides, la Commission de contrôle des vins, l'Institut national des appellations d'origine et l'Office international des vins. En cette occasion rappelons les liens entre Edouard Barthe et Maurice Sarraut, pour passer ensuite à la famille Baylet, mais personne n'en fera rien, même au sujet de la loi Barthe du 29 décembre 1929.

Jusque là, la Confédération Générale des vignerons est unitarienne et aime Barthe. Mais à partir de 1932, elle s'en écarte et le député socialiste sera obligé de créer La Ligue des petits et moyens viticulteurs à cause de divisions suscitées par son projet de Statut de la Viticulture, statut qui annonce tous les débats ultérieurs sur la paysannerie. Refuser la culture industrialisée, instaurer une taxe aux rendements qui dépassent 100 hl à l'hectare, distiller les excédents, réduire le droit à plantation à 10 hectares. Contre ce statut bénéfique aux moyens paysans, ***Les Unitariens*** reprendront l'initiative surtout sous Pétain.

12— Les Révolutionnaires

Dans une révolution, est-ce l'Avoir qui l'emporte sur l'Etre ? ou l'inverse ?

En prévoyant un point d'achèvement de son histoire en 1989, Tommaso, comme d'habitude, poursuivait deux buts en même temps. Celui mystique qui fait de 89 une date historique (1689— 1789— 1889— 1989...) et celui de la raison qui l'a poussé à faire des concessions au **Bastard** qui, sans cela aurait écrit dix pages pour démontrer que l'Europe de l'Est n'a pas basculé suite à la chute du mur de Berlin, mais suite à la décision de Jaruzelski de prendre pendant l'été 1989 un premier ministre, non— communiste. La Pologne paysanne aurait été le point faible de l'édifice communiste, et non Allemagne de l'Est relativement industrielle qui a permis aux Idées Congratuelles de se servir de Berlin pour masquer Varsovie. Quand on retrouve la chronologie des événements de l'époque on apprend en effet beaucoup de choses.

4 et 18 Juin 1989 : élections législatives fruit d'une "table ronde" où un compromis a été signé entre le syndicat— parti "Solidarité" et le Parti Communiste 'POUF'. Résultat : POUF : 173 élus et Solidarité 163 alors que le mode de scrutin retenu avantagéait largement le POUF. Le Parti Paysan peut faire ou défaire la majorité avec 76 députés.

Et le 20 Juin le Parti Paysan annonce : fin de ses alliances avec le POUF.

C'est la crise.

29 Juillet : le POUF change ses cadres dirigeants en éliminant les réformateurs pour les remplacer par des conservateurs.

Le 1 Août la libération des prix agricoles entraîne des mouvements de grève.

Le 2 Août le communiste et général Kiszczak propose à 'Solidarité' d'entrer au gouvernement.

Le 7 Août Lech Walesa propose un gouvernement sans le POUF.

13 Août : il confirme.

15 Août : Lech Walesa revient sur ses déclarations : il peut gouverner avec des membres du POUF.

17 Août "Solidarité" propose comme premier ministre Kuron, Geremek ou Tadeuz Mazowiechi.

18 Août : choix de Tadeuz (le seul des trois à n'avoir jamais été membre du POUF) ;

22 Août : Gorby donne le feu vert de Moscou

23 Août: unanimité à la Diète contre le pacte Molotov— Ribbentrop du 23 Août 1939

24 Août : La diète investit Tadeuz.

25 Août : Walesa appelle à l'arrêt des grèves.

Une page du monde vient de tourner mais personne ne le sait surtout pas en Tchécoslovaquie où l'on vient de condamner deux dissidents. André Fontaine écrit dans *le Monde*: "*La Pologne n'a jamais rien fait comme tout le monde.*" et, après avoir noté que les membres du POUF eurent liberté de vote, il ajoute comme témoignage de son anticommunisme :

« *Imagine— t— on Georges Marchais en faire autant avec ses ouailles du Palais Bourbon* ».

Il en fit autant avec "ses" députés (quel mot, ses "ouailles"!), en 1993, quatre ans après il est vrai, donc avec plus de quatre ans de retard.

Pour prendre sa revanche sur les Polonais, **Le Gradé** ira jusqu'à exploiter les pierres du mur de Berlin ! Puis, la nomination du pape polonais, ce pays glorieusement paysan bouscule l'ordre mis en place par Tommaso. Toute l'histoire de France pourrait se réécrire d'un point de vue polonais. **Le Gradé** pense que l'alcoolisme de ***l'Exilé Rageur*** devrait l'aider à écrire une telle histoire.

Avec les ans, cette chicane (la fin de l'Europe de l'Est en Pologne ou en RDA) deviendra de toute façon secondaire. L'essentiel de ce récit, ne le perdons pas de vue doit se dérouler sur un siècle de 1914 à 2014 quand la France aura écrasé, éliminé, abandonné, chassé ou vendu sa paysannerie comme Napoléon vendit La Louisiane.

La France perdra suite à une lutte où chacun aura eu sa chance (on ne pouvait faire moins dans le décor d'un pays démocratique) : Les Bucoliques et les Gradés jouant contre Les Exilés et Les Bastards qui trancheront à la tronçonneuse. Le Bastard Généreux tient en conséquence à préciser ce que l'historien Gordon Wright est venu dire en 1960, jusqu'à Samazan, à Renaud Jean qui a approuvé : « *Il n'est pour ainsi dire pas de généralisation sur la paysannerie qui ne devienne en partie fausse dès l'instant qu'on la formule. C'est dire que toute tentative pour porter une vue d'ensemble sur les problèmes paysans court le risque d'aboutir à une dissertation superficielle, une de plus, fondée sur des jugements intuitifs et des préjugés personnels.* »

Gordon Wright a cependant tenté cette généralisation sous le titre "*La révolution rurale*" mais sans éliminer le sens des nuances.

«— La Parcelle est révolutionnaire chez le paysan qui s'en sert comme indépendance »dit **L'Exilé** qui tape sur la table pour s'exprimer avec toute sa fougue. Autour de lui, sa formule soulève le scepticisme pourtant il parle à des hommes de confiance. Il ajoute : "Elle restera une verrue dans le tissu économique capitaliste. Le XX ème siècle va pousser l'agriculture vers le productivisme et détruire ainsi beaucoup de vies mais la propriété familiale symbolisera malgré tout, l'île de liberté". "De quelle liberté s'agit-il?" demande **Le Bastard** un peu abattu par les derniers événements (**les Unitariens** l'avaient ébranlé). "Comment admettre que celui qui vend sa force de travail est dans la même situation que celui qui vend les produits de son travail ?" réplique **L'Exilé** qui ajoute : « le propriétaire des moyens de production sera toujours plus indépendant que l'ouvrier. Qu'il soit artisan ou petit paysan, il découvrira mieux le cœur de la révolution comme le paysan Raoul Paponneau qui écrivait en 1921 : « *Etre communiste, n'est pas uniquement œuvrer à la révolution sociale, c'est être aussi son propre révolutionnaire, chose plus difficile qu'on suppose.* » »

Le Bastard, profondément secoué, continue de jouer l'avocat du Diable : «Le petit paysan, s'il ne vend pas ses produits, ne sera même pas payé pour un travail effectué, et à ce titre sa situation prend plus de gravité que celle de l'ouvrier payé, même si le patron vend mal l'objet produit. »

— Dans la prochaine partie l'étude de la politique des prix infirmera cette idée, répond **L'Exilé** qui ajoute : Observe en attendant, mon cher **Bastard**, qu'autrefois les productions agricoles, rarement en surplus, pouvaient légitimement apporter de la fierté aux paysans qui vendaient. Par la nourriture, ils servaient magnifiquement les humains, alors que l'ouvrier pouvait très bien découvrir que son salaire correspondait à un travail sans utilité sociale. A parler de paye, comment ne pas rappeler que l'ouvrier (y compris le journalier agricole) fut d'abord rémunéré au jour le jour (car décrété incapable de gérer un budget) avant d'être mensualisé grâce à de nombreuses luttes, alors que d'entrée le paysan avait un revenu plutôt annuel. Une fois encore, il ne faut pas transvaser dans un tube, les inconvénients de l'autre tube : les problèmes de la vente ne peuvent masquer les mérites de la production, et comme le moment de la production reste le moment clef... (le Bastard Cohérent apôtre de la paresse n'admettra jamais ce point de vue).

Le paysan propriétaire produit sans ordre, sans horaire sauf ceux, souvent fixés par la nature, et sans mur autour de lui. Si ensuite il vend mal, il maudit l'acheteur, jamais lui-même et son métier. En clair, pour raisonner sur la propriété paysanne, raisonnons en termes sociaux et non en termes strictement économiques.

Comment Marx a-t-il pu oser écrire : *"L'exploitation de la parcelle ne permet aucune division du travail, aucune utilisation des méthodes scientifiques, PAR CONSEQUENT aucune diversité de développement, aucune variété de talents, aucune richesse de rapports sociaux" ?*

Comment explique-t-il que le même paysan soit conservateur en Vendée et révolutionnaire dans les Cévennes ? Ce "par conséquent" nous révèle un Marx croyant benoîtement que la division du travail et l'utilisation des méthodes scientifiques seraient plus utiles pour le progrès social, que la propriété du sol ! A-t-il seulement une connaissance des cultures paysannes ? Sait-il, le cultivé Marx, Gradé de l'aube nouvelle, que le paysan parlait une langue, que cette langue, dans le sud de la France, il la tiendra debout contre toutes les autorités pendant des siècles ? Sait-il...

Ici, le bruit de la tronçonneuse de nos deux **Bastards** va devenir infernal car il annonce que pour oser penser la révolution, Marx fut fasciné par la ville, la bourgeoisie et l'industrie à un tel point qu'il n'envisagea que le suicide de sa classe fétiche (la classe bourgeoise). Le prolétariat, son cher prolétariat porteur de tout le futur, n'en étant que le fossoyeur, le modeste fossoyeur !

Pour témoigner du mépris des progressistes envers les paysans voici un discours folklorisant repris d'un journal imprimé à Montauban (début 1900), au titre significatif : **L'Emancipation**

"Je voudrais retracer une scène rustique, une scène qui mériterait d'être écrite en patois par un félibre de génie, fils du terroir méridional. La récolte est finie, le maïs dort sous le hangar en tas irréguliers. Ce soir on dépouillera les épis de leurs feuilles engainantes ; ce soir on doit 'despéloucer' mot sonore et imagé, sans équivalent en français ; ce soir tous les voisins viendront. « Allons dit la fermière, qu'on pèle à moitié les châtaignes et vous, les gars, apportez dans la chambre grande une barrique de vin nouveau. Percez-la puis vous préparerez les bancs et les baquets. » Peu à peu, ils terminent tous, les vieux les derniers, à dessein, car ils ont plaisir à voir le triomphe de la reine et de son « galant » en souvenir d'autres "despeloucados" où ils se disputaient eux aussi la première place. Les hommes sortent pour fumer [c'était avant les salles fumeurs] ou se dégourdir les jambes ; les femmes rassemblent les feuilles, dont on fera les moelleuses paillasses et versent les châtaignes bouillies dans de grands plats au vernis jaune, d'où s'envole une réconfortante buée, qui va ternir d'un nuage éphémère le verre de la lampe au plafond. Maintenant ils sont tous à table, épluchant les châtaignes brûlantes. Les immenses bouteilles de cinq litres sont vidées en un instant ; de la huche entr'ouverte s'exhale le parfum des grosses miches savoureuses..."

Le journal n'aura rien à ajouter sur la question paysanne.

Le Bucolique ravi par la description de cette scène (et il aurait tant à dire sur le rôle du maïs dans l'architecture paysanne puisque le maïs avait besoin d'un lieu de séchage), voudrait répondre à **L'Exilé** : "ils avaient une langue uniquement pour se conformer aux usages !".

Et si le bon Marx croyait trop en son prolétariat, méprisant au-delà du possible la nature, il ne faut pas aussitôt l'accabler de tous les mots. Il mérite toujours les pincettes et jamais la tronçonneuse.

— Mais qui a cru que moi **L'Exilé**, je voulais jeter la patate avec les épluchures. En fait, le jeu joué par Marx est celui de l'avoir contre l'être. Une société en révolution apporte, à ses yeux, plus d'objets, plus de possessions, plus de "richesses", plus de produit intérieur brut distribué avec plus de justice. Et qu'il faille plus n'est pas négligeable surtout pour ceux qui n'ont rien. Or le paysan parcellaire, plutôt que de vouloir tout posséder cherche davantage à être quelqu'un de véritable (ce qui signifie d'abord bouffer sans quoi on meurt). Il a bousculé le berger, à l'inverse de la façon dont le bouscule aujourd'hui l'ouvrier. Ce paysan énerve Marx, car, tout en étant un "fan" de la propriété, il lui démontre qu'il ne suffit pas d'Avoir pour Etre ! La révolution du 21^{ème} siècle sera la revanche des lutteurs paysans par une nouvelle révolution, culturelle à souhait la revanche de l'Etre sur l'Avoir, du hasard sur le programme (mais pas contre les programmes) et de la non-culpabilité sur la culpabilité.

Que l'appropriation par l'être humain ne soit plus celle des marchandises mais celle de son propre être naturel et social ! *"Le monde pour lequel nous combattons ne répond pas à l'idée d'un monde sans problèmes, il répond à l'idée d'un monde dans lequel les gens seraient de moins en moins inhibés dans leurs capacités à régler eux-mêmes leurs problèmes"* explique à juste titre **Lucien Bonnafé**.

Dans cette société, *"La réforme urbaine peut aujourd'hui avoir le rôle et l'importance qu'a eu pendant un demi-siècle la réforme agraire (et qu'elle garde ici ou là)."* nous indique **Henri Lefebvre** qui conclut ainsi son livre écrit en 1967 ***Vie quotidienne dans le monde moderne***. « Saint-Just disait que l'idée de bonheur est une idée neuve en France et dans le monde. On pourrait en dire autant de l'idée de malheur. La conscience du malheur suppose la possibilité d'autre chose (d'une vie autre) que l'existence malheureuse. Peut-être aujourd'hui le conflit « bonheur-malheur » (ou plutôt conscience du malheur réel,) remplace-t-il et supplante-t-il l'antique idée du destin. Ne serait-ce pas le secret du malaise généralisé ? »

Le Bastard se sent revivre après de telles considérations qui, tout en marquant les mérites de Marx en indique les limites, aussi il relit en s'en moquant, la fin de l'article de François-Marie sur ***l'Emancipation*** :

"Cette fois la "despeloucado" est bien finie. Chaque famille part vers sa ferme. L'on n'entend plus, dans la claire nuit automnale, que le vol furtif des chauves-souris affolées par le jappement d'un chien réveillé en sursaut."

Il ne néglige même pas la présence pour une fois positive des chauves-souris !

Quant au bonheur - cette idée devenue si usée - pour en avoir une vision neuve en Europe, la proposition de H.L. semble utile ...

Avec **Jean Fourtic**, autre paysan, **Le Bastard** repousse un des travers qui empêche toute recherche de nouvelle idée du bonheur : *"Il n'y a pas que le capitalisme qui ait dédaigné nos campagnes. Le socialisme moderne né à l'ombre des usines, élucidé dans les sections de la Grande internationale a, pendant longtemps, presque ignoré la question agraire. Le vieux socialisme, qualifié assez légèrement d'utopique, ne connaissait que la terre. Le socialisme qui s'intitule scientifique est tombé dans l'excès inverse."*

Oui, d'un extrême la France tombe dans l'autre et la France révolutionnaire aussi. En conséquence après l'étude des propriétaires voici celle des non-propriétaires.

13 — Le fermier et le métayer

Quel moyen assassine le mieux un homme la perte ou l'excès de repères ?

La propriété, rétablie dans sa dualité et sa complexité, il reste cependant, aux yeux de **L'Exilé** à ne pas négliger les non-propriétaires, ouvriers agricoles ou métayers et fermiers. Le philosophe **Henri Lefebvre** ajouterait le débat sur les biens communaux qui avant la révolution témoignaient de la propriété collective de la terre. Il a étudié une vallée des Hautes Pyrénées, la vallée de Campan et il nous en aurait appris beaucoup plus sur les paysans en général si on ne lui avait pas volé, autour des années 1950, un manuscrit essentiel.

Le Bastard reprenant du poil de la bête à la lecture du travail d'**Henri Lefebvre** veut présenter, pour le XX^{ème} siècle, le métayer et le fermier qui travaillent en partie pour le propriétaire.

Au début du siècle et pendant longtemps encore, suivant les endroits, le métayer donne jusqu'à 50% de sa récolte au propriétaire et il lui doit aussi des redevances qui ressemblent étrangement aux dîmes et aux corvées de l'Ancien Régime. Marcel Guerret prouva que le petit propriétaire de 1936 se faisait voler par le vendeur d'engrais et par le négociant lui achetant sa récolte. Avec le métayer (avec la perte de la propriété), il pouvait d'autant mieux faire pleurer sur le sort paysan. Qui s'étonnera si le célèbre **Jacquou le Croquant d'Eugène le Roy** (écrit en 1899), rare œuvre littéraire à évoquer positivement le cultivateur, soit le nom d'un métayer méridional ?

Ce titre de roman est un bel acte d'humour car il associe un mot méprisant à l'égard des paysans "les jacques" ayant produit des jacqueries (titre d'un roman peu connu de Mérimée !) et le terme "croquants" d'origine incertaine venant du XVI^{ème} siècle, lui aussi repris à l'adversaire pour conduire la révolte.

Le Bastard Généreux propose d'imaginer un métayer qui plante une vigne et que l'on chasse de la "propriété" juste quand elle commence à donner du raisin. En 1946, il indique clairement ses sentiments : *"Il fallut entretenir cette vigne, la labourer et la bêcher. La taille, les premières années est chose insignifiante. Un ou deux sulfatages étaient suffisants. C'était du plan direct qui craignait peu le mildiou. L'important était la lutte contre les mauvaises herbes. La concurrence de ces dernières est rude pour les timides racines. Le chiendent vivace où la ronce qui se bouture seule, étendent leurs tentacules. Sans compter les chardons ou autres saloperies tout aussi nuisibles ! Au pied des souches il n'y avait que la houe pour compléter le travail mécanique. Je passais dans cette vigne du diable, une bonne partie des printemps. Jusqu'à mon départ de Marmaille. On s'attache aux endroits où l'on souffre. Cette vigne, je l'aimais... De la vigne que j'avais plantée, je ne vis que la première récolte. Partir me creva le cœur ! La déchirure était profonde. Pas simplement par la déception d'avoir travaillé pour des prunes. Parce que c'était une injustice. Parce que j'aimais la terre arrosée de ma sueur !"*

Qui s'étonnera vraiment si ce paysan, **Gérard Tartanac**, chercha, le plus vite possible à devenir propriétaire ?

Seul un grand mouvement progressiste (suite à la **Libération** de la France) a permis la victoire des métayers. Après le Statut de la Viticulture, va naître un Statut du fermage et du métayage. Enfin une loi faite pour le petit paysan, chante **L'Unitarien**. Oui, au moment où, par la modernisation accélérée, le Vivant vit son dernier souffle, réplique **L'Exilé**. La mise en place de cette loi provoqua des révélations :

« La défense des métayers était une chose délicate. Quoique l'on fasse pour eux, par une sorte de fatalité, ils n'arrivaient pas à sortir de l'ornière. Pour obtenir les droits que la loi leur reconnaissait, bail à neuf ans, renouvelables, transformation du bail en bail à ferme, il fallait se battre au coup par coup. Le législateur avait fait son possible pour que les tribunaux, s'ils avaient à en connaître, rendent la justice dans l'équité. En instituant une juridiction paritaire. »

Mais, un bailleur, membre du barreau, décida de se défendre lui-même et à l'écoute de la plaidoirie de la partie adverse (un militant paysan soutenu par une foule d'amis) *"son visage devint cramoisi. Ses yeux prirent une expression étrange. Il n'arrivait pas à trouver ses mots. Lui qui avait cru jusqu'alors se comporter en père de famille, se demandait ce qui lui arrivait ! On le dépeignait comme un exploiteur ! On l'accusait de saboter la loi ! Quelque chose en lui, se cassait ! Il n'était plus le suzerain respecté ! Dans les jours qui suivirent il décéda victime d'une congestion cérébrale."*

Le Bastard pensa qu'entre le métayer et **l'Exilé**, existaient quelques parentés tournant autour de l'arrachement au sol. Leur acharnement au travail se ressemble même si le pays du métayer se limite à "ses" champs. L'exilé pour se défendre a les mêmes problèmes que le métayer : il a toujours tort. Leur différence tient au fait que le métayer risque de se perdre dans la routine quand l'exilé peut se perdre faute de repères, la routine étant un excès de repères. Cela mérite explication : le métayer sera le paysan routinier car il n'investit pas puisqu'en cas de non renouvellement du bail, le bénéfice reste au propriétaire (comme la vigne de Gérard), il ne se perfectionne pas car, de toute façon, le propriétaire prendra 50% de son effort supplémentaire etc. Il en reste au bail et s'y tient. Tant pis pour le reste de la vie. Situation qui devient une catastrophe quand la vie change à grande vitesse ! Le métayer était de toute façon condamné par l'évolution pour reprendre une phrase déjà évoquée à mauvais escient. En retour, il renforce l'originalité incontournable de la propriété paysanne.

Anne-Olympe, sans être amie des chiffres (elle préfère les chansons et pense évoquer au sujet de 1907 celle du **brave soldat du 17ème** qui honore indirectement l'aspect républicain de sa ville), tient à citer l'état de l'agriculture en Tarn et Garonne en 1979 par rapport aux questions présentes. Sur 200.000 hectares. 40.000 appartiennent au fermage (2000 h au métayage). La disparition des paysans s'est produite par le recul du nombre d'ouvriers agricoles, d'aides familiaux et de fermiers et métayers, renforçant ainsi le statut de la propriété comme meilleur moyen de survie. Anne— Olympe pense donc que si les Hautes-Pyrénées restent avec peu de grandes propriétés cela tient au résultat des luttes passées des petits propriétaires. Elle visita ces montagnes au temps anciens. Parlant de Foix elle écrira :

"Cette ville est située dans un terrain bas, assez mal bâti, mais les habitants y sont si polis pour les étrangers, qu'ils me suivirent en foule, ayant voulu me promener, en attendant le soir. Ils s'empressèrent à me faire remarquer le château des anciens comtes. Les Gastons, les Foebus ne furent pas oubliés dans les prouesses qu'ils me racontèrent de leurs souverains ; ils maudirent mille fois ceux d'Armagnac, leur ennemi, dont les canons avaient ouvert les murailles du palais et percé indiscrètement les chambres à jour."

Oui, en son temps les canonnières n'étaient pas très pudiques ! Anne-Olympe vécut d'oisiveté et sa description du monde s'en ressent. Elle ne sut comment sortir de ses spleens, de ses maladies nerveuses et de sa mélancolie. Elle décida d'aider Tommaso surtout parce qu'elle a une grande estime pour sa conscience.

Henri Lefebvre qui aimait les femmes aurait aimé cette Anne-Olympe surtout si celle-ci disait plus souvent encore, tant de bien des Pyrénéens. Il aima l'Italie où il découvrit, selon Rémi Hess, que les lois de la perspective sont les lois optiques des domaines toscans qui furent partagés par des allées et

où l'horizon devenait merveilleusement découpé par les cyprès. L'étude de cette redistribution des terres le conduisit à l'étude d'une nouvelle production de l'espace. Pour faire de telles découvertes il vécut chez des métayers toscans et non chez les propriétaires fonciers qui dans ce cas étaient des riches de Florence. Il fut frappé sa vie durant par le mépris de la culture française envers les paysans. Par exemple, il écrivit un ouvrage sur la rente foncière qui ne trouva pas d'éditeur. Puis il fit un projet d'histoire rurale de la France avec Soboul or brusquement ce dernier s'orienta vers l'histoire de la révolution (depuis une telle histoire existe mais plus à partir de positions économiques que de positions de sociologie-historique). Tout ceci se tient surtout quand on sait qu'il s'occupa de la question pour lutter contre les Staliniens et les Trotskystes qui pensaient que les paysans « n'arrivent qu'à des jacqueries et des petites révolutions locales ».

Pour conclure, **Le Bastard** veut citer un beau "dictionnaire des idées reçues sur l'agriculture", où Bertrand Delpuech termine en justifiant un traitement à part du secteur agricole par une phrase qu'aimait répéter un vieux paysan brésilien : « Si on vit, c'est qu'on est têtus. »

Phrase vraie, pour tous ceux qui ne vivent pas dans une facilité, pour tous ceux qui tiennent debout sans qu'ils y pensent, c'est-à-dire en premier lieu, pour les paysans et les pêcheurs qui vivent contre vents et marées. Orson Welles a filmé le combat des « jangadeiros » brésiliens, des pêcheurs extraordinaires et son film, malgré la notoriété de son réalisateur, n'a jamais pu voir le jour de son vivant. Quelques cinéphiles têtus, agissant contre le désir des Grandes Compagnies Cinématographiques, purent vers 1990, le sortir du trou. Il s'appelle **Four Men on a raft** et rare seront ceux qui le verront.

14 – Deuxième bilan

Personne ne doit être éliminé mais tout le monde doit se transformer.

Après les dix ans d'efforts pour créer les personnages, dix années supplémentaires ont permis de régler la question de la propriété dans cette histoire pharaonique et trouver l'architecture de ce livre, mais comme prévu en ce 1^{er} janvier 1995, sur la merveilleuse place de Cuernavaca, au Mexique, avec Hernan Cortès, figé sur sa statue équestre, ils peuvent se retrouver pour un deuxième bilan.

Dieu— citoyen dirige les travaux de ce colloque qui, pour des raisons pédagogiques, lie le ciel la terre (sacrée) et le territoire (marchandise). **Les Gradés** signalent à présent le plan qu'ils ont élaboré : réduire le paysan à son rôle de propriétaire en le désignant sous le terme d'exploitant, pour l'ensevelir ainsi sous ses propres avarices. Mais ce plan s'avère incomplet alors pour assurer leur victoire avec **Le Bucolique** ils se préparent à inventer une voie plus claire que celle de l'attaque en règle de la propriété. Ils admettent avoir fait fausse route. Ils vont maintenant réduire le paysan par son prix, celui de son travail comme celui de son capital.

Pourtant la transformation du "concept" en actes pose quelques problèmes. Ils tiennent conseil car au vu de leur échec précédent, ils sentent que le projet dont ils sont le bras armé risque — oh malheur inestimable — de se réaliser contre leur action ! Ils en appellent à leur mentor pour chercher comment rectifier le tir et celui-ci leur indique qu'il va leur falloir entrer dans le vif du sujet en jouant cartes sur table.

— Je défie quiconque, lance alors **Le Bastard** soucieux d'une riposte rapide et bien tronçonnée, de trouver un produit agricole payé à son juste prix. Les coopérations ne manqueront pas, surtout chez les vigneron, pour négocier les prix de vente à égalité avec les négociants mais ce ne sont pas les victoires remportées dans ce domaine qui décideront ceux qui resteront à la terre d'y rester. Une fois encore, les paysans vont être évoqués pour ce qu'ils ne font pas : une activité économique ayant sa propre finalité financière. Ils produisent pour nourrir non pour spéculer.

Contre toute attente, cette vive réaction du **Bastard** confirme Tommaso dans sa méthode à la fois universelle et ciblée. Il a souhaité jouer des répétitions car elles ont le mérite de dénoncer le comportement paysan qui reprend d'année en année les mêmes travers.

Or face à la répétition paysanne, il lui fallait montrer une méthode évolutive et ascensionnelle faite du culte de la mémoire.

Tout le monde connaît le défaut que le paysan dénonce chez leurs supérieurs : "ils se montent le cou" ou "ils se montent le coup". Eh bien oui ! le capitalisme assume sans honte cet appel à l'ascension terrestre que la chrétienté avait proposé sous une forme céleste. Tommaso découvrit, bien après sa mort, que certains chrétiens prêchèrent avec plus de cohérence qu'auparavant, le travail comme outil essentiel de cette ascension. Lui qui s'était fait mendiant avant de devenir éloquent eut du mal à admettre cette évolution. Comment travailler et se livrer en même temps au plus grand des devoirs des hommes : la contemplation ? Les cathares n'auraient-ils pas eu raison finalement : le désir d'ascension terrestre n'empêche-t-il pas irrémédiablement toute ouverture vers l'ascension céleste ? Qu'importe puisque, tout en répétant, Tommaso déplaçait les montagnes.

— En choisissant cette forme de répétition, lance **L'Exilé, Dieu Citoyen** fit une concession à la France choisie comme lieu de son intervention. Le poète Georges Perros a noté comment le Français se répétait : "*Le Français est engagé ou dégaï, révolutionnaire ou indifférent.* "

Voilà un bon exemple de répétition ou les contraires imaginent qu'ils s'opposent ce dont il faut rendre hommage au Dieu Citoyen, ce n'est pas de sa méthode de la répétition (puisqu'il la concède au pays qu'il dépossède de ses paysans) mais de cette forme de répétition qui se constitue en face-à-face. Le clan Bucoliques + Gradés n'est pas contre mais face à celui des Exilés + les Bastards. Aux yeux de Tommaso, dans le face à face campagne \ ville un des termes doit s'éliminer or ils sont nés pour se compléter mais la ville digère mal (c'est le cas de le dire) de vivre à la merci des paysans pour son alimentation. L'Exilé Consentant aligne alors quelques observations.

"Je pense que Le Bucolique Casanier et Le Bucolique Gradué se répètent tout en étant le contraire l'un de l'autre. Parfois il suffit de citer "Le Bucolique" pour les évoquer tous les deux mais parfois ils agissent en sens contraire. Le Bucolique Casanier centre son bonheur sur le lit de tous ses exploits. Son compère préfère l'amitié même s'il écarte de ses fréquentations les paysans et surtout les paysannes qui font tant pour Le Casanier.

La répétition utile du Dieu Citoyen sera de poursuivre pour les trois autres couples le même duo. L'Exilé Rageur criera là où moi-même je n'esquisserai qu'un sourire. La France se constitue d'une foule de face-à-face qui se mélangent avec les contraires. Pourquoi le Révolutionnaire et l'Indifférent seraient-ils des contraires et non des adversaires ? Parce que, au cours du XX^{ème} siècle français, l'un engendre l'autre comme Le Bastard Cohérent engendre Le Bastard Gradué. Des tendances feront croire que **Le Bastard Gradué** peut engendrer un Gradé (à une lettre près...) mais balivernes que ces tendances. La loi de reconnaissance des contraires, c'est leur engendrement. La loi de reconnaissance des adversaires devient l'inévitable disparition de l'un d'eux. Pour combattre Tommaso L'Exilé Consentant se fixe comme objectif de changer en contradictions les oppositions ville/campagne. Ainsi, puisqu'il n'y a pas de coupables même s'il y a des responsables, personne ne doit être éliminé mais par contre tout le monde doit se transformer. Pour ceux qui veulent éliminer les paysans, **L'Exilé** ne devrait pas jouer aux magnanimes sauf que personne n'a souhaité éliminer physiquement aucun homme. La tâche entreprise par Tommaso vise à éliminer une activité économique qui écarte d'après lui les humains de leur propre grandeur." **Le Bastard Cohérent** ajoute sa sauce :

— En changeant une théorie décrite comme la source de toutes les réponses (le marxisme), en théorie où les "gens" seraient porteurs de toutes les solutions (ce qu'il appelle une nouveauté !) le PCF continue le même jeu. Voilà bien deux positions contraires qui se rejoignent parfaitement pour écarter toute recherche quant au véritable face-à-face : la "théorie" utilisée hier et disqualifiée, face à celle de demain à articuler et qui ne peut être un alignement sur les positions des gens. D'abord c'est qui les gens ? Après "les masses" et les "travailleurs" nous voici avec des gens. "Il faut partir des gens, de ce qu'ils veulent etc...". Bref, les Vivants veulent une petite propriété, alors aidons-les à en avoir une et tant pis pour la nationalisation des terres etc. En agriculture cette pratique a été appliquée depuis longtemps. Tout n'est donc pas aussi neuf qu'on l'entend.

D'abord on partit du haut (Marx) vers le bas (le peuple à éduquer) en suivant l'image typique du futur que se donna le 19^{ème} siècle (un futur pédagogique). Voilà que le PCF décide de partir du bas (au moment où il perd tout appui électoral et la majorité de ses membres) pour aller vers le haut (la théorie du changement). Et gare à ceux qui contestent ! Quoi, vous êtes contre les gens ? Eux qui vous veulent du bien ! Même l'Espagne discute des gens ! Dans **El País**, Rosa Montero donne sa définition : « *Gente. Pluralité de personnes que j'imagine en foule et en mouvement : rue bondée, stade qui vitre, plage en août, sortie du cinéma, marathon de New York. Immense jury, constant et diffus, dont tous nous sommes inculpés et duquel nous sommes tous membres. De la même façon que nous respirons sans en être conscients, nous sommes tous gente.* »

Respectons-nous. (**Le Bucolique Casanier** ne doit pas se considérer membre des gens).

Dans **L'Expresso** le philosophe Cacciari dit son refus du terme "gente". Gente donne un sens plus grégaire à un terme qui, en français, favorise pour une fois le pluriel. Il faudrait pouvoir à la fois se méfier des gens sans cracher sur les gens. Pour ce faire, il faudrait œuvrer à une théorie pour sortir des fausses nouveautés (et par exemple une théorie des gens). Il faut que ce soit un homme de droite Alain Minc qui ose poser la question fondamentale de cette théorie dans son Nouveau Moyen-âge écrit en 1994 : « La question urbaine sera peut-être l'équivalent au vingt et unième siècle de la question ouvrière au dix-neuvième siècle, mais avec une différence essentielle : quel est l'acteur social successeur de la classe ouvrière ? »

Le PCF répondrait-il: "les gens" ? (dans le livre de Minc les paysans sont présents avec cette observation qui montre qu'eux aussi peuvent maintenant tomber dans des productions contre l'intérêt social : « *la coca et le pavot sont les deux seules productions agricoles en progrès dans le Tiers Monde* »).

La perte du principe d'une théorie n'impose pas la création d'une théorie sans principe.

Le Bucolique Casanier avait tenté de suivre mais préfère poser cette question terre à terre à **l'Exilé Rageur** : "Pourquoi tu bois dès le matin en te levant ?" qui lui répond :

— Quand arrive 9 heures, je sors de mon lit avec en tête tout ce que j'aurai pu faire de beau entre 7 et 9. Et c'est vrai, non ? l'aube n'est-elle pas le meilleur moment de la journée ? Une fois, je me suis levé à 7 heures et à 9 j'étais à Bordeaux après une étape à Samazan. Ce jour-là pourquoi aurai-je bu puisque le voyage m'avait apporté ma dose de bonheur ? Mais, cette action ne peut pas se répéter quotidiennement, tandis que de se lever en rêvant à tout ce qu'on aurait pu faire, oui, et ça mérite bien un peu d'alcool ! Quand je travaille je bois moins puisque je me lève plus tôt. Je suis sûr que le narrateur de ce livre, un lève-tard, ajoute ses propres idées surgies entre 7 et 9 heures aux notes laissées par Tommaso.

— Je devrais te demander de travailler tous les jours, conclut B.C.

— L'étude de la sortie des paysans, dit Le Bastard Cohérent toujours là, nous mènera à cette théorie : celle de la constellation qui éclairera le face-à-face entre le Dieu Citoyen et les "si-tu-n'es-pas-avec-moi-tu-es-contre-moi", face-à-face si cher à tant de Français. En attendant, à quel prix le paysan sera-t-il mangé ? Gérard Tartanac de manière directe va traiter de ce prix. Les moteurs des tronçonneuses viennent de reprendre du service même s'ils sont toujours difficiles à démarrer.

C – Le prix

15 — Les Prix du marché

« Ma conscience me refuse d'être un marchand d'illusions." Gérard Tartanac

Un soir de 1984, dans une petite ville des Landes, quelques agriculteurs s'échauffent autour d'une table et le ton monte vite. Le responsable national de la section agraire du PCF (Le Gradé C.) en arrive à perdre son latin. Pendant tout le temps du trajet de retour, dans sa voiture, il cherche à remettre ses idées en place puis, arrivant chez lui, et n'ayant pas plutôt ouvert la porte de sa maison, il se précipite sur ses références "les Ouvrages essentiels publiés par notre Parti".

A savoir, le livre de Waldeck Rochet "L'émancipation paysanne ", puis "Ceux de la terre " et enfin "Quelle agriculture pour la France?". Qu'est ce qui a pu l'obliger à remonter si loin dans l'histoire ? Un débat que **Le Bastard** voudrait rendre moins technique en lançant gaiement :

— Le prix en agriculture n'a rien à voir avec le prix industriel. Qu'on se le dise et qu'on s'y tienne. Et qu'aillent se faire voir ailleurs les incrédules, sinon à la tronçonneuse je les découpe ! La consommation de produits alimentaires, tout en étant profondément indispensable, ne peut se prolonger à l'infini (comme le hasard, le ventre a ses limites). Dans le domaine industriel, le produit souvent moins vital, peut pourtant s'acheter à l'infini. Des snobs se paient jusqu'à une paire de chaussettes différentes pour chaque jour. Sans nier les surproductions de l'industrie — moins flagrantes depuis les études de marché, les travaux de prospective et autres recherches — qu'on se le dise et qu'on s'y tienne, elles n'ont rien à voir avec les surproductions agricoles. Et ceux qui n'en croient rien, je le redis, à la tronçonneuse, je les découpe !

L'Exilé ajoute à qui veut l'entendre :

— Le prix industriel n'a rien à voir avec le prix agricole. Qu'on se le dise et qu'on s'y tienne. Et qu'aillent se planquer les incrédules La production agricole subit les hasards du temps. Dans l'industrie, le produit sort de l'usine à un rythme établi à l'avance et sous une forme exactement fixée. Les possibles erreurs humaines, les imprévus liés au marché des matières premières ou aux modes surprenantes des snobs, restent marginaux par rapport à la production paysanne qui varie beaucoup en fonction des conditions météo et dont la conservation demeure fragile. Il faut vendre plus ou moins vite. Les industriels aussi veulent vendre vite pour accroître la rotation de leurs capitaux afin d'augmenter les profits mais tout échec n'est pas un problème ; ils travaillent peu dans le périssable. Les discours scabreux des deux contestataires n'étonnent plus Tommaso qui en a entendu d'autres, puisqu'il a gagné son titre en accusant le Dieu Tout puissant de n'avoir eu qu'un serpent comme obstacle à ses efforts.

En vérité seul Tommaso mériterait de pouvoir se reposer le septième jour.

Ce Dieu bon Prince précise que la question du prix industriel ou agricole sera toujours un rapport entre l'offre et la demande. Tous ceux qui aboliront les lois du marché en décidant arbitrairement d'un prix ne pourront que sombrer dans la crise économique. Sans la règle du prix pour faire évoluer les paysans englués dans leurs traditions, ils produiraient au mieux le même blé pendant des décennies — au mieux car ce serait sans compter sur les dégénérescences de la plante. Les vigneron, déjà sur la sellette, ne sortirent de leur piquette pour aller vers de nouveaux cépages, que suite à une politique des prix. Quand, pour se défendre, des paysans prôneront une politique de la qualité des produits, **Le**

Gradé enragera puisque seule la logique des prix a pu les contraindre à s'améliorer dans le système de la concurrence (même si l'invention de l'armagnac n'a rien à voir avec le marché !). Pourquoi mettre la charrue devant les bœufs ? Les prix décident de la qualité et non le contraire !

Encore une fois, pense **Le Bastard Généreux**, quelle triste vision des paysans ! Pourquoi Tommaso n'a-t-il pas lu le Saint Just d'octobre 1790 :

« Si vous chargez d'impôts l'agriculture, mère des mœurs, vous découragez le cultivateur ou le rendez avare. C'est une infamie de dire que les terres déchargées d'impôts et soumises au simple tribut seront moins bien cultivées et que la paresse refusera à la glèbe le suc qu'en eût tiré l'impôt. Ce n'est jamais le courage qui manque au paysan, ce sont les bras : laissez— lui ses enfants dont vous faites de mauvais soldats... »

Pas plus que le Dieu Citoyen, Saint Just ne fit dans sa vie ce qu'il voulut, et finit par envoyer bien des paysans à la guerre. Mais comment ne pas ressentir que le piège des impôts a été remplacé par celui des prix ? (pour conserver les revenus, la baisse des prix oblige à une augmentation de la production qui tue des paysans malgré l'augmentation de population).

De son côté, **Le Bucolique** se demande si en créant L'Européen, Dieu Citoyen n'a pas fait s'effondrer son beau discours puisque certains prix seront fixés à Bruxelles à partir de 1962.

Mais à Bruxelles, le prix sera fixé en tenant compte du prix mondial, aussi **Le Gradé** explique qu'il reste un pur résultat des lois du marché. Vu les fluctuations de la production, il atténue les effets sur les prix pour protéger le paysan quand il doit l'être. Qui peut nier le poids considérable des aides financières ? On accusera malgré ça L'Européen de vouloir couler l'agriculture française ! Faut-il complètement laisser faire ? La Révolution Française avait attiré l'attention sur une production clé : celle du blé. En 1793, l'Etat décida de fixer lui-même le prix de certaines denrées, à cause des spéculateurs sur celui du blé. Organiser la pénurie pour faire monter le prix était un enfantillage ! Quand on sait que le pain constituait à lui seul une part importante des dépenses des ménages pauvres, on comprend que pour susciter des émeutes de la faim ce n'était pas compliqué. Souvent les spéculateurs furent des commerçants et non des paysans mais en fixant le prix on réglait leur compte à tous les deux. Le principe de cette spéculation se vérifia souvent, pour le sucre par exemple. Bref, les prix agricoles ne furent pas de tout temps entre les mains des industriels et commerçants. En tant qu'organisateur de la vie de L'Européen, Le Gradé défend pour certains produits ce système du prix identique fixé pour tous dans le Marché Commun, il le fait car il permet de calmer les règles du marché et assure un étalement en douceur de la mort des paysans. L'Européen joue le rôle du calmant, du somnifère ou s'il le faut du bouc émissaire, ce qui n'est pas gentil pour lui mais il fallait bien sacrifier quelqu'un. Si un des résultats entraîne une méfiance envers la construction européenne alors on prônera la création du village mondial pour dépasser cet état de fait. Voilà les arcanes d'un système qui défie l'entendement !

Les justifications du **Gradé** et les divagations du **Bucolique** maintenant dépassées, **Le Bastard** impose un retour aux paysans réunis dans Les Landes et qui firent perdre la tête à un chef communiste en le branchant sur les prix différenciés, objet précis de la discussion évoquée en tête du chapitre. Tommaso préfère s'exclure du sujet et choisit une promenade avec **Le Bucolique** pour ne retrouver le fil du texte qu'au chapitre 17.

— Zappez, zappez, tous s'exclame Le Gradé qui cherche toujours à avoir le langage de circonstance. Pour ne pas négliger un des piliers de cette réflexion sur les prix différenciés, Gérard Tartanac, voici une de ses paroles : « Ma conscience me refuse d'être un marchand d'illusions » (comme s'il pouvait avoir une conscience ! grogne Le Gradé).

16 — Les prix différenciés

"Quand trop d'hommes se croient trop forts ..." Gérard Tartanac

Aux résistants qui, malgré les difficultés de la lecture suivent ces trois pages, **Le Bastard** rappelle que, contrairement au **Gradé**, le discours général sur les prix l'épouvante plus que celui sur les prix différenciés. Dans le cadre de la situation créée par **Dieu Citoyen**, situation où le développement technique engendre la surproduction pour mieux dévaloriser des **Vivants**, des paysans pensent qu'il faut différencier les prix à la production. Jusqu'au quota de production qui équilibre la consommation européenne, le produit serait payé un prix avantageux. Pour tout dépassement il serait rabaisé pour ne pas inciter à la surproduction. On comprend aussitôt le mal au crâne du pauvre chef. Qui fixera le quota ? qui fixera le premier prix et le deuxième ?

"Le projet de prix différenciés, s'il traduit une idée généreuse sur fond de classe me paraît personnellement inapplicable parce que d'une complexité extrême." écrira le 29 Novembre 1984 ce chef soucieux de suivre le dossier. Ah ! quel discours commode, celui de la complexité !

Le Gradé A. soutient les demandes suivantes du dirigeant étrangement pragmatique : Comment obliger l'acheteur à payer le prix fort ? Et comment généraliser le système à toutes les productions ? Quel organisme se chargera de cette bureaucratie ? (vu qu'il n'est pas question de "copier le modèle soviétique d'un marché d'Etat généralisé " précise le chef communiste). Il faudra multiplier par quatre le nombre de Gradés ?

Les **Vivants** répondront à la tronçonneuse. D'abord, à quoi peuvent servir des livres d'une autre époque qui se veulent livres de référence ? Avant, il s'agissait de produire plus, maintenant il faut produire moins ! Toute personne n'ayant pas conscience de ce revirement se disqualifie auprès de ceux qui se confrontent quotidiennement aux difficultés. Bref, tranchons le problème sur le vif disent les **Vivants** paysans.

Quand le **Gradé C.** préfère des avantages du genre, fuel détaxé pour le plus défavorisé, ou cotisations moins lourdes, il confirme sa myopie. Sa proposition reste sans incidence sur la quantité de marchandises produites ce qui est le nœud du problème. Evidemment, cet homme obnubilé par les discours citadins n'en retient que l'image de personnes ne mangeant pas à leur faim et répugne à croire que l'agriculture puisse surtout vivre une crise de surproduction. En 1990, un paysan français produit de quoi nourrir 40 personnes alors qu'en 1980 ce chiffre était seulement de 30 ! Et de plus, gronde la tronçonneuse des **Vivants**, par l'intermédiaire des prix différenciés on évite des difficultés aux pays pauvres qui, sans cette mesure, voient arriver sur leurs marchés des produits favorisés par les finances après l'avoir été par la technique.

Les paysans français doivent— ils nourrir toute l'Afrique malade ? Mais alors que feront les africains survivants s'ils ne peuvent même pas faire d'agriculture ? Et s'ils en font une, laquelle ? Celle qui concentre tout entre les mains de quelques uns ? Donc cette politique soutenue par le principe du prix unique ? Que des situations d'urgence nécessitent des aides, soit, que des échanges deviennent de plus en plus possibles (à nous des ananas et à vous du blé), bien, mais rien ne peut faire oublier la base du drame : avec moins de travail on peut produire plus (un drame qui pourrait être une chance humaine).

De plus les paysans des pays pauvres écrasés par des marchandises qui, parce qu'elles sont aidées peuvent se brader, doivent parfois produire pour les pays riches du café qu'on leur achète à vil prix (quoiqu'en 1994, le prix du café soit en forte hausse, les spéculateurs amplifiant les résultats d'une gelée au Brésil, gelée qui peut nous faire réfléchir : imaginons un phylloxéra du blé ...). En attendant l'échange est doublement inégal

En demandant l'augmentation uniforme des prix agricoles (c'est ce à quoi aboutit tout refus des prix différenciés) on enrichit ... le riche ! Pire, confirme **Le Bastard**, on pousse à la production celui qui produit le plus et donc on pousse à la crise qui tuera celui qui produit le moins. L'augmentation uniforme des prix pousse au productivisme, à la surproduction que l'on va régler ensuite avec des jachères (produire plus sur des lieux plus restreints et accroître sous un autre angle la même crise). Le mot "jachère" est ici détourné de son sens initial. Ce n'est plus une terre mise à l'écart pour un profit ultérieur mais une terre écartée de la vie pour le profit immédiat. Le système du prix unique, démultiplié par l'intervention organisée par Le Gradé, joue en plus contre la part d'agriculture française qui, par l'exploitation familiale, a privilégié la qualité de vie (répartition sur le territoire) sur la quantité produite. Bref, le prix unique assassine un type d'agriculture qui a fait l'originalité de la culture française. **Le Bastard** peut paraître sévère dans son diagnostic mais rejoint l'idée des **Vivants** qui s'opposent à leur **Gradé C**.

L'Exilé continue de leur donner la parole car ils n'hésiteront pas à reprendre directement le lieu proposé par le chef pour montrer, ô combien était inapplicable l'idée de prix différenciés : le marché au gras de Pomarez.

"Tous les producteurs y vendent avec facture sur laquelle ils sont assujettis, et ils le seront tous bientôt, ils perçoivent de la TVA. Dans le prix payé par l'acheteur 5, 5% sont un impôt indirect payé (théoriquement) par le consommateur. La perception de cette taxe transforme les vendeurs en percepteurs sans salaire. Fais passer le prélèvement à 10% ce qui n'est pas plus compliqué, au contraire, ça simplifie les calculs, affecte tes 4,5% supplémentaires à une caisse de péréquation, décide des règles où tu ristourneras les sommes encaissées en faveur des petits ou des régions, ou des produits défavorisés et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, l'ordinateur aura fait la répartition. Pour les non— assujettis, c'est le commerçant qui fait le percepteur car nul ne coupe, sauf frauduleusement, au prélèvement TVA."

Jusqu'à présent de telles taxes parafiscales existent pour certains produits et servent à faire obtenir des gains de productivité aux plus performants contribuant à la ruine des petits. En réalité, les prix différenciés comme d'autres mesures nécessitent surtout une volonté politique qui suppose elle-même une réflexion sur la culture française, ses particularités, ses conséquences quant à l'agriculture et son fonctionnement. Personne n'a voulu mener jusqu'au bout ce travail.

Et à parler de volonté politique, pourquoi le chef communiste refuse— t— il de se rendre aux arguments des petits paysans ? Parce que les prix différenciés sont défendus par le Parti Socialiste (un parti qu'il juge adverse) et qu'il refuse de s'aligner sur ce parti démagogique. Et le chef communiste, note **L'Exilé** en 1993, a raison puisqu'après des années passées au pouvoir, pas un socialiste n'y a fait avancer l'idée des prix différenciés (socialistes et communistes surent se renvoyer la balle pour rester inopérants). Tout le monde sait que les cercles sont vicieux mais dans le monde paysan, ce vice se multiplie par cent.

Contrairement au **Gradué, le Bucolique Casanier** avait tenté de suivre mais restant dans ses rêves il se décide à poser une question terre à terre au **Bastard Cohérent**:

— Pourquoi vis-tu toujours à côté de ta vie ?

Voici la réponse

— Comment as-tu pu découvrir cette anomalie ? Sache qu'un jour, l'espace d'une seconde, j'ai imaginé, juste au moment où une personne jetait des cendres dans un cendrier, que ma vie s'y était réfugiée. Oui, c'est ça, ma vie dans le cendrier ! Aussitôt, un courant de chaleur traversa tout mon corps. Ma vie était bel et bien dans le cendrier.

— Mais depuis, tu n'as rien fait pour la récupérer ?

— Qu'elle mène sa vie ! De l'oublier, ça m'évite de me brûler quand elle se réfugie dans un cendrier ! Et puis qu'importe la vie !

— J'aurai dû te demander plus simplement : Pourquoi vis-tu ? conclut B.C.

Le Bucolique Gradué, revenu de sa promenade va éclairer la suite des vices paysans.

"Les gens qui ont la chance d'exercer un vrai métier et qui ne l'aiment pas (qui travaillent pour la soupe), sont à plaindre." Gérard Tartanac

Le Bucolique a beaucoup appris en flânant dans la campagne. Le blé n'est plus du blé, les semences ne sont plus françaises, et on finira bien par trouver les moyens de cultiver des cèpes comme des champignons de Paris. L'Europe donne une subvention à un paysan qui étudie la question. L'élevage de l'Autruche a un grand avenir en France à moins que les Italiens s'en emparent les premiers.

"Les cèpes à la portée de toutes les bourses !" s'écrie **L'Exilé** qui veut en rajouter. Il prétend que les bas prix agricoles, c'est comme les bas prix de matières premières venant du Tiers Monde. Le café au rang du charbon. En obligeant à de tels prix, les industriels espèrent que les ménages vont se précipiter sur leurs propres produits qui, pour être source de profits (et puits d'injustices), ont besoin de coûts de production bas par deux moyens : en pesant sur les salaires ou sur les matières premières. A peser sur les salaires, on pèse sur les acheteurs potentiels donc l'essentiel devient clair : des matières premières presque gratuites et tant pis si les habitants du Tiers Monde ne consomment rien et tant pis s'il en est de même des paysans, de toute façon, ils vont disparaître.

Sauf que, paradoxe, Dieu Citoyen a joué avec l'Europe pour fixer des prix agricoles hauts permettant, comme chaque fois, aux élites françaises d'annoncer une défense de l'agriculture, pour mieux enfoncer les **Vivants** (attitude déjà vraie au moment du protectionnisme quand la France décida de protéger ses prix pour défendre les paysans au début du siècle). En réalité ce n'était qu'un moyen pour défendre les industriels. Si à partir des années 50 on a dit : "tant pis pour l'industrie mais avec la Politique Agricole Commune on va au moins défendre notre agriculture.", on sait en 1990 que cette politique axée sur les prix uniques avait pour but d'aider les agriculteurs riches (les céréaliers ou betteraviers) à éliminer les moins riches. Pour fixer le prix du blé, on se basa sur les comptes de l'exploitation la moins rentable, celle de Duisbourg en Allemagne et de tels prix élevés furent protégés dans le cadre du marché européen. Une manne pour tous les agriculteurs ? Non puisque ce prix ne pouvait qu'inciter à la surproduction et donc à la crise, surproduction et crise arrivées d'autant plus vite qu'à défaut du blé étasunien, on fit place au soja de ce pays, négociations oblige. Les bas prix agricoles seront en conséquence à deux étages. D'abord l'étage "café", celui des productions des marginalisables. Puis l'étage "blé", quand les derniers paysans seront sans défense. En attendant comme l'indique Pierre Coulomb, directeur de recherche à l'INRA, *un tiers des agriculteurs — les gros livreurs de céréales, les producteurs de lait, notamment dans la moitié nord du pays — perçoivent environ 80% des subventions aux marchés agricoles. Aujourd'hui en 1994 les céréaliers ont perçu un chèque d'au moins 14 milliards de francs et probablement proche de 19 milliards.*"

Encore une fois, de telles considérations peuvent effrayer par leur complexité. Si dans le chapitre précédent, cette complexité fut dénigrée par des **Vivants** qui ne l'acceptaient pas de la bouche d'un **Gradé** soucieux de combattre les prix différenciés, il ne faut pas généraliser cette méfiance. Dans certaines conditions une pensée complexe a droit de cité ! **L'Exilé Consentant** approuve le jugement de son ami québécois sur Gramsci : *"La pensée de Gramsci est riche en nuances, chatoyante, fondamentalement curieuse, pluraliste, méthodique, mais aussi métaphorique. Elle est surprenante, foncièrement complexe. Pour faire image, on pourrait dire qu'elle est de la même eau que la musique traditionnelle qui coule dans sa Sardaigne natale, ces morceaux qu'on nomme « launeddas » espèces de mélanges subtils d'improvisations audacieuses sur des thèmes connus."*

Comment à ce jeu du prix agricole fort, la France perdit— elle ? A l'heure de la crise amplifiée par cette démarche, on traitera tout le monde sur le même plan. Les points perdus en France par les "petits" seront souvent jugés insuffisants et les points gagnés en Hollande seront maintenus. La politique de la première PAC, celle des années 60— 70, poussa aux usines à lait en Hollande. La politique qui suivra, celle des quotas laitiers, brimera en France des exploitants qui vivent juste et réajustera seulement des usines à lait qui ont les épaules larges. L'essentiel sera atteint : plus de paysans mais des usines (à lait, à viande, à légumes). La baisse de la production laitière n'a pas fait remonter les prix, au contraire (en quinze ans ils ont baissé de 20%, comme la production), ce qui double le déficit des petits producteurs. Côté céréales, les céréaliers français sortiront alors de leur rente de situation et les plus touchés (toujours ceux du Sud) fonderont une Coordination Rurale pour se faire entendre. Au— delà du bruit syndical, ils reconvertiront leurs hectares en maraîchage par exemple, et se mettant plus durement à travailler, élimineront les derniers petits maraîchers.

A l'origine, la France était dotée d'un espace agricole riche, varié, adapté dans ses cultures comme dans ses traditions. Il fallait le dévaloriser avec comme résultat le prix faible de la terre agricole. La promenade du Bucolique a convaincu les élites françaises à accepter ce pillage car, les yeux fixés sur l'exception culturelle française, elles ne virent pas l'exception agricole.

Si, au cours du fameux repas de Famille, Dieu Citoyen avait fait le pari de rendre la France toujours plus paysanne (même en diminuant le nombre de cultivateurs), il aurait alors éclairé les élites de manière appropriée mais vu la destination du navire, il laissa dire et lâcha à sa façon **L'Européen**.

A l'époque, la France, à cause de son exception culturelle, avait une méfiance historique vis à vis du discours européen et **Le Gradé** batailla pour reconvertir les opinions publiques en jouant des bons sentiments, de la démocratie (il fallait sortir l'Espagne des griffes du franquisme) et autres tartes à la crème. **L'Exilé** s'opposant intelligemment à cette démarche cita Emmanuel Maffre— Baugé :

"Cet ouvrage voudrait être tout autant un chant d'amour pour ces peuples frères, candidats à la Communauté, que l'expression d'une crainte économique justifiée à l'égard d'un système d'intégration capitaliste instaurant, en fait de nouvelles féodalités, tout aussi pernicieuses que celles d'antan..."

Maffre— Baugé amoureux de son travail (Les gens qui ont la chance d'exercer un vrai métier et qui ne l'aiment pas sont à plaindre dit G. Tartanac) nous invite à passer au raisin de table qui touche le Tarn et Garonne : « A certaines heures lorsque je préside notre syndicat départemental ou que j'assiste aux réunions de la Fédération Nationale de raisins de table, je souffre de voir tant de courage de leur part et tant d'abandon de l'administration." "Si l'Italie épargne ses producteurs, la France oblige les siens à subir la réglementation."

A Moissac, **L'Européen** aura peu d'influence car suite au temps où les vignerons étaient un lobby, ils obtinrent l'appellation contrôlée ce qui signifie que le chasselas de Moissac ne peut se développer à l'infini et qu'en conséquence il peut jouer la qualité dans un cadre aux règles équitables. Comme il se conserve très bien, certains voudraient même que les producteurs contrôlent la vente pour l'étaler sur une période plus longue (jusqu'à Noël) et ainsi faire pression sur les prix. L'aire délimitée fut obtenue par un jugement du Tribunal Civil de Moissac en 1953 et l'appellation d'origine ne date que de 1976. Mais ce chasselas ne concerne qu'une minuscule poche dans le monde de la viticulture et l'essentiel s'appelle disparition du raisin de table français au profit de celui d'Italie appartenant à une autre "philosophie".

A parler "raisin de table", **Le Bastard Généreux** se souvient d'une question posée à Georges Julien, un Saint—antoninois, le 3 Juillet 1994. Ils regardaient la photo d'une magnifique maison de campagne et à la vue de la treille, il demanda : "avait—elle une fonction esthétique ?" "Jamais" fut la réponse qui jaillit aussitôt de la bouche de cet homme qui avait bien connu les campagnes plutôt pauvres. Jamais, pour dire qu'à la campagne, seul prévalait l'utile ! La treille, cette vigne grimpante permettait d'avoir sous la main un raisin de table dont le plus souvent on n'avait pas idée qu'il pouvait se commercialiser. La treille, un détail du paysage paysan qui prouve son efficacité. Ce n'est qu'ensuite, chez les plus riches, qu'elle fut remplacée par une glycine (mot dont l'étymologie nous laisse près du sucre du raisin).

Au bout de tant de crises agricoles, *"le résultat sera le prix faible de la terre agricole"*.

Qui a lu avec toute l'attention qu'elle méritait, cette phrase ? Après l'invocation de ***l'Européen***, il est temps de se pencher sur ce phénomène, sur cette corde supplémentaire à l'arc infernal qui tire sans cesse sur les paysans et qui cette fois, après être tombé des mains du ***Bucolique***, passe dans celles du ***Gradé***.

18— L'Anglais

Pour trois fois rien, l'Anglais achète la France comme hier,
pour moins que rien, l'Etasunien a acheté La Louisiane.

Anne-Olympe a pour une fois, des chiffres à verser directement au dossier, chiffres confirmant, par des moyens imprévus, la réalisation du vœu formulé par Dieu Citoyen.

En 1989 en Tarn et Garonne voici comment se répartit le marché foncier : 31% de sa valeur passe par les mains des agriculteurs, 50% par les mains de non-agriculteurs français et 19% par les mains des étrangers. Le fait est là : les Anglais achètent, par petites propriétés, les terres françaises et surtout celles du sud (le chiffre de 19% monte à 40% en Dordogne alors qu'en moyenne nationale, il plafonne à 8%). On appelle cette évolution le *fair play* Bucolique, l'agriculteur se trouvant exclu par deux hommes : le non-agriculteur français et le non-agriculteur étranger (surtout anglais). Comment ?

Les prix en agriculture concernent les produits du travail et le "capital". En créant l'Européen, personne n'a voulu remarquer que Dieu Citoyen lui remettait entre les mains la question des revenus du produit agricole, mais que les revenus du capital restaient aux mains de chaque nation. Ainsi, quand l'Europe décide des quotas laitiers, les terres normandes tournées vers cette production et sans quotas, vont aussitôt perdre beaucoup de leurs valeurs (40%), mais l'Européen s'en lave les mains, ce n'est pas son problème ! Le paysan perd sur deux tableaux : il gagne moins et son capital vaut moins !

Bref, les terres françaises sont peu chères et les élites du pays s'en flattent ! Donc, quand les riches Bucoliques anglais arrivent, qui peut s'en plaindre ? Après tant d'immigrations pauvres pourquoi pleurer quand arrive une immigration riche ? D'autant que des populations méridionales bon enfant diront qu'il faut être accueillant avec tous. L'Anglais apporte de la vie, il fait un peu travailler le commerce et l'artisanat local et, pour les paysans vendeurs, il fait monter le prix des terres. Que peut demander de mieux le peuple ? C'est vrai le paysan qui veut s'agrandir perd (comme d'habitude) puisqu'il a un concurrent favorisé. Pour gagner, qu'il vende, qu'il en finisse avec son métier, tout le monde attend après ça ! D'accord admet **Le Gradé**, il se vendrait avec sa propriété puisque la terre constitue la base de son outil de travail et même son lieu de vie. S'étant attaché à la dite propriété, le paysan devait bien s'attendre à ce que dans la guerre entamée contre lui, le prix de la terre devienne un enjeu ! Il faut toujours transformer les points forts en faiblesses. En jouant le revenu agricole à la baisse, **Le Gradé** joua adroitement le revenu du capital "terre" à la baisse, au plaisir du Bucolique qui rêve encore de promenades. Les Plans d'Occupation des Sols provoquèrent tant de disputes entre paysans en instance de vendre des terrains à bâtir et ceux en instance d'acheter des terres agricoles que **les Unitariens** en restèrent pantois.

Le Bastard et **L'Exilé** comprirent aussitôt que la division entre le paysan vendeur de terre et celui qui achète, visait à les diviser eux-mêmes. **Le Bastard** fut le premier à réagir : "Mais au— delà des intérêts de ce pauvre citoyen paysan comment admettre que la terre française soit bradée à vil prix ? Une fois de plus c'est comme dans les pays du pétrole où les élites locales bradent leurs richesses nationales. On pourrait bien taxer les étrangers et reverser l'argent aux paysans pour équilibrer les échanges."

Encore des magouilles étatistes et xénophobes ! grogne **le Gradé B.** connu pour son libéralisme.

L'Exilé Rageur surenchère à qui veut l'entendre : "Même si je ne connais pas bien l'histoire de

France, je sais que le bas prix actuel de la terre en est le résultat. A l'origine, on retrouve le fameux désir de petite propriété qui a engendré avec la Révolution, les petites communes (la France compte plus de communes que toute l'Europe réunie) d'où une infrastructure routière qui va dans le plus profond du pays (même si à partir des années 70 des chemins communaux furent vendus) et le tout doublé d'un contrôle de la démographie déjà évoqué. Si la France avait suivi la pente européenne en la matière depuis 1850, nous aurions aujourd'hui 150 millions d'habitants ! En conséquence il y a de la terre accessible à la construction, ce qui n'est pas le cas dans des pays voisins qui tous ont une densité de population plus forte et une urbanisation déjà poussée. Cette terre peut se "viabiliser", terme technique qui justifie bien l'expression "Vivants" pour les petits paysans, si on admet un rapport entre VIA et VIE. La France, au lieu de profiter de son avantage laisse vendre, pour une bouchée de pain, un patrimoine pas comme les autres. Je ne refuse pas les Anglais mais je m'en remets au dicton français **trop bon, trop con**. Et j'abandonne totalement la bière au profit du vin. »

Ces acharnés détracteurs de l'action du Dieu Citoyen savent maintenant discerner quelques lois économique— sociales après avoir balayé les bons sentiments et après avoir pendant toute la première partie refusé la discussion économique.

Mais puisque les paysans français vont disparaître sur décision divine comment peuvent— ils s'étonner de leurs fins ? L'Anglais se trouve servir de tête de pont supplémentaire à une opération bien relayée par la Politique Agricole Commune lancée au début des années 60. Le Bucolique français, après les premières susceptibilités, avoue chaleureusement : « Mis à part ce pauvre anglais qui s'installa dans un petit coin de Tarn et Garonne pour faire du trafic de mouton avarié, les autres, les bien— mis savent fêter en Périgord, Aliénor d'Aquitaine (Eléonore en français). Aussi allons— y pour un peu de publicité en faveur de cette initiative qui doit se dérouler chaque année fin juillet à Brantôme. Quand je trouve les rues de cette ville envahies par les Anglais, je jubile car, quoi de plus beau, que nos chères campagnes agrémentées du *flair play* britannique. Tout le monde se souvient que le Prince Noir fut un galant militaire et que, ma foi, l'occupation anglaise ne laissa que de bons souvenirs en Gascogne. La tendre expression : "aquo raï" ne viendrait— elle pas de l'anglais "All right " ? Des esprits chagrins, toujours pleins de latinité, prétendent qu'elle vient d'Espagne puisqu'en Aragon "raï" veut dire : "Peu importe, à la bonne heure". D'autres font référence au grec ! Et pourquoi pas, tant qu'ils y sont, à l'arabe où le mot "raï" existe aussi ! Ils en veulent tous à nos chers Anglais, voilà tout ! ».

Et ces chers Anglais ne tarissent pas d'éloge sur le paysan français ! Même dans le *Financial Times* un journaliste raconte sa rencontre avec la famille Chauvin en Provence, une famille, qui plus est, communiste (en 1980 mais plus en 1994). « *Ils m'annoncèrent tous avec fierté qu'ils étaient paysans. En Angleterre c'est un terme d'un autre âge, de l'époque féodale.* » Ah! le mot ! « *C'est ce sentiment d'appartenance, ce profond attachement à la tradition paysanne séculaire qui m'impressionna le plus. Ils n'avaient jamais beaucoup d'argent, mais ils possédaient quelque chose de tout aussi précieux : une tranquille confiance en eux et un certain bonheur de vivre.* »

Et il faut que des Anglais le disent !

Suite au retour parmi la famille en 1994, le journaliste en retire cette conclusion : « *A l'issue d'un plantureux repas arrosé de moult verres d'un muscadet maison, Gérard m'emmena à travers champs, guidé par le tintement des cloches de ses chèvres. Il me parla pendant une bonne partie de l'après— midi, de chèvres, de pêche à la truite en montagne, de fabrication du saucisson, de chiens de chasse, d'alambics, des mœurs du lapin de garenne, du vêlage des vaches et de bien d'autres choses encore. Gérard aime tout cela, avec passion. Je me sentais un peu rassuré. Je me disais que s'il existait*

encore des gens comme lui, les paysans avaient peut-être une chance de survivre en Provence, d'une manière ou d'une autre. »

Un Anglais, destructeur de l'agriculture, et qui la défend ! Quel traître ! Et puisque nous sommes en Provence observons que les anglais répercutèrent une tradition française : la littérature du sud c'est la Provence (Mistral, Giono, Daudet, Pagnol) aussi le livre anglais sur le sujet et qui eut un immense succès (on en fit un feuilleton télé dans son pays) raconte l'installation d'un Anglais en Provence et non dans le Périgord. Le Périgourdin en guise de revanche cite *la poule faisane du Périgord* que Brel veut à son dernier repas.

Malheureusement pour le Bucolique, ses élucubrations ne laissèrent pas sans voix la tronçonneuse de ses adversaires. Ils affirmèrent que si les Anglais venaient c'est parce que depuis un siècle ils ont perdu les paysans et qu'ils veulent les retrouver. Attention ! Français, regardez ce qui vous attend ! Demain, vous irez acheter des maisons au Maroc ! La tronçonneuse fit tant de bruit qu'elle empêcha de dormir un des Anglais qui s'en plaignit dans News : « Dear Mrs Willard For no apparent reason I seem to have developed insomnies in France. I slept like a log all my life in the UK. I dont want to go to the Doctor or resort to pills. Any tips? »

Les agriculteurs restaient cependant, nationalement, les principaux acheteurs (70%).

En 1993 par exemple, les terres libérées sont surtout celles des préretraités soit 850 000 hectares.

Oui, il fallait le reconnaître aussi, si les agriculteurs restent assez acquéreurs cela tient aux aides européennes (aides à l'hectare pour les grandes cultures comme ... céréales et oléagineux). Une carte donne plus précisément le résultat de l'évolution des prix (mais pour une seule année ce n'est pas significatif) et l'observateur s'étonnera encore une fois des disparités. Pourquoi l'Alsace voit-elle augmenter le prix de ses terres alors qu'il n'y a pas la concurrence des Anglais pour pousser à la hausse ?

Pour faire fonctionner sérieusement les tronçonneuses, ***Le Bastard*** se propose de pousser au recul historique en partant en direction des Italiens.

19 — L'Italien

Les répétitions du discours racistes ne valident jamais
celles des discours antiracistes.

Cette arrivée des Anglais à la fin des années 80 dans le Sud de la France, devenant de plus en plus massive, permet d'observer le chemin parcouru depuis le début du siècle dans le monde agricole, en comparant avec l'installation, dans les mêmes régions, des Italiens (différentes en Provence et dans le Sud— Ouest).

Le Bastard verse au dossier, des informations publiées en 1926— 1927 à Montauban, dans, un journal franco— italien : La Voix des Champs /La voce dei campi.

Un drôle de pharmacien montalbanais Emmanuel Coudures s'allia avec un journaliste immigré Antonio Bettinardi pour, tous les mois, diffuser sur les régions du Sud— Ouest, ce mensuel d'agriculture. Ils pousseront le mélange des langues jusqu'à publier, en plus de l'italien et du français, les écrits en patois de Frédéric Cayrou. En particulier "**Bouiache del Catèt de Macoturos en Américo.**", et aussi une poésie qui commence ainsi :

Quand boulèm, à l'oustal, manja'no brabo poulo,
De cibado, de mil, de blad mai sadoulo
Que de mouscos è de bigars,
Abans de cunha dins l'oulo
La fenno la destripo è la bourro de fars.
Ah ! lou, fars, qu'uno bouno cauzo !"

Cet éloge de la bonne farce accompagnant la poule ne pouvait échapper au Bastard qui se prend parfois pour un farci ! Et surtout venant d'un père farceur !

D'après ce journal, dès 1926, ils furent 50 000 italiens à venir s'installer dans les départements du Lot et Garonne, Haute Garonne, Gers et Tarn et Garonne. Beaucoup plus que nos quelques centaines d'anglais et les immigrations italiennes précédentes. Un article précise « *italiani eminenti nelle lettere e nelle armi e nella scienza si sono trovato nel Lot et Garonne. Basterrebbe citare i nomi di Matteo Bandello, dei Fregose, degli Scaliger* ».

Ceux qui arrivent au début du XX ème siècle, ne sont pas de futurs évêques, d'éminents hommes de lettres mais des agriculteurs qui s'installent définitivement. Une question se pose aussitôt : alors que les Français quittent la terre parce qu'ils ne peuvent y vivre et vendent à des Italiens, comment ces derniers pensent pouvoir s'en sortir malgré leurs handicaps propres liés à leur manque de connaissances de la langue, des habitudes, des terrains etc. ? La réponse tient à la force générale de l'Exilé et aussi à quelques raisons spécifiques explicitées dans le journal par **André Vieles** :

« *C'est avec satisfaction que notre département voit arriver depuis trois ans un nombre important d'immigrants italiens.* » Ce nombre tient à trois facteurs : remplacer les morts de la guerre 14— 18, compenser la faible natalité, acheter à ceux qui sont tentés par les lumières de la ville. Beaucoup de ces italiens sont des réfugiés politiques et non des réfugiés économiques.

Ils ont assez d'expériences pour mettre en valeur des terres où ils sont métayers ou maitre— valets et vu que le travail à faire ne leur fait pas peur, ils finiront assez vite propriétaires. Aussi Vieles continue ainsi son article :

« *Car si un élément étranger peut être, dans notre pays, le bien venu c'est bien celui que constitue cet*

ensemble d'agriculteurs, de travailleurs qui au nombre de plusieurs dizaine de mille, sont venus se fixer dans notre pays : immigration de choix s'il en fut parce qu'immigration de gens de la terre. »

Le racisme qu'ils encourront est mentionné (*"ils seront souvent trompés, sinon volontairement du moins assez douloureusement, par des intermédiaires sans scrupule qui ont cherché à tirer parti de leur ignorance de la langue, de la culture et de la vie française en général "*) mais l'école de la République sera une consolation : *"Quelle joie de voir notre école française servir ces frères de race, si peu différents de leurs camarades de jeux ou de travail qu'on ne pouvait le plus souvent les distinguer !"*. Et en conclusion la fraternité latine sera appelée à la rescousse : *"Vous n'oublierez jamais que nous sommes indistinctement des latins, une race qui doit se comprendre, se compléter et jouer dans le monde un rôle plus important que celui qu'elle semblait depuis trop longtemps vouloir abandonner à d'autres."*

Tout le monde comprend l'allusion : cet autre est l'Allemand ou l'Anglais.

Quand on interroge parfois ces immigrés d'hier, ils observent par exemple qu'eux se faisaient un devoir de parler la langue française (en remerciant l'école de la République de la leur avoir apprise si bien) et que, dans un bus ou tout autre lieu public, ils auraient trouvé impoli de s'exprimer entre eux en italien (ou pire dans leur dialecte propre). Mais à ce point du raisonnement suivi avec intérêt par ***l'Exilé***, ce dernier tient à faire observer que le comportement par rapport à la langue ne se réduit pas à l'ordre de la politesse. Les Espagnols par exemple usent et useront toujours de leur langue devant l'étranger. ***L'Exilé Consentant***, pour se faire comprendre apporte un témoignage de Pierre Foglia et publié dans la Presse le 29/05/93 au Québec (J. Desmarais le lui communiqua) :

« Une langue c'est comme un vélo. On peut pédaler dans les mots toute sa vie avec. On peut y mettre un casque, la protéger tant qu'on voudra. On peut, comme on le fait souvent ici [au Québec], ne pas arrêter de parler de comment on va parler. On peut faire tout ce qu'on veut mais une langue n'est pas une langue tant qu'on ne s'en sert pas pour aller acheter son pain, pour aller travailler, pour aller au jardin, pour aller au cimetière mettre des fleurs sur la tombe de sa mère. Une langue est une langue quand on ne craint plus de se taire pour écouter les petits zoiseaux. »

Foglia, en bon italien, parle de la conception de la langue propre à son pays, un pays où elle ne devient presque jamais un drapeau. Il vit dans sa langue et non à côté comme ***le Bastard Cohérent***. Au moment où la France en 1994 s'active contre l'Anglais, un hebdo italien propose gratuitement une méthode pour l'apprendre ! Les Espagnols procèdent autrement et même s'ils achètent le pain en français, travaillent en français etc... ils gardent leur langue pour d'autres usages.

En conséquence, si le racisme d'aujourd'hui emploie vis— à— vis des immigrés d'aujourd'hui les mots d'hier, s'il en appelle aux mêmes réflexes, s'il déclenche les mêmes violences, le changement de décor doit inciter l'antiraciste à changer ses discours, ses réflexes, ses gestes. L'antiracisme consiste à apprendre les différences pour mieux s'enrichir avec. Tout défaut dans l'analyse de ce changement de décor devient service rendu au racisme. Jean— Michel Baylet, un des ténors de la vie politique locale peut écrire en 1979 : *"La première des vertus que nous enseigne l'antique civilisation languedocienne, c'est la fraternité et l'accueil. L'exilé, le proscrit, le persécuté ont toujours trouvé refuge dans le Midi accueillant aux victimes de la tyrannie aux parias de l'histoire."*, il n'en demeure pas moins que ce discours devient de plus en plus abstrait. Les immigrés ne sont plus des latins, des catholiques, des paysans, et rarement des réfugiés politiques, au moment où, comme toute l'Europe, La France traverse une mutation profonde mettant en cause son antique identité. Les répétitions des discours racistes (en fait des rabâchages) ne valident pas celles des antiracistes qui ont besoin de se déplacer pour garder toute leur intelligence.

Sur quelques différences entre hier et aujourd'hui on peut se reporter au numéro de Mai 1994 d'**Hommes et Migrations** où Dominique Saint-Jean étudie l'intégration des Italiens dans le Sud-Ouest :

« L'immigration accorde une importance quasi métaphysique au labeur et aspire à l'accès à la propriété de la terre, ce qui renforce son enracinement local" (local devant s'entendre comme connaissance interpersonnelle). "L'arrivée des Italiens en milieu rural et agricole s'est faite dans un contexte relativement favorable. Même en période de crise et de chômage comme durant les années 1930, les agriculteurs restent les bienvenus. »

Eh oui ! le métier d'agriculteur n'est pas menacé par le chômage en 1930. Ils disparaissent en douceur !

« La culture paysanne du Sud-Ouest a pu être un relais facilitant le passage à la culture française. »
Domage que rien ne soit dit sur la question linguistique !

La fin des paysans fait des Anglais des bienvenus mais, tempête la tronçonneuse du **Bastard**, les Maghrébins se trouvent sans point de chute. Ils occupent toutes les places d'ouvriers agricoles tant qu'elles existent et si peu qu'elles existent (d'où leur rôle irremplaçable puisque eux et les Portugais y jouent un grand rôle), comme les emplois dans le bâtiment, mais ça ne va pas chercher loin. La baisse du prix de la terre qui avantagea les Italiens d'hier ne leur sert à rien. **Le Gradé**, avec l'Anglais trouve un allié pour repousser ce qu'il ressent comme une pègre. Et, après ce tour d'horizon autour des prix, liés à la terre, il peut pousser son avantage en rappelant qu'il faut bien dire un mot des prix industriels conçus aussi pour étouffer le paysan.

Harry Ferguson réfléchira au couple charrue/tracteur car même si la charrue ne doit pas se mettre avant les bœufs, elle exista avant le tracteur.

Tommaso ayant pris conscience que ses pouvoirs ne pouvaient agir radicalement sur le sens de la propriété chère aux paysans, il décida de prendre en tenaille toute la question. Les bas prix de leurs produits (sauf pour certaines productions) et les prix élevés des outils divers que, par la technique, l'industriel allait proposer (avec des réductions pour les riches) seraient les deux éléments de la tenaille serrant le cou de la majorité des paysans.

Quand il achetait un bœuf, le cultivateur traitait avec un autre paysan ou son intermédiaire (idem pour achat du foin capable de faire avancer les bœufs). L'argent restait dans un circuit marginal par rapport au monde industriel. Quand il achètera un tracteur, il faudra qu'il vienne à la ville et là, exactement comme l'Italien que Le Bastard vient de nous présenter, il ne connaîtra ni la langue, ni les mœurs, ni les repères (et il y viendra acheter aussi la source d'énergie pour faire tourner son moteur). Quand il achètera des engrais, l'ingénieur agricole l'obligera à comprendre que les anciennes réponses de la tradition ne valaient pas celles actuelles de la raison. Le paysan protestera (nous le verrons dans la cinquième partie) et Le Gradé s'amusera beaucoup en découvrant que des vigneron demanderont la nationalisation des chemins de fer, comme les cheminots eux— mêmes, pour pouvoir mieux discuter avec l'Etat de prix de transport favorables. Quoiqu'il fasse, plus qu'auparavant il échappera à son destin.

Qui plus est, explique Le Gradé, tout perfectionnement technique entrant dans la logique industrielle, n'a aucune limite. Après les engrais, les produits pour sulfater. Aux nouveaux outils, s'ajouteront les semences, les semoirs pour les semer puis les outils pour réparer de tels outils etc... La limite de ce perfectionnement se perdant toujours dans l'argent, le paysan se perdra dans le crédit qu'il refusera le plus longtemps possible, jusqu'au moment où on le poussera à ne pas l'éviter. Ce jour-là, il tombera dans les bras de sa mort, car, et la preuve viendra dans la partie suivante, quand le paysan perd ses repères ancestraux, il perd jusqu'à la notion de temps (maître mot du banquier). John Steinbeck dans **Les raisins de la colère**, roman qui donne aussi les raisons de la colère, décrit le groupe de paysans qui doit quitter sa terre et qui se réunit comme il le faisait auparavant pour prendre les décisions :

« Faut décider quand on se mettra en route. Le plus tôt sera le mieux. Ce qu'il faut faire avant de partir, c'est tuer ces cochons et les saler et puis emballer nos affaires et filer. Le plus tôt sera le mieux. »

Après réflexion, la décision est fixée au surlendemain. Mais, au bout d'un moment, l'oncle John, incapable de se contenir plus longtemps prit le taureau par les cornes :

« A quoi bon lanterner ? Autant en finir. Du moment qu'il faut partir, pourquoi ne pas partir tout de suite ? Et le revirement devint contagieux ».

Cette précipitation était néfaste pour la viande des cochons, pour le rangement et pour tout mais tant pis, ils n'y tenaient plus, ils ne tenaient plus. Son esprit était gangréné par la dictature de l'urgence que la culture paysanne avait pourtant mise à mort pendant des siècles !

Devant le banquier, au bout d'un rouleau qui lui échappe, le paysan sera tout aussi perdu. Il savait négocier avec le notaire, pas avec le banquier, surtout quand il se présentait comme étant le sien sous

le nom de *Crédit Agricole* ! **Le Gradé B.** qui domine le secteur pouvait se vanter d'avoir réduit au mieux l'indépendance paysanne même si, encore en 1994, tous les paysans ne passaient pas sous ses fourches caudines.

L'industriel sera rusé et n'agira qu'après bien des hésitations et une bonne étude de son dossier. S'il faut un homme clé à l'affaire, **Le Bastard** propose d'étudier le cas de Harry Ferguson, d'autant qu'il deviendra l'homme manipulé par les Industriels après avoir porté haut la culture paysanne. Il ira, pour la publicité de son invention, jusqu'à descendre en conduisant son tracteur muni de la charrue, les escaliers d'un des hôtels les plus sélects du monde (L'Hôtel Claridge de Londres).

Avant ça, Harry passa une enfance dure dans la modeste ferme de ses parents, quelque part en Irlande, où il naquit le 4 Novembre 1884. Transporter le fumier, il connaissait, l'école, à peine, vu que ses parents ne pouvaient la lui payer. Avec son frère, il se fera d'abord garagiste. Petit à petit, il se perfectionnera et comme il n'oubliera pas qu'il venait d'une ferme, il réfléchira au couple tracteur/charrue. C'est par la charrue qu'il ira au tracteur, par la charrue dont il connaissait bien le rôle. Le géant étasunien Ford le convoqua et comprit aussitôt qu'il devait mettre cet homme à son service. « *Les propositions de Ford lui ouvraient un chemin rapide et sûr vers le succès. Mais Ferguson préférait ne dépendre de personne et courir lui— même sa chance plutôt que de devenir simple employé et perdre son indépendance* » écrira son biographe. Il n'était pas fils de paysans pour rien ! ajoute **Le Bastard**. Harry tenait absolument à rester son propre maître malgré les propositions les plus alléchantes. En toute indépendance, il fabriqua la charrue qui s'adaptait aux tracteurs Ford jusqu'au jour où Ford cessa de les fabriquer (le fameux **Fordson**). Alors Ferguson, accusé d'une dilatation du cerveau par les ingénieurs diplômés patentés, pensa au début des années 30, inventer le tracteur qui soulagerait les paysans du monde entier. Il chercha et expérimenta pendant six ans. En 1935 il arriva à un tracteur ridiculement petit par rapport aux autres machines, et pourtant merveilleux. Le génie de cet homme ne fut pas uniquement d'avoir démontré qu'il vaut mieux parfois faire petit pour réussir, mais aussi qu'il faut **savoir donner aux paysans le temps de la réaction**. Ses tracteurs soulevèrent le scepticisme et, ne se vendant pas, la fabrication fut en péril aussi on lui proposa d'augmenter le prix de vente pour équilibrer les comptes. Il refusa et une nouvelle fois, il dut rompre avec le monde industriel. Brown (un nom qu'on retrouvera dans la fabrication des tracteurs) rompit le contrat et Ferguson se retrouva seul avec son invention qu'il tenait à vendre à bas prix, car il travaillait pour les paysans pas pour son intérêt personnel. Il se retourna vers ... Ford et ça a marché jusqu'au point même où Ford, contre toute logique commerciale, accepta de donner au tracteur le nom de son inventeur.

Malheureusement pour le petit irlandais, le vieux Ford mourut en 1947 et le successeur n'ayant rien à faire de ce codirigeant le chassa. Le petit inventeur aura sa revanche, et produira tout de même ses tracteurs "philosophiques" qui devaient permettre de produire plus en travaillant moins et donc d'aller vers une société d'abondance favorable à tout le monde.

Quand il mourut subitement en 1960, avait-il conscience que **Le Progrès** servait surtout les riches qui eux connaissaient la société d'abondance depuis longtemps ?

L'industriel rusé ne sera pas l'industriel français qui agira sans hésitations, puisqu'il ne fera presque rien sur ce plan.

S'il faut un autre homme clé à l'affaire, **L'Exilé** propose d'étudier le cas de Henry Ford (même initiales que le présent), le manipulateur raté du petit irlandais à la culture paysanne. Il ira, pour la publicité de ses inventions, jusqu'à vanter les mérites de la démocratie tout en inventant une voiture de course.

Avant ça, Henry passa une enfance dure dans la modeste ferme de ses parents quelque part dans le Michigan où il naquit en 1863. Transporter le fumier, il connaissait, l'école, à peine, vu que ses parents ne pouvaient la lui payer ! Apprenti à 17 ans il se fera d'abord garagiste dans un atelier de mécanique. En 1890, il entre chez Edison comme mécanicien et deux ans après fabrique une auto qui engloutit toutes ses économies. En 1896, il fonde la Ford Motor Society avec comme simple programme : construire un type unique d'automobile La première année il en vend 1700 puis en 1920, 1.250.000. Il devint géant par la voiture (l'urbain) le tracteur n'était qu'un passe— temps secondaire.

A la question, pourquoi *les Français sont— ils nouilles en matière de machines agricoles* ? la tronçonneuse de ***L'Exilé*** veut répondre : « ils méprisèrent l'agriculture et ne voulurent pas s'abaisser à l'aider. Voilà une conséquence directement économique d'une attitude idéologique. » ***L'Exilé*** ajoute cette note de Daniel **Tacet** écrite en 1993 : « *C'est tout de même incroyable de constater que les seules machines à vendanger les vignobles du Bordelais ou de la Bourgogne sont italiennes.* » Pour ***L'Exilé*** ce n'est pas incroyable car avec son ami québécois Jacques Desmarais, il a réfléchi à la philosophie italienne comme à celle des USA, et en retour à celle de la France où les industriels ne surent pas industrialiser les champs ni élaborer un secteur agro— alimentaire qui sera surtout produit par les coopératives paysannes. Un des philosophes conseillés par le québécois j'appelle **Rorty** et le 26/12/91 Jacques écrit : « *Je constate qu'on commence à traduire en français les écrits du philosophe nord— américain Richard Rorty. Il est à lire ce Rorty. C'est lui— même un lecteur très perspicace de Dewey, lecteur plus fiable que Vacher.* » Le livre avait été imprimé à Cahors sur les presses de l'Imprimerie du Quercy. Parfois le monde traverse l'étrange. ***Le Bastard Généreux*** tient à faire observer que contrairement à Rorty et son maître Dewey, il considère que l'histoire du monde s'apprend :

1 — dans l'histoire de ses ruptures et non dans celle de ses continuités et

2 — dans l'histoire des hommes concrets toujours plus forte que celle des structures.

21— Troisième bilan

« C'est une véritable déstabilisation de la nation des travailleurs.
Déstabilisation des classes dangereuses : le paysan rouge et l'ouvrier-paysan militant
ont été globalement mis "en résidence". M. Clouscard

Après les dix ans d'efforts pour créer les personnages, dix années supplémentaires ont permis de régler la question de la propriété dans cette histoire pharaonique, et de trouver l'architecture de ce livre, mais comme prévu en ce 1^{er} janvier 2005, sur la merveilleuse place de Cuernavaca, au Mexique, avec Hernan Cortès, figé sur sa statue équestre, ils peuvent se retrouver pour un troisième bilan.

Dieu— citoyen dirige les travaux de ce colloque qui, pour des raisons pédagogiques, lie le ciel (dieu) et la terre (le citoyen). Les Gradés signalent à présent le plan qu'ils ont élaboré : réduire le paysan à son rôle économique en le réduisant au prix de ses produits dépassés, pour ainsi l'ensevelir sous les lois du temps qui passe !

Tommaso avait pensé que la première guerre mondiale allait tout changer. Il avait tablé sur la mise en cause de la propriété, puis sur la guerre des prix, pour réduire les paysans, mais voilà qu'à l'achèvement de la deuxième guerre mondiale, les paysans français n'avaient pas encore baissé les bras ! Au contraire, pour diverses raisons qu'il étudiera à tête reposée, entre 1940 et 1944, ils ne furent jamais autant courtisés.

Dieu Citoyen découvrait de plus, avec la renaissance de la Pologne, que dans un pays nouvellement socialiste, le paysan trouvait une nouvelle jeunesse en s'accrochant aux terres qu'on venait de lui distribuer. Concernant les prix, les petits paysans propriétaires qui refusèrent les coopératives s'en sortaient mieux que les bien— dotés en moyens en tout genre. Au marché libre de la ville ils vendaient à des tarifs supérieurs aux marchés d'Etat.

Des Français n'apprirent cette évidence que le 5 juillet 94 en écoutant à Montauban un économiste polonais. Comme d'habitude, on pouvait rétorquer que le petit paysan, en s'accrochant désespérément à sa terre, faisait perdre de l'argent au pays puisque, ne se modernisant pas, il en restait à une faible productivité.

Pourtant, tout en sentant qu'il échouait, Tommaso voyait qu'il réussissait ! Les paysans allaient disparaître par une voie qu'il n'avait pas prévu. Il commençait à apprendre seulement à la fin du XX^{ème} siècle que seules les grandes illusions permettent de lancer de grands projets.

S'il avait essayé de tout prévoir, il se serait découragé avant de commencer, tandis que doté de fausses croyances, il avançait à contretemps, mais avançait tout de même. Comme les révolutionnaires de 1848 qui luttèrent pour le suffrage universel masculin croyant en retirer des bénéfices et qui se firent battre aux élections, sans se douter que des effets plus positifs que leur victoire, allaient surgir plus tard, au point de rendre universelle la revendication du suffrage universel !

En fait, la victoire de Tommaso n'était plus qu'une question de temps.

En toute chose, la patience est révolutionnaire.

Le dispositif étant lancé, les seuls gestes qu'avaient à accomplir ses deux aides, consistaient à accompagner le mouvement. La preuve irréfutable tenait dans le cas Ferguson qui avait rêvé à une société où la machine au service de l'homme fonctionnerait suivant la logique "agricole", et qui échoua de son vivant mais gagna ensuite en notoriété.

Le Gradé contrôlait tous les postes de commande. Comme cela est apparu de plus en plus clair **Le Gradé A.** couvrait le secteur industriel et **Le Gradé B.** le secteur bancaire. **Le Bucolique** contrôlait tous les postes de pensée. **Le Bucolique Casanier** couvrait le secteur "isolation" et **le Bucolique Gradué** le secteur "communication" (il n'était pas lalondien pour rien).

Quel beau tableau ! L'Industrie se chamaillant parfois avec La Banque, les solitaires se plaignant des fadaïses de la télévision, puis le banquier aidant la communication, et l'industriel solitaire défendant contre tous, la fabrication des préservatifs décorés à la main ! Quel beau film racontera, dans ce contexte, la vie du **Bucolique Casanier** ! En trois temps : enfance, adolescence, âge adulte. Enfance révoltée (il a fallu caser la révolte, pour faire vrai), adolescence amoureuse (avec **Le Gradé A.** il joue l'amour contre l'amitié), âge adulte victorieux (l'histoire doit se terminer BIEN). Si l'héroïne (une femme si belle...) portait en elle quelques maladies à vaincre, ce serait pain béni ! Il faudra même qu'elle soit une incomprise (comble du cynisme).

Sa victoire sera le mariage tandis que pour le Gradé A. ce sera l'écriture.

Le voyage initiatique marquera la vie du Gradé B. comme le repos celle du Bucolique Gradué.

Bien que fatale à présent, cette histoire sans paysans ne laissait pourtant pas les tronçonneuses des deux combattants inactives. D'abord parce que, comme l'observa Tommaso, l'histoire ne se déroulait pas exactement comme les autorités le souhaitaient, quelqu'un se situant au— dessus du Dieu Citoyen pour en perturber les plans, ou des petits, introduisant avec succès, des pièges (ou des leurres c'est plus moderne). Ce décalage, ce jeu dans la construction, laissait quelques espoirs aux défenseurs des paysans. L'essentiel n'avait pas été abordé, à savoir la force d'une indépendance millénaire qui tenait de la vie, plus que de la propriété ou des rapports marchands.

—De toute façon, lance **le Bastard Généreux** si la France perd ses paysans il en restera ailleurs.

—Tu veux dire, il en restera à Ouarzazate, au Maroc par exemple, ajoute pour le taquiner **Le Bastard Cohérent** qui connaît la résonnance de ce nom dans la mémoire de son ami.

L'Exilé Rageur qui n'était pas indifférent au débat (au moment des bilans tous se retrouvaient) ajoute qu'à partir de 1968, 16 000 personnes de la région d'Ouarzazate immigreront en France mais qu'à partir de 1984 ils y reviendront pour y faire de l'agriculture en s'aidant de connaissances d'un ami, de la prime de retour et d'une association dite ONG.

Un des immigrés (Jamal Lahoussain), illettré au début des années 60, obtiendra vingt— cinq ans plus tard un diplôme de l'Ecole des hautes études en sciences sociales et pourra aider au retour de ses compatriotes.

A ce mot d'Ouarzazate et de paysans encore et encore accrochés à leur terre, Tommaso ne put s'empêcher de repenser à la vieille et même très vieille histoire d'Ibn Rochd. Tout d'un coup, pris par les remords, il sentit qu'il avait été injuste en faisant connaître la géniale pensée d'Ibn Rochd tout en effaçant l'homme de la vie européenne. Ibn Rochd naquit un peu avant lui à Cordoba et mourut juste au— dessus d'Ouarzazate, à Marrakech. Ensemble ils firent de Paris le centre intellectuel du monde.

Maintenant, Tommaso apprenait par **Dieu Média** que **la Bible** serait tournée en film à plusieurs épisodes à ... Ouarzazate ! Comme si **Le Bastard Généreux**, fier de cette ville, prenait (sans le savoir qui plus est) une revanche ! Sans doute une revanche du hasard ! Car **Dieu Citoyen** l'a compris, cette ville marocaine, il y tient sans même savoir pourquoi, ce brave Tommaso qu'il n'aurait pas imaginé aussi têtue !

Comme **Dieu Média** semble tout aussi têtue, ce film sera tourné. Cela ne rendra que plus acharné son labeur anti— paysan. Il va encore laisser un peu de temps à ses adversaires rêveurs mais dans la partie suivante, il ne lâchera plus les rênes. Il sait que la Vieille France agonise dans ses deux composantes. Laissant celle ouvrière venue du compagnonnage, il cite, à contrecœur, Michel Cloucard pour l'analyse de la Vieille France Paysanne :

« De même pour l'autre Vieille France venue du fond des âges, de la société communautaire

primitive puis de la société d'avant les classes sociales, la France coutumière, celle de la paysannerie qui certes soumise à la hiérarchie des classes des temps modernes a su préserver cette culture et l'adapter aux acquisitions essentielles de la Révolution Française. En ce sens, on peut parler de culture paysanne. Culture rurale, plus précisément Car la culture paysanne a été aussi façonnée par le mode de production féodal : une économie de marché des biens de subsistance qui a produit un premier échange de la ville à la campagne. Mais échange à visage humain, circonscrit de la ferme isolée au bourg, puis à la petite ville. La culture rurale est ce relationnel objectivé par un environnement urbanistique qui est devenu la douce France : un petit village, une église, une mairie, un bistrot le tout sur une placette et la campagne alentour ; (De cette subtile infrastructure de l'âme d'un peuple, la niaiserie social— démocrate n'a retenu que le mièvre thème de la convivialité, idéologie de consommateur et de parasite qui rêve de s'asseoir à la table rurale des produits "naturels"... qu'il n'aura pas produits.) Cette Vieille France est bien une culture qui a su intégrer le changement politique de la modernité (Révolution française et socialisme,) dans la tradition coutumière venue du fond des âges. (..) Un véritable déplacement de population sera le corollaire de l'implantation industrielle du CME (Capitalisme monopoliste d'Etat). Ce sera une migration massive du paysan à la ville, de la petite ville vers la grande ville et dans la grande ville de l'ouvrier vers les banlieues. (Migration qui doit se compléter de la migration du travailleur étranger). C'est tout un processus de désertification des campagnes et d'urbanisation sauvage de ces déracinés (HLM). Cette stratégie de déplacement de population atteint la culture de la Vieille France en son infrastructure. Elle a été particulièrement efficace, il faut le constater ! La résistance populaire a perdu l'essentiel de ses assises. C'est une véritable déstabilisation de la nation des travailleurs. Déstabilisation de classes dangereuses : le paysan rouge et l'ouvrier— paysan militant ont été globalement mis en résidence."

Tommaso toujours du côté du constat, laisse le dernier mot à ses adversaires toujours du côté des prévisions.

— Le XXI ème siècle sera l'alliance du culturel et du politique contre l'économique et en conséquence les réserves paysannes liées à ce lien culturel— politique pourront ressortir de la cave avec une bouteille de vin vieux à la main, chante **L'Exilé Consentant**. Il pense à Naguib Mahfouz déclarant au sujet du contrôle des naissances : "Toute la question peut se synthétiser dans la nécessité d'une meilleure démocratisation. Ce processus politique semble n'avoir aucun lien avec la croissance démographique, mais, en réalité, les gens ne peuvent décider du nombre d'enfants à avoir que dans une société démocratique. En l'absence de liberté ces choix sont imposés."

Ainsi, la petite propriété paysanne, source de responsabilisation, d'argument démocratique se lie au contrôle des naissances.

— Contre les grands schémas, les mono— machins, la polyculture deviendra la règle, ajoute le Bastard Généreux. A La solution unique (parfois divine) les hommes répondront par LES solutions plausibles et l'élaboration des réponses supposera la possession de plusieurs cultures. La victoire du Dieu Industrie serait sa propre défaite I Ainsi gagna Pyrrhus I Le fait que Dieu Citoyen ne se sente assuré ni de ses complices, ni de ses arguments me confirme dans mon intuition.

Pour gagner les nouvelles indépendances, **L'Exilé Rageur**, moins optimiste, rêve de jouer sur l'écart "isolation", "communication" que la société impose (c'est qui la société ?). L'isolation fut d'abord thermique. Il fallait économiser la chaleur pour compenser sans doute la perte de chaleur humaine dans les échanges quotidiens. Ensuite arriva l'isolation phonique. Il fallait se concentrer sur le bruit de son nombril pour compenser les dérèglements causés par les bruits extérieurs. Tout s'acheva dans ce fameux préservatif général nommé "télé". Ce bâtiment super— isolé ne pouvant tenir contre les vents et les marées car, même le "geste auguste du jouisseur" ne les écartera pas, **L'Exilé Rageur** pourra ainsi l'abattre. Les constructions, même avec des systèmes antisismiques, ne résisteront pas surtout si,

au tremblement de terre pronostiqué par des hommes, la nature répond par une belle inondation. Nous aurions le bruit des uns (ceux des Bucoliques) face aux fruits des autres (ceux produits par les métèques). Le seul des uns (le téléman) face au sel des autres (le solidarity man).

Puisqu'il en a l'occasion, L'Exilé Rageur demande au Bastard Cohérent plutôt morose :

— Pourquoi vis— tu toujours à côté de ta langue ?

Voici la réponse :

— Comment as— tu pu deviner pareille anomalie ? Après de longues années scolaires, j'ai découvert que je ne pouvais rien dire en anglais alors j'ai perdu l'envie de parler. Même en français. Je ne m'exprime plus qu'à contrecœur. Le bruit de la tronçonneuse me comble !

— Pourquoi vis— tu à côté de la France ? voilà la vraie question conclut E.R. Et ainsi s'achevèrent leurs grands bavardages.

D – Le Temps

Montauban, Aux futurs membres du conseil municipal Messieurs,

J'ai vu hier encore avec une joie indescriptible les deux peupliers de la place de la préfecture et je me suis cru plus jeune de trente ans. Chaque fois qu'il m'est donné de les voir, je salue respectueusement en eux les types les plus purs de notre vieille arboriculture montalbanaise. Sans branches, sans feuilles, presque sans écorce, ils semblent placés là pour protester patriotiquement contre les funestes coutumes du Nord qui tendent de plus en plus à nous envahir. Déjà nos paysannes ont abandonné ces coiffures gracieuses et rembourrées à l'épreuve du coup de poing du mari ; les vestes élégantes de nos métayers ont cédé le pas aux horribles blouses des agriculteurs de la Beauce ; et si vous n'y veillez, nos arbres eux— mêmes adopteront bientôt les modes ridicules des parcs de Compiègne et de Saint— Germain.

Nos pères, justement fiers de leur soleil et de leur ciel se seraient fait écorcher plutôt que d'en rien laisser cacher. Ce n'est pas eux qui auraient donné toute liberté à leurs bosquets et à leurs rideaux de peupliers. Au rebours des Hollandais qui nettoient méticuleusement leurs rues et n'émouvent pas leurs arbres, ils n'élaguaient pas leurs trottoirs mais balayaient leurs peupliers : tous les usages sont respectables. A l'époque où les saines traditions n'avaient reçu aucune atteinte, j'allai voir un de mes amis à la campagne. Depuis une dizaine d'années je n'avais pas visité sa propriété. C'était au mois d'août, et je jouis pendant le chemin d'un soleil à qui celui des Tropiques n'aurait guère rendu de points, c'est— à— dire de degrés. Les arbres qui bordaient les talus furent aussi polis que possible ils ne me gênèrent que de l'ombre de leurs troncs. Pouvaient— ils faire moins, à moins de n'être pas des arbres. Je fus surpris, en arrivant, de trouver ceux de mon ami complètement incultes. Oh ! me dit— il, excuse— moi de te recevoir au milieu d'un pareil désordre : mes voisins m'ont fait des misères, et, pour me venger, j'ai tout laissé pousser les voilà bien avancés maintenant.[...] Ah ! c'était le beau temps de nos campagnes ! Nos coteaux avaient encore le grand caractère de ceux de l'Arabie pétrée [...] Fallait— il, dans ces jours fortunés, un mat de cocagne pour une fête publique — vite, disait le maire aux sergents de ville, allez chez moi et coupez— y le premier arbre venu il ne vous restera qu'à le savonner. Mais, hélas tout se perd. [...] Ne laissez pas complètement tomber un art qui fit la gloire de nos contrées ; qui lui donnait le caractère si particulier et en éloignait les touristes et les peintres ces deux plaies de tant de pays. Henri Nazon peintre-paysagiste;1871

P.S. J'ajoute, Messieurs, que dans mon humble supplique, je n'ai pas entendu parler des arbres à fruit et à ramée, si je peux m'expliquer ainsi, ceux-là sont les mêmes en tout pays.

22 – Le Revanchard

Qu'est-ce que la vie rentabilisée par un pourcentage tombant mensuellement de la machine sans harmonie ?

Contre *L'Exilé* et *Le Bastard* toujours plus actifs que prévu, *Le Gradé* et *Le Bucolique* lancent un autre homme *Le Revanchard*. *Dieu Citoyen* le hisse jusqu'à la vie à cause de l'argument qu'il est venu lui offrir : les paysans subissent le temps comme les animaux subissent les saisons et à ce titre ne méritent pas de survivre en tant qu'humains. Dans *Les Paysans* de Balzac, le père Fourchon ne reconnaît-il pas : "Comme dit le père Niseron qu'est resté républicain après tout le monde, le Peuple a la vie dure, ii ne meurt pas, il a le temps pour lui !...", un roman où, comme dans tout roman, couve un feu et là, ce sera celui de la méchanceté paysanne. Quelle étrange répétition, celle du couple Fourchon— Mouche face au couple Niseron— Geneviève ! Une méchanceté qui amuse Tommaso !

Donc le temps. C'est vrai quoi ! A la campagne on ne peut brûler les étapes. On subit le temps. On le supporte. Même si on l'injurie, on s'y plie. On le surveille. Et parfois, le temps historique ne se différencie plus du temps météorologique. Les cerisiers peuvent donner une récolte plus ou moins importante (on appelle ça améliorer le rendement) mais jamais ô grand jamais, ils n'en donneront deux par an. On résout le problème par des moyens de transport. Pour obtenir plus de graines de semence de tournesol, la récolte tarn et garonnaise se resème aussitôt au Chili et peut donc contribuer plus massivement à une nouvelle récolte en Europe. On le résout aussi en changeant les goûts des consommateurs. Pourquoi passer de la viande rouge à la viande blanche? Prenez un animal qui ne va chez le boucher que deux ans après sa naissance et un autre qui y va quatre semaines après, quel est celui qui représente le meilleur rapport financier ? Le succès mondial du poulet symbolisé par la chaîne étasunienne Fried Chicken, ne tient qu'à la croissance rapide de l'animal, non à la qualité de sa chair. Si vous pouvez réinvestir chaque mois le capital placé et les intérêts acquis, il faudra que celui que vous avez immobilisé trois ans soit d'un rapport exceptionnel pour être à la hauteur. J'ai 1000F qui me rapportent 10% par an et 1000F qui me rapportent 5% par mois. Dans le premier cas je gagne 100F c'est facile à calculer et j'arrive à 1100F. Dans le deuxième je gagne 50F le premier mois donc je réinvestis 1050 et le deuxième mois je gagne : 52F50. Je réinvestis le tout soit 1102,50 et je gagne : 55F1. Je réinvestis le tout soit 1157.60 et je gagne : 57F88. A la fin de l'année, à la place de 1100F, j'ai 1796F. Avec des sommes plus considérables, quel beurre ne ferait— on pas ? Mais l'agriculture reste allergique même aux plus beaux calculs et en conséquence le bœuf sans lequel le cow— boy n'aurait pas existé continuera une carrière ... surtout pour les consommateurs aisés. Dans les *Temps Modernes* de 1976, David Simpson fit observer : "ça vaut la peine de noter que plus de 75 millions de bisons ont pu utiliser la prairie pendant des siècles sans l'endommager, alors que 20 millions de bovins et 25 millions de moutons ont détruit la moitié de la prairie en 60 ans. Cela nous éclaire."

Les Revanchards vont à la Bourse faire fructifier un argent qui ne produit rien.

Les Paysans sont dans la bouse : ils font fructifier des produits qui ne rapportent rien.

Le temps n'est pas de l'argent pour des prunes tout de même !

La condamnation des paysans, qu'il faut demander au *Gradé* de prononcer solennellement, vient du temps qui les emprisonne au lieu de les libérer, du temps qui dicte ses aléas en terme météorologique. Avec des semences hybrides, avec des poulets à la place du bœuf, avec des engrais chers payés aux industriels, avec des serres, ils peuvent tenter d'accroître leur production ils ne rentabiliseront jamais

leurs investissements comme savent le faire les banquiers. Lisez Mohamed Saïd Ziad, dans **Algérie Actualité** :

« Ainsi de belles ondées sont venues mettre un terme au cauchemar réel, celui du petit paysan que la prolongation du beau temps aurait plongé dans la ruine certaine. »

Le sort d'un homme, entre les mains du temps !

Et s'il s'agirait encore d'un homme s'exclame ! **Le Revanchard**.

L'Exilé veut— il déjà coincer **Le Revanchard**.

C'est vrai quoi ! A la campagne, les étapes du jour s'appellent, se lever, travailler, manger, dormir. Généralement on va chier après les repas ! Evidemment, les villes peuvent donner du travail la nuit (on appelle ça améliorer le rendement) mais jamais, ô grand jamais, elles ne dispenseront personne de dormir. On résout l'insomnie par des moyens médicaux. On la résout aussi par l'épuisement. Pour ne pas se soumettre au temps ils le nient. Prenez un citadin qui passe devant sa pointeuse matin et soir pour contrôler son apport financier à l'entreprise, son temps serait— il uniquement, la liberté ? Les ouvriers subiront les jours comme le décidèrent les patrons qui au départ les payèrent au jour le jour.

Comme d'habitude **L'Exilé** veut aller au— delà du face— à— face sans l'écarter. Si **Le Moderne** se conçoit comme une libération des conditions naturelles faites à l'homme, il faut alors y inclure les libérations par rapport à un système bien humain lui (notre système économique industriel), qui ne conserve le paysan que PAR PROTECTION, en attendant de pouvoir nourrir les vivants, exclusivement par des moyens chimiques. Pour le moment, l'industriel fera des gâteaux en se gardant bien de cultiver lui— même le champ de blé qui lui apporterait la farine indispensable. Pour la biscuiterie, pas de crainte, il y aura toujours, sauf exception, de la farine, mais pour le vendeur de cornichons en pots, sans une production que lui resterait— il à faire ? La meilleure solution ne serait— elle pas que l'industriel prenne en charge ce secteur ? Il préférera passer des contrats avec les paysans à qui il donnera, pour qu'ils en assument les inconvénients, la garantie du prix d'achat (quel cadeau pour un industriel qui a la garantie de son prix de vente !).

Dénigrer des hommes soumis au temps n'empêche personne de les exploiter !

Les inconvénients du temps sont offerts aux attardés humains et les avantages du machinal aux humains avancés.

Il existe une nuance : le système esclavagiste.

Si des Etasuniens peuvent écrire en 1956 : « l'agriculture a toujours été la principale industrie aux Avoyelles » il ne s'agit pas simplement d'un glissement accidentel de sens qui inclurait l'agriculture dans l'industrie !

En réalité, dans le système esclavagiste, celui qui travaille — le nègre— n'a pas de responsabilité car il n'a rien à perdre ne possédant rien. Ce système est donc plus proche du système de l'usine que de celui de la petite propriété paysanne. Si la Guerre de Sécession fut celle de la Terre contre l'industrie, on comprend donc qu'il s'agissait en réalité de deux formes industrielles : une industrie qui s'essayait à tenir un temps agricole (le temps d'une continuité) contre celle qui imposait le temps industriel (le temps des fractures répétées toujours à plus grande vitesse).

Le Revanchard aurait été Nordiste mais, en tant que Français, il se trouve en réalité heureux de ne pas avoir eu à faire ce choix. Il préfère notre opposition franche entre agriculture et industrie.

Ecrire sur l'enjeu démocratique que présente la maîtrise du temps, sans dire un mot sur les paysans, sans lier cette mutation sociale et ses conséquences directes, quel massacre !

Jean Chesneaux aime bien ce thème du temps et il écrit dans le **Monde diplomatique** de septembre 1994 : « Le citoyen disait Henri Lefebvre à propos de la 5^{ème} République a fait place à l'usager ; le souci d'un être social inscrit dans la durée s'efface devant celui des satisfactions à court terme et des

servies dont il suffit qu'ils 'tournent'».

Le Revanchard sourit de cette quête d'un être social inscrit dans la durée qui invoque en fait un fatalisme.

L'Exilé prétend coincer Le Revanchard, Il déclare :

— Lisez Mohamed Saïd Ziad dans ***Algérie Actualité*** : « *La neige cette incomparable source de ressourcement était là pour confirmer la mémoire ancestrale selon laquelle, il n est pas étonnant de la voit venir porter ombrage à la blancheur des poiriers en fleurs ; "Recouvre— là (la nature) ou je la recouvre", dit un jour cet arbre à l'intention de la neige, car les choses ont leur propre langage qu'il n'est pas permis à l'homme de saisir sur— le— champ.* »

Le Revanchard ne comprendra jamais ce langage ancestral même s'il passe des heures à admirer des pentes enneigées. S'il arrive à la neige de tomber en masse sur Paris, tout le monde verra que même la ville changera de rythme et que même Le Revanchard en subira les effets au point que, logique avec lui— même, il ne se regardera pas dans son miroir de crainte d'y voir un animal qui subit la saison. Face à ce Revanchard, le paysan ne rentabilisera pas sa vie comme un pourcentage tombant tous les mois de la machine sans harmonie qui ne parle que chiffres. Et si tel est le prix de l'archaïsme, il le paiera sans tricher.

Le futur véritable servira l'homme
qui activera d'un même geste, sa géographie et son histoire.

Le Bastard tient maintenant à trancher le débat (ne disons rien de plus, de l'outil utilisé).

La démonstration étant faite que le temps agricole et le temps industriel sont irrémédiablement opposés, il reste à connaître le type de leurs rapports.

Une fois n'est pas coutume, **Le Bastard** commencera par un éloge de l'industriel.

A ses yeux, en faisant du Temps son instrument d'action, l'industriel rendra l'homme capable d'en devenir le maître. Toute victoire humaine méritant d'être célébrée, celle de l'homme sur le Temps le mérite encore plus. L'industriel s'achèvera dans la taylorisation : mettre bout à bout des devoirs d'actions qui s'inscrivent sur une chaîne, celle du temps, et qui passent devant des travailleurs rendus immensément efficaces puisqu'ils n'ont qu'un geste à accomplir, celui qu'ils ne peuvent éviter. Cette taylorisation commença par l'invention de ... la lecture. Un nombre fini de signes pour une infinie production de mots suivant un sens de lecture. Voilà pourquoi autrefois les enfants étaient invités à suivre la ligne avec le doigt. Il fallait que le maître puisse contrôler jusqu'à quel point l'enfant se pliait à la règle. Le maître aurait dû suivre les yeux, les seuls aptes à lire, mais devant la difficulté de la chose, il reporta sur la main, sa mise aux normes de l'enfant. Non content de suivre la ligne, il faut tourner les pages dans le bon sens ! La lecture reste un acte linéaire, un acte qui se déroule uniquement sur la ligne du temps. A part la chaîne, inventée par le taylorisme, **Le Bastard** ne voit rien de plus semblable. La musique se déroule aussi sur la chaîne du temps mais bien des générations de musiciens ont prouvé qu'ils pouvaient jouer à l'oreille, sans avoir à lire une partition, ou sans en être prisonniers. Là aussi l'imposition du solfège se veut le moyen de contrôler l'impossible. Evidemment, toute activité de transport se centre aussi sur le temps mais un temps discontinu sauf dans les grandes plaines étasuniennes. Peut— être le transport aérien échappe— t— il le plus parfaitement aux ennuis du territoire ! (par temps clair).

Une fois encore — et **Le Gradé** s'en félicite — les Etasuniens savent parler juste : ils évoquent rarement le nombre de miles (unité de longueur) qui sépare deux villes préférant dire le temps normal qu'il faut pour aller de l'une à l'autre (temps compté le plus souvent en roulant sur autoroute à la vitesse maximum autorisée) d'où un effacement de l'espace au profit du temps, et de l'agriculture au profit de l'industrie ! **Le Gradé** regrette de plus en plus que Tommaso n'ait pas choisi les USA comme terre d'expérience pour la disparition des paysans, mais comment s'en étonner, il vécut sa vie terrestre sans soupçonner l'existence du Nouveau Monde.

Le Bastard reprenant "la main" admet que le temps du paysan ne peut pas être un temps qu'il soumet à ses désirs puisque tout au contraire il travaille au rythme des saisons. Voilà pourquoi il n'eut pas à attendre 1989 pour découvrir que l'histoire n'a pas un sens progressiste inévitable. Le cultivateur ne peut dérouler le temps comme un parchemin qu'on va lire, où le jouer comme une mélodie qu'on va chanter. Tout au contraire, reconnaissant son impuissance, il invoque souvent le Dieu Tout Puissant pour sauver ses récoltes.

Sauf que l'industriel rend l'homme maître du temps, sans le rendre maître de lui— même, aussi l'homme se demande : que faire de cette acquisition ? Partir en vacances, ces mêmes vacances que le paysan reproche aux ouvriers ? Il se trouve que très vite, en vacances, l'ouvrier réactive ses rythmes de travail. Ce n'est plus métro— boulot— dodo, mais voiture— plage— dodo. Avec toutefois des

différences de taille : au camping, le citadin croit retrouver quelques souvenirs ruraux, les horaires réduits au minimum, le soleil vénéré au maximum, le voisinage plus fraternel (d'où le nombre considérable de places habituelles dans les campings) et tout d'un coup la campagne sent bon la nostalgie. Cependant l'exploitation « éconômisée » à l'entreprise se « dépense » généralement sur les lieux des loisirs sans remise en cause du temps machinal. En devenant maître du temps dans le monde industriel, le citadin s'est chargé d'une grande illusion : croire que le temps se contrôle, alors que seule la durée crée de la civilité.

Le paysan, intrinsèquement lié à cette durée, s'il n'a pas les avantages du monde industriel (une liberté potentielle) n'en subit pas les inconvénients (une liberté détournée). D'avoir appris au cours des siècles, la patience, en rend certains Sages. Le jour où le futur véritable passera par l'homme activant d'un même geste sa géographie et son histoire, ces Sages auront leur mot à dire. Pour le moment affirme **Le Gradé**, l'histoire appartient à la ville (à la campagne elle se nie en traditions figées) et la géographie appartient à la campagne (à la ville, elle se nie en horizons bouchés).

L'Exilé tient à trahir le débat. Il sait que le paysan court maintenant plus souvent derrière le tracteur que le tracteur ne lui gagne du temps ! Pour réfléchir à des projets, préparer des initiatives, ça pouvait mieux se faire au contact des animaux que sur un tracteur climatisé où la radio lui en met plein la tête.

— Rien de tel que de suivre les chevaux pour mûrir ses discours. Je les ressassais le long des sillons, et le soir, j'allai de bon cœur, témoigne le paysan André Pochon dans *Le Tour de France* réalisé par Fabrice Nicolino. Bien d'autres auraient pu dire de même car parler avec des animaux, ce n'est pas parler dans le vide. Et quel genre de discours, ce paysan prenait— il le temps de préparer tout en labourant ? Planter des prairies avec des trèfles blancs, ça leur permettait de mieux pousser même sans engrais azoté ! Cette révolution fourragère, il la commente ainsi : « Tout ceci ne peut que m'inciter à poser certaines questions. En effet comment se fait— il que les efforts de vulgarisation du CETA de Corlay se soient heurtés à tant d'indifférence et de scepticisme de la part des milieux officiels ? Pourquoi avoir attendu d'autre part douze ans pour parler des résultats de M. Coppenet relatifs aux associations graminées— légumineuses ? (...) Aussi il vaut mieux se demander si l'on n'a pas préféré soutenir l'industrie française en misant sur le développement de la consommation des engrais azotés et du matériel agricole. »

La tronçonneuse de **L'Exilé** s'use et s'usera énormément à trancher tous les sacs d'engrais azotés inutiles que le temps industriel verse au rythme uniquement fixé par des hommes, dans les campagnes du monde entier. Les excès étasuniens permettront à Barry Commoner d'être le premier à expliquer comment l'usage massif des engrais azotés pouvait entraîner une augmentation importante des nitrates dans les eaux, augmentation préjudiciable à ceux qui la consomment. Ceci étant, pense **L'Exilé**, ce paysan, en retournant contre l'industriel le mépris dont il est victime, n'apporte pas la bonne explication à son problème. Il n'est pas écouté pour défendre les intérêts de l'industriel mais parce qu'il n'existe pas aux yeux de ce dernier ! En fait s'il avait été écouté, l'industriel aurait alors gagné, d'une façon ou d'une autre, cent fois plus de bénéfices.

Tout d'un coup, avec le TEMPS, l'acte inconsidéré aujourd'hui, peut revenir demain à la figure des humains comme un puissant boomerang, le Temps que l'on avait asservi se rebellant contre les prétentions humaines. En faveur de qui joue le Temps ? Question classique des sportifs.

Le respect du temps, plus que sa mise au pas, se traduit par une culture de la mémoire et **L'Exilé** se surprend à constater que deux livres, publiés presque au même moment (novembre 93 et mars 94) chez le même éditeur et au sujet des paysans, sont dotés de dédicaces à la mémoire des parents.

« A mes parents et à tous les autres agriculteurs du monde entier: grâce à qui si nos dirigeants le

souhaitaient vraiment, le problème de la faim dans le monde n'existerait pratiquement plus à la fin du XXe siècle », écrit Pierre Le Roy, un symbole de l'agri— manager.

« A la memoria'd Fransesch Audisio, fieul ëd Fransesch, fieul ëd Fransesch... lj mè cé tuti paizan piemontèis. cha savio I pressi dla tèra. » écrit Gabriel Audisio, un symbole de la nostalgie paysanne.

De cette répétition **le Bastard Généreux** en retient surtout la différence. D'un côté un rêve futuriste et de l'autre la mélancolie grave. Or la figure du paysan face au temps devrait inciter davantage à chercher au présent une philosophie permettant de ne plus subir les tristes épreuves du passé ni les fausses aventures du futur. Mais quels moyens a— t— il pour penser ?

24 – La Vitesse

"Le siècle de la vitesse anéantit tout ce qu'il trouve sur sa route.
Il faut que tout lui cède."
Corinne Saucier— 1956

La vitesse, SPEED en anglais ce qui donne sur le Webster's Dictionary quickness, velocity; good progress. The speed of..."

Son assurance permet à Tommaso de laisser parler les deux oiseaux de son mauvais augure. Il a toujours une contre— attaque prête et n'attend plus pour la révéler : ce sera La Vitesse. Déjà dans ce livre, les textes encadrés en haut de page ne sont— ils pas destinés aux éventuels lecteurs pressés ? Le Gradé n'hésite pas à le suivre tandis que le Bucolique (surtout le Casanier) ne voit pas d'un bel œil l'invocation à ce principe. L'éloge de la lenteur que B.C. a facilement à la bouche (comme le Bastard Cohérent a celui de la paresse) reste abstrait parce qu'il sait au fond de lui— même que l'admiration de la vitesse fait partie du patrimoine de tous les hommes. Pour Tommaso, plutôt que de parler de temps et d'espace il faut travailler le rapport entre les deux données, réflexion qui lui est venue en écoutant les idées du Bastard.

La vitesse augmente quand, pour un espace donné, le temps mis à le parcourir diminue. Si je peux faire 1000 km à l'heure, cela ridiculise les 1000 km, qui en fin de compte ne séparent plus rien. Plus la vitesse augmente plus l'espace est détruit en tant qu'espace. Le fin du fin sera la télévision et voilà pourquoi Dieu Citoyen a mis des inventeurs sur le dossier. La télévision signera la fin des paysans, car elle fera entrer le monde dans chaque foyer. Elle la signera d'autant plus que le paysan, beaucoup plus amoureux de l'image que du livre, se prendra vite aux charmes du petit écran. Pour ne pas risquer trop gros, on ne lança d'abord que le cinéma et aussitôt il fit merveilles dans les campagnes. Dès 1921 l'Union coopérative Bordelaise organisait des projections cinématographiques pour assurer sa promotion, c'est dire combien le "canal" était porteur auprès des paysans. L'image pieuse ou révolutionnaire, l'image vendue par le colporteur ou ornant les almanachs, l'image du peintre ou celle réelle du paysage, toutes ces images n'avaient besoin que d'une chose, se plier aux lois de l'industrie pour reverser dans la tête des "attardés", l'idéologie qu'ils ne faisaient que refuser.

La télévision actuelle, rendant souvent impuissant le téléspectateur, face aux événements du monde, comme le paysan face à l'orage, détruira le dernier rempart derrière lequel le paysan croyait s'abriter. Le soir, quand la nuit cachera son monde quotidien, elle fera briller de mille feux celui que voudront lui montrer Le Gradé, Le Bucolique, Le Revanchard, tous soucieux de diriger les rêves vers le "nouvel au— delà" celui du Coca— Cola. Pour les esprits anciens et forts en réalisme, le combat entre de telles images « virtuelles » et celles réelles du paysan, paraîtra favorable à ces dernières. Pourtant, très vite, ce sont les "virtuelles" qui occuperont l'esprit du paysan plus que les réelles. Il résistera et nous savons grâce à L'Exilé et au Bastard que cette résistance tend parfois à l'héroïsme, mais il cèdera et le jour où il cèdera, s'écroulera un vestige de l'humanité. Finies les basses allégations au sujet de la propriété, des prix et qui sait quelles autres questions économiques. Finies les théories marxistes, anti— marxistes et néo— libérales. L'industrie elle— même aura perdue ses ouvriers. La fin des paysans sera la victoire de tous les ARTIFICES. Les progressistes qui auront cru intelligent de se faire une santé contre les paysans, perdront eux aussi l'infrastructure de leur

pédagogie. A la télé, ils joueront à l'extérieur, et tous les sportifs le savent, il est plus dur de gagner à l'extérieur ! Pourquoi en sera-t-il ainsi ? Le progressiste table sur l'effort linéaire pour mettre en cause les idées reçues or l'image joue la carte de la facilité et conforte les idées simples, les idées reçues. Attention, précise Tommaso, l'image télé dépasse la question de l'image puisqu'elle pose sur la table de tous les foyers celui de la vitesse. La photo reste sous les yeux de qui la tient le temps qu'il veut. L'image télé passe et si le magnétoscope l'arrête, il en arrête une sur cent mille.

Une fois n'est pas coutume, **Le Bastard** tient à ajouter un détail au raisonnement du Dieu Citoyen : de l'image fixe (photo) à l'image télé la coupure est immense puisque la deuxième réintroduit le Temps. Il a connu un paysan qui possédait des cartes postales du monde entier, et tant d'autres qui adoraient leurs albums photos. Ces images fixes étaient (et sont) virtuelles puisque dans la réalité, le temps ne s'arrête jamais. Peut-être que la passion du paysan pour cette image— là lui permettait, comme à chacun de nous, de vaincre l'impossible (c'est— à— dire vaincre le temps) qui souvent lui rendait la vie impossible. La télé retrouve la notion de temps, de déplacement dans le temps et ce n'est que par ce détour qu'il faut retrouver la vitesse.

Paul Virilio (un nom qui sonne italien) va jouer le rôle de philosophe de la vitesse. Pour lui, voir c'est prévoir : *"Si voir, c'est prévoir on comprend mieux pourquoi la prévision devint depuis peu, une industrie à part entière, avec l'essor de la simulation professionnelle etc. »*

Il veut dire par là que l'œil constitue le seul organe qui s'active sur la base d'une prévision.

Une fois découverte cette persistance rétinienne, il faut en saisir toutes les conséquences.

Par exemple en matière d'orthographe. Tous ceux qui relisent un texte qu'ils connaissent ne peuvent y trouver les fautes car l'œil lit sans s'attarder puisqu'à la vue des premières lettres, il devine déjà le mot.

Mais la vitesse c'est aussi tout autre chose. Paul Virilio essaie de chercher des raisons pour vaincre les instincts. Des Italiens ont cette thèse : autrefois la conscience raisonnable pouvait tenter de contrôler l'inconscient 'animal' mais aujourd'hui les égarements de la raison font retrouver des vertus à l'inconscient qui nous enlève la main de la plaque chauffante allumée. Inconsciemment on peut se sauver. L'héroïsme paysan, fait de passivité consentie et nécessaire, devra avec la vitesse se changer en un nouvel héroïsme que Jean— Philippe Domecq évoque ainsi : "L'occasion de l'héroïsme, c'est donc l'imprévu qui selon la réaction de l'individu devant cet imprévu, pourra occasionner un saut au— delà de la performance."

Face à l'orage toujours imprévisible, le paysan courbait le dos et le conducteur de Formule 1 évoqué par Domecq retrousse ses manches. La vitesse inverse même les limites du hasard.

Et le paysan dans tout cela ? interroge **Le Bastard**.

Virilio ne les connaît pas pourtant quel autre homme vit de plus de prévoyances ? Le chasseur et le cueilleur n'avaient besoin pour exercer leurs activités que de faibles prévisions tandis que le paysan les accumule. Il scrute le ciel comme la terre, il se fixe sur les mouvements de la lune, parfois il contrôle les naissances familiales, il diversifie ses récoltes pour les étaler dans le temps etc... L'ouvrier tout au contraire part au travail sans ses outils et attend sur place les ordres pour se lancer dans ses opérations. Le plus souvent l'artisan se rapproche assez du paysan à une différence près : chez l'artisan la commande du client est au point de départ de ses prévisions tandis que chez le paysan elle constitue le point d'arrivée.

Si l'œil prévoit, cela signifie mémoire visuelle.

Mais pour rester terre à terre voilà un cas où le temps détruit les prévisions. Un paysan veut demander l'augmentation du prix du lait ou, au cours des années 90, empêcher plus modestement toute baisse. Comment faire pression sur le négociant ? « Nous sommes pris dans le piège car nous sommes bien obligés de traire la vache sans pouvoir stocker le lait indéfiniment. "déclare Pascal Ferey. Il n'y a rien à prévoir et seulement à exécuter. Le travail commande !

Et le paysan dans tout cela ? ajoute L'Exilé.

Virilio ne les connaît pas, pourtant qui amplifie plus que le cultivateur le besoin de mémoire ?

Le chasseur et le cueilleur n'avaient besoin pour exercer leurs activités que de quelques repères (vitaux cependant) tandis que le paysan les accumule. Il mémorise le rythme des saisons comme la nature de son terrain, il fixe les mouvements de danse, parfois il contrôle les traditions familiales, il diversifie ses chansons pour les adapter à tous les temps etc.

Tout au contraire, pour résister, l'Ouvrier tend à s'oublier dans l'alcool comme la classe moyenne dans la drogue. Le paysan cultive sa mémoire grâce à l'image du clocher de son village ou à telle autre signe naturel marquant du paysage.

Pour L'Eclairé, contre le savoir paysan, savoir par cœur, prit toujours une dimension négative (qui s'en étonne à cette page du livre ?). A la fin du XX ème siècle, plutôt que d'interroger une philosophie, on relancera des méthodes techniques pour faire fonctionner sa mémoire considérée, comme le sexe, sous l'angle machinal. L'Exilé insiste par avance sur le futur de son rêve : le retour du culturel paysan se fera par une réévaluation des Arts de la Mémoire. L'Eclairé croira qu'après l'arrivée de l'imprimerie puis de tant d'autres produits industriels, on pouvait oublier "les détails" pour mieux consacrer son effort cérébral, au raisonnement, à la logique etc. Comment n'a— t— il pas deviné que la machine cérébrale finirait par tourner à vide et que le chaos aurait sa revanche ! Encore une fois pourquoi considérer qu'une tête bien faite exclut une tête bien pleine si ce n'est pour permettre à l'urbain d'exclure le paysan ? Il faut au contraire que "le bien fait" porte aussi sur "le bien plein" c'est— à— dire qu'il faut apprendre à mémoriser dans les conditions présentes face à ceux qui eurent le tort de croire que mémoriser était un acte hors du temps.

25— Le Vin

"Au sujet de leurs vins, il y avait autre chose à faire entendre dans la balance et le jugement que la stricte échelle du degré." Albert Cavaillé

Pour continuer le débat sur le temps L'Exilé Rageur mentionne un article qu'il a lu dans Point Gauche !, un journal du Tarn et Garonne. Au sujet du vin, une phrase encadrée attira son attention: "Entre un litre de Coca— Cola et un litre de v in, je ne vois qu'une différence : l'un peut parfois s'améliorer en vieillissant et l'autre n'est d'aucun temps."

— Le Coca— Cola appartient au Dieu A., dont il représente la boisson universelle et voilà toute sa grandeur, commente Le Bucolique Gradué qui entend Le Gradé B. répondre :

— Comparer un produit local comme le vin et un produit universel, quel dilemme ! Le Coca Cola n'a rien à voir avec la nature des terrains, ni avec le lieu où il se consomme ; il rend vivante l'égalité puisque partout, sans exclusive, il peut se boire à n'importe quelle heure (sauf que c'est meilleur avec des glaçons disent les publicités). Pour développer la production le "concentré" peut circuler rapidement d'un bout à l'autre de la planète. Celui qui veut boire du Bordeaux à Los Angeles, non seulement, il paie un paysan vestige du passé, mais aussi d'inutiles frais de transport et ça coûte de transporter des liquides (surtout en pollutions). Le Coca Cola se fabrique là où il se consomme ; il fait travailler les habitants du cru (ou presque) ! Tout en évoluant suivant les modes en perdant du sucre ou de la caféine, il reste invariablement le Coca Cola. Qu'il ne soit d'aucun temps et d'aucun lieu, en fait la boisson parfaitement démocratique. A côté, le vin restera une boisson aristocratique. Ah ! le symbole du vin à l'église ! Que d'affreuses pages à tourner ! Boisson, à la hiérarchie des prix la plus élevée, le vin du pauvre joue contre celui du riche. Et s'il s'améliore en vieillissant, son TEMPS est de l'ARGENT. A quoi bon contester cette maxime pour ensuite la resservir à table ! Faute de mieux, les anciens s'étaient débrouillés pour trouver une boisson acceptable mais elle n'a plus de raison d'être. Les Etasuniens auraient dû maintenir la prohibition même si elle a duré assez longtemps pour permettre le lancement efficace du Coca Cola.

Pour le plaisir de son ami l'Exilé Rageur, Le Bastard Cohérent continue le débat sur le temps en installant le VIN sur la table. Pourquoi a— t— il fallu que répondent d'abord deux membres du camp de l'EAU ? Ah si Tommaso ne tirait pas les ficelles de ce livre ! Pour le moment, Le Bastard Cohérent préfère négliger la boisson pour parler du producteur. "Le viticulteur, il faut bien le dire, est un paysan d'une sorte particulière. Plus qu'en d'autres travaux de la terre, son labeur est pénétré de conscience. Faire du vin, en ce temps sans coopératives, dépassait le métier et touchait à l'art. Chacun avait sa cave, ses cuves, son pressoir, ses recettes, presque ses secrets. Le mariage réfléchi des cépages, le bouchet pour la couleur, l'aramon pour la quantité, le censéaut pour le degré, le goût et le parfum réclame plus d'intelligence que la mise en cave ou en silo de la pomme de terre."

Cette citation de Jean Marcenac, B.C. la tenait de l'Exilé Rageur. Décidément, la pauvre pomme de terre n'a pas droit aux honneurs Donc, le viticulteur serait un artiste qui, fort d'une telle conscience ne pouvait que devenir socialiste ! AH ! si la Vendée avait eu des vignes !

— Oui, ajoute alors l'Exilé Rageur, hier le vin façonna l'homme autant que la télé le fera demain. Et toi, le Bastard Cohérent ne fait pas semblant de dénoncer le camp de l'EAU (ou des sodas c'est pareil) alors que tu en es membre. Le vin rend génial le viticulteur, comme le cèpe oblige la cuisinière à soigner sa cuisson. Si tu tiens à t'occuper de l'homme ne le coupe pas de son produit dont il dépend à tout point de vue.

Etrange chassé— croisé que ces dialogues porteurs de la pire confusion.

Comme si tous les participants étaient saouls !

Or, pour continuer le débat sur la géographie, L'Exilé veut mentionner un livre qu'il a lu dans son cher Tarn et Garonne. Au sujet du vin une phrase attira son attention : *"L'institut National des Appellations d'Origine n'était tenu par aucun jugement dont l'autorité suprême et définitive s'imposait à lui. Il a donc pu prendre ses décisions en considération des incidences économiques ou sociales que les experts techniques n'avaient pas à évaluer. C'est ainsi que le fait remarquer le Professeur Kuhnoltzlordat, le conflit ou le 'combinat', 'Histoire— Géographie' on le retrouve partout. C'est lui, par exemple qui a fait que l'appellation Saint— Emilion s'est étendue sur sept communes dont les terrains, bien que de deux natures très différentes, donnent cependant un vin qui mérite la même appellation."*

— Qu'es aco ? Que signifie cette étrange phrase extraite du livre : *Le vignoble à vins doux naturels du Roussillon* ? tente de s'interroger **Le Bastard Généreux** qui détient depuis longtemps les réponses. Un "expert" Tarn et Galonnais, Albert Cavaillé, fit une longue enquête pour connaître en Roussillon (d'autres disent en Catalogne— Nord) les lieux d'implantation des Vins doux naturels type Banyuls (VDN) (quels rapports entre ce vin et la volupté des statues de Maillol ?). Pour essayer de contenter tout le monde, aux résultats de l'enquête, la commission ajouta ceux liés à l'histoire. Le rapport reconnaît que le retard apporté à la délimitation des aires de production de VDN a été préjudiciable aux productions des régions pauvres et déshéritées dont seule la production de VDN pouvait rendre la vie possible".

Une part de la conclusion dit bien toute la complexité du vin :

« *Les viticulteurs des Pyrénées Orientales sont fiers de leurs vignes, de leurs ceps, de leur terroir : ils ont raison ; il n'y a pas, en France, beaucoup de vignobles mieux tenus — malgré l'insidieux "court— noué" qui nous paraît faire ici plus de progrès qu'ailleurs. Mais beaucoup trop de ces viticulteurs ne connaissent pas leur vin, ne savent pas exactement ce qu'ils veulent obtenir, ce qui se passe dans leur cave, ni quel produit il en sort. Cette constatation, nous l'avons faite si souvent — et pas uniquement dans les caves coopératives— qu'elle nous a parfois découragés. Tout le monde, dans ce pays nous a parlé de degré [...]. Paradoxalement, ce sont les viticulteurs qui auraient voulu, en technocrates, appliquer strictement l'échelle du degré, mesurer, analyser et juger au réfractomètre. Nous n'avons pas toujours pu leur faire comprendre qu'il y avait autre chose à faire entrer dans la balance du jugement ; autre chose que dix années de fréquentation amicale nous a fait sentir : ce parfait accord du vin généreux et parfumé et du terroir éclatant de lumière et de netteté, l'harmonie du vin suave et des vertes vignes ensoleillées, et la force partout répandue dans le vin des verres et dans les terres chaudes. »*

A plusieurs reprises, pendant plusieurs années, l'expert— Albert vécut avec les vignerons dont il devait tracer les limites de l'appellation. On imagine les discussions qui purent avoir lieu. On comprend qu'entre le Coca— Cola et le vin, la différence va au— delà de la notion de temps. Tout se tient : le terrain (suivant de multiples paramètres), le climat (suivant les variations saisonnières), les plants (suivant quatre ou cinq cépages), les expériences humaines (suivant les variations historiques), les qualités d'élevage du vin. Que de multiplications ! Et l'héroïne des Paysans de Balzac, Catherine ajoute en direction de Geneviève : *"Tu n'as jamais bu de vin cuit ? Eh ! bien, tu ne connais pas la vie."*

Ce facteur temps intervient parfois ... à contretemps. Le Bastard se sent satisfait d'avoir laissé parler de tels experts qui, par passion pour la terre, firent beaucoup pour dépasser leur qualité d'expert. De quoi le rendre heureux ! Pour ce chapitre si central, Dieu Citoyen ne pouvait laisser la conclusion à

ses adversaires. Il pensa que le Gradé A., fin connaisseur en matière œnologique, pouvait seul rétablir le vin dans sa fonction sacrée. Il lui envoya **Saint Vincent** (fêté le 22 janvier) pour l'aider à marier, dans la noblesse, le Vin et le Sang.

Voici la déclaration solennelle qui sortit de leur conciliabule :

— A l'Instant Suprême quand la chaleur du vin remplit nos corps, en quelques secondes se détruit le résultat du temps long. Le plaisir du vin permet en toute occasion l'assassinat du passé. Oui, en vieillissant le vin parfois s'améliore mais le paradoxe devient alors plus évident : comment oser déguster en cinq minutes une bouteille qui a 10 ans d'âge ?

— Merde, répond **Le Bastard Généreux**, il faut le boire parce qu'à trop tardé, il risque de se perdre ! Pour sûr, jamais ne meurt une bouteille de coca !

26 – Le Rythme

La répétition du face à face paysan— citadin divise
chacun de nous en son for intérieur, suivant les battements de son cœur. Claude Harmelle

Le Bucolique Gradué avait invité dans sa maison de campagne **le Gradé A. L'Exilé Rageur** et **Le Bastard Généreux**. Autour d'une bonne bouteille, il voulait fêter le 175^{ème} anniversaire de l'entrée de Simon Bolivar à Bogota qui en Août 1819 y battit les Espagnols. Au bout d'un moment la vantardise des convives atteignant jusqu'aux galaxies les plus éloignées, **le Bastard Généreux** proposa un défi que personne ne pourra jamais raconter. Il promit, et sa femme Claire en resta bouche bée, d'organiser — disons au XX^{ème} siècle — le sauvetage de l'agriculture soviétique. Pour réussir il suffisait d'assurer la défaite de ses quatre défauts : l'automne, l'hiver, le printemps et l'été. Malgré son taux élevé d'alcoolémie, il n'avait aucun mal à dérouler le plan que, par l'intermédiaire de Claude Llabrès, il tenait d'un expert en la matière : le paysan milliardaire Jean— Baptiste Doumeng. Ce dernier, apprend— on dans Tribulation d'un iconoclaste sur la planète rouge, révéla un jour, au Ministère de l'Agriculture d'URSS : *"Tes types c'est des fonctionnaires, ils font huit heures quand il faut en faire vingt, et ils font encore huit heures quand il fait moins vingt et qu'il faut rester au coin de la cheminée."*

En abolissant les saisons, l'agriculture soviétique était devenue fonctionnarisée et pour la justifier le ministre répondit par les acquis sociaux de la collectivisation des terres.

J— B D. pas dégonflé proposa tout de même de prendre l'Ukraine en fermage pour tripler la production de blé ! Mais il n'arriva pas à se faire entendre ce qui pouvait laisser peu d'espoirs au **Bastard Généreux** lancé dans une mission assez identique.

Oui, le rythme de base de la vie du paysan n'a rien à voir avec l'horlogerie !

Rythme sur le long terme, avec des cycles, des accélérations etc... Rythme complexe.

Pour appuyer les propos de son invité, Le Bucolique Gradué alla chercher un livre dans sa bibliothèque. Après, une quête douloureuse, il prit Les piqués de l'aigle, où à partir du cas de Saint Antonin Noble— Val, Claude Harmelle eut l'occasion de réfléchir à l'insertion du train dans un paysage rural. B.C. l'ouvrit à une page cornée et d'une voix hésitante déclara :

« La répétition de ce face à face [paysans— citadins] et ce malentendu tient sans doute au fait que c'est un débat qui n'oppose pas seulement les individus et les groupes sociaux (ruraux— urbains) mais qui divise aussi chacun en son for— intérieur. Deux temporalités économiques, deux modes de vie s'opposent, là où chacun cherche confusément le miroir de son désir. D'un côté des flux monétaires accélérés, liés aux instances territoriales abstraites (l'Etat les grands villes, le capital) de l'autre des cycles très lents à la fois discontinus (les saisons, les rythmes du travail) et inscrits dans une temporalité très longue où se conjuguent les rythmes de la transmission patrimoniale et de la biologie. »

L'Exilé Rageur, celui qui avait suggéré l'organisation de cette petite fête, s'empara du livre après que son ami l'eut posé et, juste à la page avant cette citation, il décida de lire un texte repris d'Emile Pouillon qui écrivit sa surprise en visitant la maison bourgeoise que des paysans venaient d'acheter. En voici la conclusion :

« Au moment où je m'éloignais, une voix de bouvier rude et forte entonnait un air populaire. Et cette musique brutale me rappelait en contraste les voix claires des jeunes filles qui s'envolaient comme un gazouillement de volière du nid familial. Autre temps, autre chanson. La chanson du travail celle qui

rythme le pas du laboureur a détrôné la musique du sentiment et du rêve. Faut— il s'en plaindre, faut— il s'attendrir sur la sentence d'exil qui frappe la bourgeoisie rurale ? »

Rythme quand tu nous tiens ..., car il nous tient plus qu'on ne le croit. Siégeant au— dessus de ce repas fraternel, Jeanne pense que tout rythme se lie à la respiration. Dieu Citoyen préfère affirmer que leur base se situe dans les battements du cœur. En conséquence, chacun veut vaincre la nature jusqu'à la ligoter (cas UN) (et donc se libérer du rythme qu'elle nous impose) et pourtant chacun sent bien que la nature reste en nous jusqu'à la déifier (cas DEUX). De cette dialectique naissent toutes les personnalités possibles du Bucolique au Gradé. Chez Le Gradé la position UN fait 90% et la DEUX 10%. Chez Le Bucolique le rapport s'inverse. Chez L'Exilé la position UN fait 100% et la position DEUX, 50%. Chez Le Bastard le rapport s'inverse. En détruisant les paysans, Tommaso l'italien veut aussi détruire « le rythme du pas du laboureur » pour qu'on en vienne tous à « la musique du sentiment », musique ouvrant sur la contemplation, la raison et l'action. Il trouve frappant de constater que ses adversaires, Le Bastard et L'Exilé, n'arrivent pas à se plier à l'évidence. Ils voudraient vivre de 100% de dons naturels et de 100% d'acquis sociaux comme si l'homme pouvait prétendre se dépasser. Ils voudraient en fin de compte le contraire de ce qu'ils prônent : des roses en hiver, des bananes en été, des fraises en automne etc. et que l'homme perde ses repères. Comme ces amateurs de "produits naturels" amis du Bucolique qui boivent surtout du lait demi— écrémé...

Les joyeux lurons ont déjà vidés plusieurs bouteilles quand le Gradé A. trouve la force de pêcher en lui-même une grande référence. Il déclare :

«Tous les connaisseurs admettent que pour les sociologues soviétiques, "il n'existe pas de différence de nature entre industrie et agriculture et qu'en conséquence les techniques industrielles sont transposables à la campagne. Cette erreur grossière qui nous renvoie à la facétie de Jean— Baptiste Doumeng, décrète un rythme social commun. Si nous vivions en terrain d'expériences soviétiques nous devrions tout tenter pour jouer sur le même air.

Tous au même rythme, tous au même pas, n'est— ce pas l'envie de qui veut se sentir fort dans un groupe ?»

De son côté, Le Revanchard se demande pourquoi Dieu Tout Puissant n'a pas rendu le mouvement de la terre autour du soleil exactement circulaire !

Le Bastard Généreux, revenu un peu à lui, fait observer que, loin de la rotation de la terre, ces différences de rythme s'inscrivent dans les chansons comme dans la façon de parler. Quand une même langue se parle du bout des lèvres ou du fond de la gorge, ce phénomène peut— il se lier aux conditions de vie ? Quand la mode viendra de demander à un enfant de travailler à son rythme, elle sera d'autant plus pernicieuse que toute notion de rythme sera perdue.

— Bien sûr, ajoute **L'Exilé Rageur**, des médecins n'en finiront pas d'analyser l'horloge interne qui se cache au cœur de tout homme, pour justifier la perte de l'horloge générale et sociale. Cette étude de l'horloge interne ne révélera à aucun écolier (un mot plus beau que celui d'élève) que le printemps est la saison des récoltes scolaires car les "grandes" vacances estivales laissaient les enfants de paysans aider leurs parents. Pourquoi, vu la fin des paysans, ne pas sauver le printemps des enfants en calquant année scolaire sur année civile ? Bachoter en hiver ne susciterait pas les mêmes frustrations que de le faire en mai et juin !

— Du rythme, il faudrait passer à quel instrument de musique ? demande le Gradé A. qui voudrait en revenir à des sujets plus festifs. A la grosse caisse ou à la clarinette ? Et pour quelle musique ?

Pour évacuer propos et alcools, **le Bucolique Gradué** proposa une promenade dans la forêt de la Grésigne toute proche. Ils partirent à la découverte de la Peyro *Signado* pour y retrouver les marques divines. Les cupules servaient à affuter les outils en métal, os ou corne (voilà pour le réalisme). Mais sur cette "pierre signé" à côté des marques utilitaires, d'autres cupules sont en relation avec la pluie, l'eau pure du ciel recueillie en vue de cérémonies, preuve que cette "pierre signée" eu des usages religieux dès le néolithique. Elle fut rattachée au culte des eaux puis christianisée par de nombreuses croix. Elle témoigne, au milieu de la forêt, des mystères de l'histoire humaine.

Ici entrée gratuite mais intelligence obligatoire.

Après sa sortie dans La Grésigne **L'Exilé Rageur** se retrouve seul pour ronger les ongles de sa défaite. Il déclare à qui veut l'entendre :

— Ma nouvelle musique, n'a rien à voir avec la nouvelle cuisine que je n'aime guère. Elle se base sur cette observation de bon sens : après la logique paysanne mise au tapis, la logique industrielle arrive à son tour au bout de sa dérive, donc il faudra en conséquence inventer autre chose".

Le succès du **Dieu Citoyen** que je reconnais sans mal, contient sa propre défaite.

Après la mort des paysans, il faudra bien qu'autre chose vive !

Cette autre chose, pour ne pas devenir un enfer, aura besoin des souvenirs des perdants.

Ce futur se nomme : la logique des services.

Elle existe déjà en partie et visiblement, elle n'a que faire d'organiser une lutte contre les paysans ou les industriels puisque le monde actuel de la production se réduit de lui-même. La logique des services correspondra à une nouvelle étape de l'économie et rêvons-y. Contre les produits, l'art du travail retrouvera sa première place. Il y aura les services de communication (incluant les services de transport), les services de santé, les services de protection (y compris la justice), les services sociaux, les services de proximité, les services postaux et, au cœur de tout l'édifice, les services d'éducation. Pendant des années, les services d'éducation ont accompagné les logiques industrielles ou, à un moindre degré, paysannes. Il fallait tout mettre en œuvre pour que l'industrie, le commerce, l'artisanat et la paysannerie se développent. Les études n'étaient pas forcément dirigées vers un métier mais, pour l'immense majorité, le métier valait de toute façon plus que les études. Le monde de la production matérielle se gérant avec de moins en moins d'effort, l'avenir de l'homme appartient à la production intellectuelle. Et les paysans prennent leur revanche. Comment ?

Sans que personne ne l'affirme clairement, le système des instituteurs s'est constitué à l'image des réalités paysannes. Les instituteurs furent conçus polyvalents, attachés à la commune (par le droit au logement, par le secrétariat de mairie), indépendants des autorités (rattachés à l'Etat par un corps lointain d'inspecteurs) et assurés de leur emploi. Ces quatre caractéristiques appartiennent aux luttes du paysan **Vivant** : polyculture, habitation liée au lieu de travail, refus du patron et la propriété leur assurant l'emploi. Qui peut alors s'étonner que les Ecoles Normales se soient remplis plus souvent de fils de paysans que de fils d'ouvriers.

De plus il fallait se décider jeune (15 ans) et non en bout de course universitaire comme un prof. Par ailleurs chez l'instit aussi le travail commande, et en l'occurrence les enfants (quand les Gradés en auront— ils conscience ?). Rien de tel que de ne rien faire en classe pour souffrir? (le Polonais déjà rencontré, à qui on disait que dans son pays personne n'était un bourreau du travail sous le socialisme, répondit que ce n'était pas le cas à l'école d'où de bons résultats de ce secteur). Quant au fils d'ouvriers, par la formation sur le tas, il peut espérer atteindre le poste de contremaître et voire plus dans la hiérarchie industrielle tandis que le fils de paysans— instit renonce, vu son statut, à toute carrière même si quelques uns, d'instituteurs, passèrent, et ce n'était que justice, profs de fac. D'autres parallèles peuvent s'établir entre le paysan et l'instit : les efforts entrepris pour que l'instit soit en fait un couple d'instits, comme le paysan vivait en couple paysan. Le syndicat des instits naîtra à partir des amicales constituées par les autorités comme le syndicat paysan naquit par le haut ! Cependant attention ne mélangeons pas le système instit et le système prof ! Le système prof, pur produit de

l'université entre dans le monde de la spécialisation établie, loin de toute référence à un lieu, et le travail du prof est poursuivi par beaucoup de corrections. Il a moins souvent que l'instit les enfants sous les yeux pour le "commander" (ce qui ne rend pas le travail plus facile). Des caractères communs se retrouvent entre les deux systèmes d'autant que la fin des paysans produisant la fin des instits, un ministre socialiste inventa à la fin des années 1980 le "prof d'école".

L'instituteur, désormais battu, par la perte du droit au logement et en s'alignant pas à pas sur le système prof (cadre A de la Fonction Publique) devient effectivement un prof d'école.

Au— delà de ces différences, dans **les Paysans**, Balzac présente ainsi le premier cultivateur, le père Fourchon qui fut instituteur : « *Le père Fourchon d'abord maître d'école à Blangy, perdit sa place à cause de son inconduite et de ses idées sur l'instruction publique. Il aidait beaucoup plus les enfants à faire des petits bateaux et des cocottes avec leurs abécédaires qu'il ne leur apprenait à lire ; il les grondait si curieusement quand ils avaient chipé des fruits, que ses sermons pouvaient passer pour des leçons sur la manière d'escalader les murs. On cite encore à Soulanges sa réponse à un petit garçon venu trop tard et qui s'excusait ainsi : « Dam / m 'sieur, j'ai mené boire notre cheveu ! — On dit cheval, animau ! »*

Puis dans **La Terre** de Zola voilà ce que devient l'instit : "***C'est le maître d'école, un fils de paysan qui avait sucé la haine de sa classe avec l'instruction.***"

Le système d'éducation primaire se constituera beaucoup en se conformant aux réalités paysannes, mais en même temps contre ces réalités jugées archaïques par le Savoir Eclairé. Comme le paysan, l'instituteur ne travaille que sur la durée ! On ne formera pas un homme pour que le lendemain matin il devienne un exécutant. Toute vision de cet ordre (typiquement industrielle) voue à l'échec la formation du futur. L'éducateur doit ouvrir tous les champs des possibles aux yeux des enfants. Celui qui sentira sa joie l'envahir à l'entrée en action de son esprit sera sauvé tandis que l'amateur de petits comptes bêtes sera perdu. De l'intelligence et encore de l'intelligence, voilà le seul programme qui restera à l'homme. Et ce système, comme le système paysan ne travaille qu'en se jouant de l'imprévu. Il serait tordu de croire qu'éduquer se programme comme une belle machine à fabriquer des bouteilles en verre. Pour chaque individu, le déclic créatif se produit à un moment inattendu, à cause d'une association d'idées accidentelle. L'enfant n'apprend pas à lire suite à une démarche mécanique où il passerait des lettres aux syllabes puis des syllabes aux mots etc... Non, il emmagasine, il cherche sans chercher, il patauge et se décourage puis, d'un coup, le déclic se produit, il s'étonne même d'avoir tant peiné devant quelque chose d'aussi évident. Le pédagogue n'apporte pas les pièces détachées qu'il suffit de monter, il donne avec le plus de métier possible, des pièces, des projecteurs, des outils, des désirs et même des surprises. Pour apprendre à monter sur un vélo, inutile d'expliquer "pédagogiquement" le rôle de la pédale, du guidon, de la selle etc... Il faut expérimenter, réfléchir, sentir et tout d'un coup ça marche. Comme le système paysan, le service d'éducation n'a pas d'horaires. On n'apprend pas de 8h à 12h et de 14h à 17h ! On apprend parfois plus la nuit par les rêves que le jour en écoutant une belle conférence. On apprend parfois plus par un mot que par mille discours, par un regard que par mille images. On apprend parfois plus en dehors du cadre éducatif qu'en son sein ce qui ne veut pas dire, contrairement aux pensées des Bucoliques, qu'il faut supprimer l'école. Non, il faut simplement admettre que le résultat de l'école peut se valoriser, se découvrir, se vérifier en dehors d'elle. Finie la coupure entre vivre et apprendre : vivre sera apprendre. Le maître restera étudiant (on l'est dès la maternelle) sans masquer son rôle de maître et l'étudiant sera maître à sa façon.

Dans son livre sur **le Tarn et Garonne autrefois**, Régis Grenier cite une composition française du 3 Octobre 1906 qui confirme, sans doute contre son gré, la démonstration que vient de tenter **L'Exilé Rageur** :

"L'écolier peut être comparé au laboureur A la rentrée des classes, il reprend ses études, son travail qui lui aussi exige des efforts et cause des fatigues. Ce sont là ses semailles, il fera la moisson à la fin de l'année scolaire. Cette moisson sera la satisfaction d'avoir acquis une bonne instruction et une bonne éducation."

Mais pourquoi, le système d'éducation deviendra-t-il le pivot de la logique future appelée "logique des services" ? Pas de santé, de communications, sans éducation. Elle sera plus que les diplômes qui ne sanctionnent que la surface du monde et s'apparentera au système artistique. Aucun diplôme ne fixe la valeur d'un artiste. Non que le monde de demain doive devenir un monde d'artistes, ni un monde de fonctionnaires d'ailleurs. Non, il sera un monde de travailleurs, d'artisans— travailleurs, un monde avec des horaires, des comptes à rendre, des hauts et des bas salaires, mais un monde où chacun convoquera chaque matin non sa fortune mais son effort d'intelligence. Dans les actuelles réunions du Front National, il faut payer avant d'entrer puis laisser ensuite son intelligence aux vestiaires. Les réunions qui inviteront à construire la logique des services seront gratuites mais, en contrepartie, il faudra faire preuve d'intelligence. L'Exilé le reconnaît facilement, il n'a rien inventé. Il a lu dans **Cuore** cette annonce qui lui a mis la puce à l'oreille : Bolzano — Sabato 26 febbraio in serata, al circolo W. Masetti il neo— costituito B0— BI invita tutti I resistenti al Biscione nei locali di via Resia. Partecipano band e artisti della zona. Ingresso gratuito, intelligenza obbligatoria."

Bref, le Samedi 26 Février au soir, à Bolzano, les adeptes du Bo— Bi (groupe pour boycotter les supermarchés de Berlusconi nommés, il Biscione) se réuniront avec les artistes de la zone. L'entrée sera gratuite mais l'intelligence obligatoire.

28 — Quatrième bilan

Après les dix ans d'efforts pour créer les personnages, dix années supplémentaires ont permis de régler la question de la propriété dans cette histoire pharaonique, et de trouver l'architecture de ce livre, mais comme prévu en ce 1^{er} janvier 2015, sur la merveilleuse place de Cuernavaca, au Mexique, avec Hernan Cortès, figé sur sa statue équestre, ils doivent se retrouver pour un quatrième bilan.

Dieu— **citoyen** dirige les travaux de ce colloque qui, pour des raisons pédagogiques, lie le ciel (dieu) et la terre (le citoyen). **Le Bastard** et **L'Exilé** grâce à la résistance paysanne qui fait que le temps n'a pas eu de prise sur eux peuvent chanter sans honte les louanges des luttes paysannes tout en doutant que **Les Bucoliques** ne vont pas hésiter à les ridiculiser. Mais nous verrons bien qui gagnera à la fin !

Le Gradé A. tient à cerner, en France, le moment du tournant décisif qui assura sa victoire d'industriel. "Ça peut me servir plus tard", pense-t-il. Il s'agit de la période 1940-1944. Jamais les paysans ne furent portés au pinacle comme à cette époque là. Pour s'en rendre compte, feuilletons **La Voix Rurale** journal de la collaboration, (un courrier agricole et moniteur des agriculteurs réunis) : "Le paysan français, jadis citoyen de deuxième zone se persuada avec la corporation agricole qu'il accédait ainsi à la maturité, politique". Ce journal avait en Tarn et Garonne un correspondant assidu à Valeilles qui écrivit en décembre 1943 : « L'emploi de la machine agricole a souvent été la cause de la disparition de nombreuses plantations qui, devenues improductives, n'ont pas été renouvelées à temps. A présent le prunier et le pêcher surtout sont à la mode." On ne peut pas dire : il connaissait le sens de l'histoire ! Il reconnaît que la période de l'Occupation n'est pas la plus belle : « Dans la période de prospérité relative qui précéda notre défaite, durant l'hiver, se faisaient entre voisins et amis, des réunions de famille, de bon aloi. Après s'être réconfortés, c'étaient des parties de cartes qui s'organisaient, des jeux de toutes sortes qui occupaient la soirée. » Voilà trois ans maintenant que de telles rencontres n'ont plus lieu." Chacun notera l'adjectif "relative" qui permet de calmer les susceptibilités des laudateurs inconditionnels du régime. En même temps, le passage exprime toute la contradiction de la période.

D'un côté les paysans sont célébrés par un glorieux "Chant de la terré" composé par Anne— Marie Jacquemin et lancé en grande pompe à partir de Novembre 1943 et de l'autre, ils sont extorqués de toutes leurs richesses et soumis à toutes les tracasseries. Réquisitions, déclarations, contrôles, distributions de semences, abattages clandestins, marché noir, topinambour à usage humain à 0 f 80 le kilo, contrats de culture pour les oléagineux etc...

Le Gradé A. se souvient que le 9 Mai 1943 le ministre de l'agriculture en personne, Max Bonnafous, vint au Théâtre de Montauban, faire un grand discours pour l'Assemblée générale constitutive de l'Union Corporative Agricole. Le ministre fut bien obligé de reconnaître : « Je viens devant vous à un mauvais moment où une mesure vous touche : celle de la diminution de la ration de pain. » Elle venait de passer de 500 à 350 g par jour et par cultivateur. Quant à la production de lait, les autorités osaient se demander si les paysans devaient tout reverser aux ramasseurs et récupérer ensuite la valeur des cartes de lait, où s'ils pouvaient conserver la part de leur consommation personnelle. On ne vit jamais économie plus dirigée alors que tout se faisait à la gloire des paysans, adversaires connus d'une telle économie. Cependant, pour la dernière fois, les paysans vont être enviés par les citadins et il faudra que ce soit sous l'impulsion du régime français le plus réactionnaire. Ça n'empêchera pas l'existence des paysans résistants qui se feront si bien entendre, qu'en 1943 les autorités menaceront de la peine de mort, toute personne portant atteinte à une batteuse. C'est surtout dans le sud de la

Haute Vienne que les terroristes choisirent ce mode d'action pour mettre en difficulté les autorités. Mais ces paysans— là resteront souvent loin de tout héroïsme tapageur et ne seront d'ailleurs qu'une petite poignée à perpétrer de tels actes de sabotage. Jules Fourier qui œuvre justement dans la région n'est pas particulièrement paysan. Il écrit : "On fait le maximum de sabotages. Par exemple, il est utile de déglinguer les batteuses qui fabriquent les bottes de paille pour l'armée occupante." Les paysans seront surtout les soutiens tacites. Le Bastard se souvient de celui qui lui expliqua qu'en 1943, il préféra donner à manger au camarade voleur de bicyclettes plutôt que d'en voler une lui-même. Voler, même pour la Cause, lui faisait penser au pauvre bougre qui serait démuné de son précieux outil. Les paysans aidèrent surtout aux infrastructures de base comme les femmes faisaient 'courrier' sans connaître la teneur des messages transportés. Sans la complicité des paysans, combien de maquis auraient survécu ? Ces actions furent peu monnayables en 1945, vu que l'ère paysanne s'achevait. Il fallait passer des cartes d'alimentation à la May— Flower, des rutabagas à la Bigarreau Napoléon, des navets aux poires Williams. Fini "les jeunesses rurales", 'les familles rurales', la "Corporation paysanne". Et qui pouvait s'en plaindre ? Surtout pas la jeune Malika qui, à partir des années 68, pensa en langue chewing— gum. Cependant écrivant à son amie Vittoria, elle conclut une de ses lettres de manière si bucolique : il est temps que je t'envoie des boutons de bises qui fleuriront sur tes joues si tu les y poses.

La ville, une fois le pouvoir revenu dans La Capitale, ne pouvait que désirer une injuste revanche. Ceux— là même qui pendant quatre ans allèrent supplier une bouteille de vin au vigneron du coin, voulurent oublier leur honte (et le Gradé B. en tête, précise son sosie). A partir de 1945 les paysans furent définitivement frappés au cœur. Ils commencèrent à en perdre leurs dialectes et leurs langues qu'ils avaient défendus si longtemps. Ceux du Sud virent sombrer leur langue d'Oc. En 1941, un éditorialiste avait fait l'éloge dans Terra d'Oc de la politique du Maréchal Pétain en indiquant qu'après 500 ans de centralisme parisien (centralisation parisencia) il vivait un événement si heureux que les paroles du Maréchal « nos comandan d'entrar dins lo rond ». Une entrée dans l'action aux côtés du pétainisme, l'Assemblée Générale du Collège d'Occitanie tenue à Montauban le 3 et 4 Avril 1943 avec Salvat comme animateur ? J'en doute car, pour la présidence d'honneur, on récupéra le majoral du Félibrige Antonin Perbosc !

Plus connu pour ses idées de gauche, il est peut-être resté chez lui vu que, dans le fameux Terra D'Oc, il resta absent et par ailleurs à ce moment— là, le journal avait cessé tout éloge du maréchal. L'enthousiasme de départ avait cédé la place à la désillusion même si 500 ans de centralisation avaient été remis en cause.

En 1945, l'Institut d'Estudis Occitans pouvait tenter de développer la langue d'oc, mais sans les paysans il allait changer d'objectif.

Souvent les plus "mauvais" de la classe, les paysans, manquaient l'école plus que de raison, alors que l'instruction devenait la caractéristique de la nouvelle ère démocratique ! Là aussi, ils jouèrent la mauvaise carte.

Après les avoir obligé à entrer à reculons dans la nouvelle vision du monde, "la ville" les en fit également sortir à reculons. Le paysan comme le Bastard et Exilé a toujours eu tort !

Le nouveau tournant de la période 40— 45 signifie que la paysannerie, sans être coupable de rien, n'allait plus être regardée (pour si peu qu'elle l'ait été) comme un élément positif dans la construction du futur démocratique de la France. La première guerre mondiale les vida de forces, mortes sur le front, la deuxième les vida de tout rôle social, mort sur l'autel de Vichy. La défaite de la France en 1940 aura permis au Dieu Citoyen de faire franchir le pas décisif à son rêve. L'exode rural pouvait se développer plus profondément.

Le Bucolique Gradué qui avait laissé parler son ami tenait, sur le thème de l'exode rural, les écrits de Loïc Chauveau journaliste à Libération qui, en Juillet 1994, commença ainsi un article : « L'exode rural est une vieille histoire qui s'est terminée il y a presque trente ans. Les campagnes se repeuplent c'est ce que livre une lecture attentive des chiffres de l'INSEE »

En 1990, 18 régions urbaines sur 22 perdent de la population. Il conclut qu'on assiste "au retour d'une agriculture de terroir".

— Il confond, répond le Gradé A., "rural" et "paysan", "jeunes" et "vieux", élargissement de l'urbanisation et développement rural etc... Des citadins vont prendre leur retraite dans une maison de famille, des communes autour de grands axes désengorgent certaines villes, des villages retrouvent vitalité dans le cadre de la société des services, mais le véritable exode rural c'est— à— dire l'exode paysan se poursuit provoquant un accroissement de l'écart entre régions en expansion et régions en désertification. En 1955, 21 675 exploitations couvrent le Tarn et Garonne ; elles sont 10 193 en 1985 ! Quant aux communes de moins de 2000 habitants, elles se repeuplent un peu mais au total elles ne représentent de toute façon que 27% de la population du pays ! (41% dans la région M.P. et 47% en TetG).

— Il devient d'autant plus urgent de retrouver la vérité des luttes paysannes démocratiques, clame l'Exilé Rageur qui vient de comprendre qu'avec le Bastard ils ont eu tort de vouloir user de la tronçonneuse. Il fallait la laisser aux journalistes de Libération plus soucieux d'effets que des faits